

Yves Amyot

Dossier de presse

Agence Artistique
François Legault
514-843-5894

CRITIQUE

« LE LIBERTIN »
Un irrésistible « bien-cuit »

PAR BRUNO BÉGIN

Le succès de *Le Libertin*, de Jacques Lussier et de la troupe de théâtre de Québec, a été remarqué par les médias de la région. Il est devenu un succès de librairie, un succès de télévision, un succès de radio, un succès de presse, un succès de critique, un succès de public. Un succès de bien-cuit.

Le succès de *Le Libertin*, de Jacques Lussier et de la troupe de théâtre de Québec, a été remarqué par les médias de la région. Il est devenu un succès de librairie, un succès de télévision, un succès de radio, un succès de presse, un succès de critique, un succès de public. Un succès de bien-cuit.



Le succès de *Le Libertin*, de Jacques Lussier et de la troupe de théâtre de Québec, a été remarqué par les médias de la région. Il est devenu un succès de librairie, un succès de télévision, un succès de radio, un succès de presse, un succès de critique, un succès de public. Un succès de bien-cuit.

Le succès de *Le Libertin*, de Jacques Lussier et de la troupe de théâtre de Québec, a été remarqué par les médias de la région. Il est devenu un succès de librairie, un succès de télévision, un succès de radio, un succès de presse, un succès de critique, un succès de public. Un succès de bien-cuit.

Les abonnés du Trident priment Yves Amyot



→ Le comédien Yves Amyot est le gagnant du Prix des abonnés du Trident pour la saison 2005-2006. On l'a plébiscité pour son interprétation du rôle titre dans *Le Libertin*, un texte d'Éric-Émile Schmitt mis en scène par Lorraine Côté. L'acteur originaire de Québec y personnifiait un Diderot charmeur, viveur et en cela sujet à de piquantes contradictions. Le prix est assorti d'une bourse 500 \$ remise par la Fondation du Trident. Ironie du sort, cette consécration populaire échoit à Amyot pour le dernier rôle qu'il ait tenu à Québec avant de déménager à Montréal.

LE LIBRE PENSEUR

Yves Amyot, comédien québécois, a remporté le prix des abonnés du Trident pour la saison 2005-2006. Le prix est assorti d'une bourse 500 \$ remise par la Fondation du Trident. Ironie du sort, cette consécration populaire échoit à Amyot pour le dernier rôle qu'il ait tenu à Québec avant de déménager à Montréal.



Yves Amyot, comédien québécois, a remporté le prix des abonnés du Trident pour la saison 2005-2006. Le prix est assorti d'une bourse 500 \$ remise par la Fondation du Trident. Ironie du sort, cette consécration populaire échoit à Amyot pour le dernier rôle qu'il ait tenu à Québec avant de déménager à Montréal.

Critique HA ha!...

Le succès de *Le Libertin*, de Jacques Lussier et de la troupe de théâtre de Québec, a été remarqué par les médias de la région. Il est devenu un succès de librairie, un succès de télévision, un succès de radio, un succès de presse, un succès de critique, un succès de public. Un succès de bien-cuit.



SOLEIL

OL SE MEURT À LA BORDÉE

Dieu au monde versant et lumineux

Le succès de *Le Libertin*, de Jacques Lussier et de la troupe de théâtre de Québec, a été remarqué par les médias de la région. Il est devenu un succès de librairie, un succès de télévision, un succès de radio, un succès de presse, un succès de critique, un succès de public. Un succès de bien-cuit.



Le succès de *Le Libertin*, de Jacques Lussier et de la troupe de théâtre de Québec, a été remarqué par les médias de la région. Il est devenu un succès de librairie, un succès de télévision, un succès de radio, un succès de presse, un succès de critique, un succès de public. Un succès de bien-cuit.

Une réflexion pétillante

Le succès de *Le Libertin*, de Jacques Lussier et de la troupe de théâtre de Québec, a été remarqué par les médias de la région. Il est devenu un succès de librairie, un succès de télévision, un succès de radio, un succès de presse, un succès de critique, un succès de public. Un succès de bien-cuit.

LE SOLEIL

Le succès de *Le Libertin*

Le succès de *Le Libertin*, de Jacques Lussier et de la troupe de théâtre de Québec, a été remarqué par les médias de la région. Il est devenu un succès de librairie, un succès de télévision, un succès de radio, un succès de presse, un succès de critique, un succès de public. Un succès de bien-cuit.

Un Hamlet bien d'ici et de maintenant

Le succès de *Le Libertin*, de Jacques Lussier et de la troupe de théâtre de Québec, a été remarqué par les médias de la région. Il est devenu un succès de librairie, un succès de télévision, un succès de radio, un succès de presse, un succès de critique, un succès de public. Un succès de bien-cuit.

« HA ha!... » remporte le Prix de la critique

Le succès de *Le Libertin*, de Jacques Lussier et de la troupe de théâtre de Québec, a été remarqué par les médias de la région. Il est devenu un succès de librairie, un succès de télévision, un succès de radio, un succès de presse, un succès de critique, un succès de public. Un succès de bien-cuit.

LE SOLEIL

Le succès de *Le Libertin*, de Jacques Lussier et de la troupe de théâtre de Québec, a été remarqué par les médias de la région. Il est devenu un succès de librairie, un succès de télévision, un succès de radio, un succès de presse, un succès de critique, un succès de public. Un succès de bien-cuit.

La Job fait la job!

Table des matières

Table des matières	P.2
Présentation et coordonnées	P.3
Notes biographiques	P.4
Ce qu'ils ont dit sur Yves Amyot	p.5

Articles de presse (par date de parution) :

2006/11/25 Yves Amyot : le chouchou des abonnés – Québec Express (Article sur le Prix des abonnés du Trident)	p.11
2006/11/15 Les abonnés du Trident priment Yves Amyot -Le Soleil (Prix des abonnés du Trident)	p. 12
2006/10/07 La job fait la job ! -La Presse (Critique de l'émission <i>La JOB</i>)	p.13
2006/05/04 Une réflexion pétillante -Journal de Québec (Critique de la pièce <i>Le Libertin</i>)	p.14
2006/04/22 Un irrésistible « bien-cuit » -Le Soleil (Critique de la pièce <i>Le Libertin</i>)	p.15
2006/04/15 Le rôle pour lequel on puise à tous les autres -Le Soleil (Article de présentation pour <i>Le Libertin</i>)	p.16
2006/04/13 Le Libre penseur -Voir Québec (Article de présentation pour <i>Le Libertin</i>)	p.17
2006/04/06 Libertinage philosophique -Le Devoir ¹ (Critique de la pièce <i>Le Libertin</i>)	p.18
2006/02/24 Un Hamlet bien d'ici et maintenant -Le Soleil (Critique de la pièce <i>Les Mots Fantômes</i>)	p.19
2005/03/10 Des premiers pas adroits. -Le Soleil (Critique de la pièce <i>Révélation</i>)	p.20
2004/29/10 Ha Ha!... remporte le prix de la critique -Le Soleil (Annonce d'un prix pour la pièce <i>Ha Ha!...</i>)	p.21
2004/11/06 De bouleversantes nouvelles d'ici -Le Soleil (Critique de la pièce <i>Le Langue-à-langue des chiens de roche</i>)	p.22
2004/04/22 Critique : <i>Aux Portes du royaume</i> -Voir Québec (Critique de la pièce)	p.23
2003/11/22 "Le Roi se meurt" remporte le prix de la critique -Le Soleil (Annonce du prix pour la pièce)	p.24
2003/11/13 Critique : Meurtre -Voir (critique de la pièce)	p.25
2003/11/06 Sous l'armure du guerrier -Le Soleil (Critique de la pièce <i>Meurtre</i>)	p.26
2003/09/25 Un irrésistible Ducharme -Le Devoir (Critique de la pièce <i>Ha Ha!...</i>)	p.27
2003/09/25 Critique <i>Ha Ha!...</i> -Voir Québec (Critique de la pièce)	p.28
2003/09/20 Un rituel théâtral plein de chair - Le Soleil (Critique de la pièce <i>Ha Ha!...</i>)	p.29
2003/09/04 Rentrée théâtrale...Yves Amyot -Voir Québec (Article sur Yves Amyot)	p.30
2003/03/31 Un adieu au monde bouleversant et lumineux -Le Soleil (Critique de la pièce <i>Le Roi se meurt</i>)	p.31
2002/11/01 Les enfants terribles des plus beaux jours -Le Soleil (Critique de la pièce <i>Impromptu</i>)	p.32
2001/02/05 7e soirée des Masques -Le Soleil (Masque pour la pièce <i>Partie de quille chez la Reine de Cœur</i>)	p.33
2001/01/29 Une allégorie de la renaissance sociale (Critique de la pièce <i>Mesure pour mesure</i>)	p.34
1999/11/04 Hauts en couleur -Voir Montréal (Critique de la pièce <i>Partie de quilles chez la Reine de cœur</i>)	p.35
1998/11/05 Ecce Homo , Six mois plus tard... -Le Soleil (Critique de la pièce <i>Ecce Homo</i>)	p.36
1998/08/07 La bête humaine -Le Soleil (Article sur la pièce <i>Pierre et Marie et ...le démon</i>)	p.37
1998/06/14 Un joyeux cocktail estival -Journal de Québec (Critique de la pièce <i>Pierre et Marie et ...le démon</i>)	p.38
1998/06/12 La panne amoureuse et le lutin -Le Soleil (Critique de la pièce <i>Pierre et Marie et ...le démon</i>)	p.39
1997/12/05 "Contes inédits de Noël" pour de grands enfants -Le Soleil (critique du conte <i>Joyeux Noël mon homme</i>)	p.40
1997/07/02 Suspense et intrigue au Théâtre Pont-Château -L'étoile (critique de la pièce <i>Bonnie et Claud</i> de Yves Amyot)	p.41
1997/été/ Se mettre les pieds dans les plats pour un bébé chinois -Le Saint-François (Critique de la pièce <i>Bonnie et Claud</i>)	p.42
1996/09/09 L'Intrus adopté - Le Soleil (Article sur Yves Amyot)	p.43
1996/03/18 Comédie humaine, version jeunesse -Le Soleil (Critique de la pièce <i>Contes à mourir debout</i>)	p.44
1996/03/14 Couverture Voir Québec (Couverture du Voir avec les auteurs de <i>Contes à mourir debout</i>)	p.45
1996/03/14 Contes à mourir debout -Voir Québec (Article de présentation de la production avec les auteurs)	p.46
1995/09/29 Le touchant vertige des "gérants de la déception" -Le Soleil (Critique de la reprise de la pièce <i>Bureautopsie</i>)	p.47
1995/05/21 "L'Intrus", une comédie jeune et rafraîchissante -Journal de Québec (Critique de la pièce <i>L'Intrus</i> de Yves Amyot)	p.48
1995/05/20 Yves Amyot, un "ténébreux" chez les comiques -Le Soleil (Article sur Yves Amyot, auteur)	p.49
1995/05/19 La foire aux Malentendus -Le Soleil (Critique de la pièce <i>L'Intrus</i> de Yves Amyot)	p.50
1995/02/22 Les clowns du Pénitencier au Théâtre de la Bordée -Journal de Québec (Article de présentation de la production)	p.51
1995/02/20 Du Théâtre en tenue zébrée -Le Soleil (Article de présentation de la production <i>Les clowns du pénitencier</i>)	p.53
1994/11/03 Un honnête divertissement populaire offert par la Bordée -Le Soleil (Critique de la pièce <i>BiloxiBlues</i>)	p.54
1994/09/23 La Bordée démarre avec Boloxi Blues -Journal de Québec (Article de présentation de la pièce <i>Biloxi Blues</i>)	p.55
1994/09/17 Le premier amour sur le chemin du front -Le Soleil (Article de présentation de la pièce <i>Biloxi Blues</i>)	p.56
1994/07/12 Un délicieux divertissement -Journal de Québec (Critique de la pièce <i>Amour, mensonge et rodéo</i>)	p.57
1994/07/11 Le pyrotechnique Ribadier qui sévit sur Grande-Allée -Le Soleil (Critique de la pièce <i>Amour, mensonge et rodéo</i>)	p.58
1994/00/00 Coût de poing -Voir (Critique de la pièce <i>Edmond</i>)	p.59
1993/11/23 L'intelligence comique à son meilleur -Le Soleil (Critique de la pièce <i>Comme ça tu te sépares ?</i>)	p.60
1993/11/12 « Comme ça tu te sépares »:Une pièce qui fait rire et grincer des dents -Journal de Québec (Critique de la pièce)	p.61
1993/02/27 La Vieille Capitale fêtera ses artistes le 1er novembre (Nomination d'Yves Amyot pour le Prix Nicky Roy)	p.62
1993/02/27 "Bureautopsie" : incontournable nécropole -Le Soleil (Critique de la pièce <i>Bureautopsie</i>)	p.63
1993/00/00 Du bon temps à se mettre sous la dent -Journal de Québec (Critique de la pièce <i>Bureautopsie</i>)	p.64

¹ Le Devoir produit une deuxième édition de son quotidien en fin de soirée et remplace parfois des articles « régionaux » publiés dans l'édition de début de soirée. Ce fut le cas de cette critique de *Le Libertin* qui a été remplacée par une critique d'un spectacle montréalais dans la 2^e édition.

Présentation et coordonnées

Le présent dossier de presse n'est pas du tout exhaustif. Les articles sélectionnés vous donneront cependant un aperçu de la carrière d'Yves Amyot. Vous pouvez aussi consulter son site web au

Pour plus d'informations, vous pouvez également consulter sa page personnelle sur le site de L'Agence Artistique François Legault (www.francoislegault.ca),

Vous pouvez atteindre directement cette page en allant sur le lien suivant
www.francoislegault.ca/pages/amyot.yves.html

Vous y retrouverez son curriculum vitae, sa photo de casting, un démo vidéo, un démo voix, des photos de spectacle.

Pour contacter son agent

François Legault
Agence Artistique François Legault
301 Emery #407
Montréal H2X 1J2
Tel. (514) 843-5894
Fax (514) 843-0341
Courriel agence@francoislegault.ca

Pour de l'information sur ses œuvres dramatiques, vous pouvez consulter les sites suivants

CEAD (Centre des auteurs dramatiques)
<http://www.cead.qc.ca/repw3/amyotyves.htm>

AQAD (Association québécoise des auteurs dramatiques.)
<http://www.aqad.qc.ca/list.asp?aid=837>

(Le présent dossier de presse est également disponible en format pdf sur demande.)

Notes biographiques d'un néo-montréalais -Yves Amyot-

Né en 1969, il entame son existence la même année... Ok, on recommence ça, prise 2.

Il naît en 1969 à l'Ancienne-Lorette, en banlieue de Québec, de bons parents tous deux professeurs. Dû à la « déménagite » de sa mère, il vit dans de nombreuses demeures et peut se retrouver, outre l'Ancienne-Lorette, notamment à Ste-foy, Saint-Augustin, encore Ste-Foy, encore et encore, selon le bon vouloir maternel.

Après des études primaires dans sa ville natale, il vit d'abord trois belles années d'études secondaires au Collège de Champigny. Son père, tanné de payer pour l'école privée et lui-même enseignant à l'école publique, décide que c'est assez. Fiston Yves se retrouve donc à la Polyvalente des Compagnons de Cartier à Ste-Foy. Crise d'adolescence.

Ayant découvert le dessin, l'illustration et la bande dessinée depuis quelques années déjà, il se dirige au Cégep de Sainte-Foy en graphisme. L'utilisation des ordinateurs n'étant pas monnaie courante dans les cours de l'époque, il découvre qu'il n'aime pas beaucoup dessiner des cercles et des carrés à la main. Il quitte donc après une année et deux semaines et réussit à terminer son Cégep en 2 ans avec un DEC général en arts. Cependant, ayant fait partie de l'équipe d'impro, il y a découvert le plaisir du jeu. Ah ha !...

En 1988, à 18 ans et beaucoup trop jeune, il entre à l'École Nationale de Théâtre du Canada. Il se rend compte assez rapidement qu'il ne veut pas vivre à Montréal (à l'époque !). De plus, l'enseignement offert à l'École l'ennuie profondément. La direction s'en rend compte.

Ayant prévu le coup, il se fait accepter aussitôt au Conservatoire d'art dramatique de Québec. Révélation ! Cette école répond parfaitement à ses aspirations. Axée principalement sur l'interprétation et la créativité de chacun, elle permet au futur acteur de s'épanouir. À sa troisième année de Conservatoire, il est remarqué notamment pour son interprétation d'Ivan dans *Les Frères Karamazov* de Dostoïevski et celui de *Macbeth* dans la pièce du même nom, adaptation du texte de Shakespeare par Michel Garneau. Il est diplômé en 1992.

À sa première saison professionnelle, il enchaîne cinq productions théâtrales. Baveux, il se permet même de refuser des propositions venant de Montréal. Les années passent, il joue beaucoup au théâtre, fait de la tournée, touche aussi à l'écriture et produit quelques œuvres qui se retrouvent à la scène. Comédies estivales, contes urbains, courtes pièces, de nombreux scénarios corporatifs, tout ça à travers la quarantaine de productions théâtrales qu'il fera en tant qu'acteur. À l'aise autant dans la comédie que dans le drame, l'interprète passe de l'un à l'autre avec joie. Plusieurs des productions auxquelles il participe sont primées au fil des ans. À titre personnel, il reçoit entre autres le Prix des abonnés du Trident, saison 2005-2006, pour son interprétation du rôle-titre dans *Le Libertin* d'Éric-Emmanuel Schmitt. Mais assez de flatteries, poursuivons;

En 2006, il se rend compte que la télé et le cinéma se font à Montréal. Bien sûr, le théâtre, sa passion première, l'intéressera toujours, mais il s'entend si bien avec la caméra. Malgré une très belle carrière à Québec, désireux d'ouvrir ses horizons, d'explorer plus à fond certains médias et soucieux de continuer de se développer comme artiste, il vend son condo de Québec et s'en achète un sur le Plateau Mont-Royal. Il n'a plus le choix, il doit payer son hypothèque.

Quelques semaines avant son déménagement, il décroche un rôle dans *La Job* (version québécoise de l'excellente série britannique *The Office*) qui sera présentée à Radio-Canada en janvier 2007. Il y interprète Rocky Larcoque, que l'on retrouve à plusieurs reprises à partir du 3^e épisode.

Il comprend que par ce rôle, la Métropole lui souhaite la bienvenue à Montréal.

Ce à quoi il rétorque : « Ben merci. Ce n'est qu'un début. »

N.B. : Contrairement à Patrick Huard, Yves Amyot ne s'est pas fixé de date pour l'obtention de son Oscar.

###

**Ce qu'ils ont dit de Yves Amyot
(Extraits de critiques)**

« (...) Rocky Larocque (Yves Amyot) qui passe son temps à raconter des blagues de cul est hilarant. » **(La Job) - série télé**

Hugo Dumas, La Presse , 7 octobre 2006

« Yves Amyot est absolument génial en Diderot débridé. » **(Le Libertin) - Théâtre**

Magalie Paquin, MonThéâtre.qc.ca , 9 mai 2006

« Le comédien Yves Amyot est tout feu tout flammes dans son rôle de Diderot. Habile comme pas un (...) Amyot fait preuve ici d'un grand naturel, peut-être même son meilleur rôle et sa meilleure performance en carrière. » **(Le Libertin)**

Serge Drouin, Journal de Québec, 4 mai 2006

« Yves Amyot soutient héroïquement le siège. Il est là de bout en bout, d'abord enivré par le badinage brillant de son personnage, bientôt tout à sa honte de s'être fait avoir, puis gagné d'émouvante façon à son impuissance à prescrire une morale unique (...). » **(Le Libertin)**

Jean St-Hilaire, Le Soleil, 22 avril 2006

« Yves Amyot est surprenant d'efficacité dans le rôle d'un Diderot un peu fat dont l'intérêt pour la science est bien souvent sublimé par son désir de la chair, » **(Le Libertin)**

Patrick Caux, Le Devoir, 26 avril 2006

« Dans le rôle de Sophie, Lorraine Côté impressionne par l'intensité et la rigueur de son jeu. Il faut la voir courir et s'époumoner sur scène comme une vraie démente. On peut dire la même chose d'Yves Amyot, qui aborde Bernard avec l'excès voulu. » **(Ha ha !...)**

David Cantin, Le Devoir, 25 septembre 2003

« Les comédiens, eux aussi côtoyant le vide, s'y lancent sans retenue. Tous quatre (Yves Amyot, Lorraine Côté, Marie-Christine Lavallée, Reynald Robinson), excellents, impressionnent par leur énergie, mais surtout, par leur disponibilité à ce monde désordonné, leur talent à s'en imprégner et à s'y abandonner. Chacun flambe avec son personnage, et se consume avec lui. En écoutant Ducharme, magnifiquement rendu par les interprètes, on ne peut s'empêcher d'être admiratif. »
(Ha ha !...)

Marie Laliberté, Voir, 25 septembre 2003

« La beauté de cette production réside d'abord dans le solide tonus du jeu. (...) Les acteurs ont le texte tatoué au corps. (...) Yves Amyot s'abandonne corps et âme à la dissolution de Bernard, le mari alcoolique de Mimi. » **(Ha ha !...)**

Jean St-Hilaire, Le Soleil, 20 septembre 2003

« La distribution se dépasse. (...) Yves Amyot incarne un médecin fataliste et sinistre, l'image juste ce qu'il faut de comique de l'impuissance des savoirs face à la mort. » **(Le Roi se meurt.)**

Jean St-Hilaire, Le Soleil, 31 janvier 2003

« Yves Amyot, touchant de retenue en mari de la victime. » **(Meurtre)**

Marie Laliberté, Voir, 13 novembre 2003

« Linda Laplante et Yves Amyot apportent une grande rigueur à la résonance de ce drame. (...) En inspecteur de police comme en mari d'une victime du forcené, le second arrive à la même présence éclairante.» **(Meurtre)**

Jean St-Hilaire, Le Soleil, 6 novembre 2003

« Yves Amyot livre un Alfred de Musset parfaitement désabusé. » **(Impromptu)**

Pascale Turcotte, VoiciQuébec.com, 18 novembre 2002

« Musset cinglant, plein de dépit et en tout point admirable d'Yves Amyot » **(Impromptu)**

Jean St-Hilaire, Le Soleil, 1^{er} novembre 2002

« (...) le Pompée d'Yves Amyot, rendu à renfort de pantomimes aux saillies parfois très imaginatives, rend bien l'énergie sauvage des bas fonds. » (**Mesure pour Mesure**)

Jean St-Hilaire, Le Soleil, 29 janvier 2001

« D'un beau naturel, Yves Amyot en Pompée est pratiquement méconnaissable. » » (**Mesure pour Mesure**)

Serge Drouin, Journal de Québec, 28 janvier 2001

« Parlant des acteurs, leur plaisir manifeste à jouer et leur grand talent –une distribution hors pair– contribuent à rehausser la portée d'une pièce déjà riche en matière à réflexion. » (**Pierre et Marie et le démon**)

Éric Moreault, Le Soleil, 7 août 1998

«Les deux personnages masculins sont solidement campés. Intense, vulnérable, le Pierre d'Yves Amyot est un macho « ouvert »(...) (**Pierre et Marie...et le démon**)

Jean St-Hilaire, Le Soleil, 12 juin 1998

« Yves Amyot connaît des moments de grâce dans le rôle de Jean, personnage pathétique et opportuniste » (**Le jeu du Mort**)

Jean St-Hilaire, Le Soleil, 26 février 1998

« Le jeu a atteint une pureté cristalline. (...) Yves Amyot, Josée Deschênes et Jack Robitaille, pour leur part, jouent sans frein aucun. Ils ne rendent pas le texte, ils l'exalent. » (**Bureautopsie**)

Jean St-Hilaire, Le Soleil, 29 septembre 1995.

« (...) Yves Amyot campe un Eugène attachant. Il endosse avec authenticité l'enthousiasme candide, l'espièglerie et l'animation du jeune esprit paré à conquérir Broadway. » (**Biloxi Blues**)

Jean St-Hilaire, le Soleil, 3 octobre 1994.

« Yves Amyot (...) À travers son jeu habile et fort naturel, ce comédien fait figure ici de révélation. Sa performance est impressionnante. » (**Amour, mensonges et rodéo**)

Pierre O. Nadeau, Journal de Québec, 7 juillet 1994

« Chanteur western de son état, personnage très émotif, Jeff-Rodéo Turcotte (...) Yves Amyot le défend avec une fumante énergie et un comique qui ne dément jamais. » (**Amour, mensonges et rodéo**)

Jean St-Hilaire, Le Soleil, 11 juillet 1994

« Yves Amyot, dans ses multiples rôles de malfrats, fait en ce sens montre d'une invention remarquable. Son travesti éthéré qui manipule les cartes frappe l'imagination par sa cohérence démente. » (**Edmond**)

Vincent Desautels, Voir, 1994

« Tour à tour également, Yves Amyot, le workaholic, Josée Deschênes, la prévenante et l'avenante, Jack Robitaille le philosophe donnent des performances à couper le souffle. » (**Bureautopsie**)

Serge Drouin, Journal de Québec, 1993

« Yves Amyot dégouline de fatuité et de naturel dans le rôle du jeune cadre. » (**Bureautopsie**)

Jean Saint-Hilaire, Le Soleil, 27 février 1993

« Yves Amyot (...) s'avère l'une des belles découvertes de la saison à Québec. » (**Comme ça tu te sépares ?**)

Serge Drouin, Journal de Québec, 12 juillet 1993

À titre d'auteur

« (...) quatre textes inédits d'Yves Amyot, Fabien Cloutier, Marc Doré et Denis Leblond. À voir ce petit bijou d'Yves Amyot sur ces êtres d'exception que sont les jeunes hommes en colère. » **(Révélation)**

Isabelle Porter, Le Devoir, 21 mars 2005

"Les propositions d'Amyot (...) s'avèrent efficaces, à la fois mordantes et frondeuses. » **(Révélation)**

Nicolas Houle, Le Soleil, 10 mars 2005

« Très colorée, la pièce bouillonne de sarcasme. » **(L'Intrus)**

Jean St-Hilaire, Le Soleil, 20 juillet 1998

« ...un texte à la fois drôle et intelligent... » **(Bonnie et Claud)**

Suzanne Gagnon, L'étoile, 2 juillet 1997

« Il s'agit d'une comédie aux milles rebondissements qui tient le spectateurs en haleine sur leur siège du début à la fin. » **(Bonnie et Claud)**

Daniel Grenier, Le Saint-François, 1997

« Une intrigue pimentée, bien ficelée... » **(Joyeux Noël mon homme.)**

Jean St-Hilaire, Le Soleil, 15 décembre 1997

« On découvre de très jolies constructions dramatiques parmi ces textes. (...) et surtout l'abrasif *ABC de la vie* de Yves Amyot. L'histoire pleine de rebondissements des rapports entre eux de deux petits truands. (...) c'est piquant d'observation et la pirouette finale est d'une ironie exquise. » **(L'Abc de la vie.)**

Jean St-Hilaire, le Soleil, 18 mars 1996.

« (...) Yves Amyot réussit un très bon coup. Il a su développer une mécanique alerte et articulée, qui enraye les longueurs, au profit d'un rythme soutenu et de bonnes occasions de se dilater la rate. » (**L'Intrus**)

Pierre O. Nadeau, Journal de Québec, 21 mai 1995

“Yves Amyot (...) démontre aussi qu'il sait manier l'humour avec une dextérité remarquable. (...) Amyot a l'esprit vif et voit les multiples possibilités de chaque scène. (...) cet humour frappe juste, avec une pertinence et un à-propos dévastateur. Ce n'est pas la seule surprise qui sous-tend la pièce d'Yves Amyot, la meilleure étant encore le dynamisme haletant de son écriture.” (**L'Intrus**)

Vincent Desautels - Voir, 8 juin 1995

- "...un auteur de promesses." (...) Avec *L'Intrus*, Amyot effectue des premiers pas tout à fait honorables dans la sélective arène de l'écriture dramatique comique. (...) Amyot excelle à brouiller les pistes. Il multiplie les surprises et les malentendus. (...) Il manie aussi habilement les doubles sens, il a le sens de la formule choc, du détail truculent et des accumulations déconcertantes."

Jean St-Hilaire - Le Soleil, 19 mai 1995 (L'Intrus)

Yves Amyot : le chouchou des abonnés

Le Théâtre du Trident procédait il y a quelques jours à la remise du «Prix des abonnés» décerné à l'interprète ayant livré la performance la plus remarquable au cours de la dernière saison. Pour 2005-2006, l'honneur a été attribué au comédien Yves Amyot.

Le nom du gagnant du 23e Prix des abonnés du Trident a été dévoilé par le président de la Fondation du théâtre du Trident, Claude Robitaille, ainsi que par le directeur artistique du théâtre, Gill Champagne. Le choix du récipiendaire n'a fait aucun doute, lui dont l'interprétation de Denis Diderot dans la pièce «Le Libertin» a été jugée remarquable tant par les spectateurs que par la critique.

Présenté en avril dernier, le spectacle Le Libertin d'Eric-Emmanuel Schmitt, mis en scène par Lorraine Côté, a su ravir le public par son intelligence et son humour. Yves Amyot y campait le rôle-titre avec une surprenante efficacité et une aisance toute naturelle. Le Diderot sensuel et charmeur qu'il interprétait en a séduit plusieurs.

Diplômé du Conservatoire d'art dramatique de Québec en 1992, Yves Amyot a joué dans plus d'une quarantaine de productions théâtrales.

En janvier 2007, il interprétera le rôle de Rocky Larocque dans la série «La Job» (version québécoise de The Office) diffusée à Radio-Canada. **(FM)**



Yves Amyot a gagné le cœur du public dans son rôle de Denis Diderot dans la pièce «Le Libertin».

Jean St-Hilaire

jsthilaire@lesoleil.com

Les abonnés du Trident priment Yves Amyot

Yves Amyot — PHOTOTHÈQUE LE SOLEIL

→ Le comédien Yves Amyot est le gagnant du Prix des abonnés du Trident pour la saison 2005-2006. On l'a plébiscité pour son interprétation du rôle titre dans *Le Libertin*, un texte d'Éric-Emmanuel Schmitt mis en scène par Lorraine Côté. L'acteur originaire de L'Ancienne-Lorette et formé au Conservatoire d'art dramatique de Québec y personnifiait un Diderot charmeur, viveur et en cela sujet à de piquantes contradictions. Le prix est assorti d'une bourse 500 \$ remise par la Fondation du Trident. Ironie du sort, cette consécration populaire échoit à Amyot pour le dernier rôle qu'il ait tenu à Québec avant de déménager à Montréal.

ARTS ET SPECTACLES

La Job fait la job!



HUGO DUMAS
TÉLÉVISION

C'est la question que tous les fans de *The Office* se posent depuis l'annonce du projet: est-ce que son adaptation québécoise, *La Job*, tiendra la route? Après en avoir vu trois épisodes cette semaine, soit le premier, le quatrième et le huitième, la réponse est: un gros oui. Et la série originale de la BBC n'a pas été dénaturée, massacrée, ou sacrifiée par la productrice Anne-Marie Losique. Même qu'elle se bonifie de toutes les références québécoises qui y ont été greffées.

Dans la peau de David Gervais, le détestable patron des Papiers Jennings, le comédien Antoine Vézina n'a pas à rougir devant son homologue britannique, le comédien Ricky Gervais, qui a raflé un Golden Globe pour son incroyable prestation dans *The Office*. Peu connu présentement, Antoine Vézina ne passera plus inaperçu après *La Job*, et ça sent la sélection aux prix Gémeaux. Vous verrez bien. Tout se passe dans ses mimiques comiques et dans ses yeux, qui lâchent rarement la caméra.

Mise en garde, cependant: l'humour noir et grinçant de *La Job* ne plaira pas à tout le monde. La série est truffée de silences, de temps morts et de malaises, tout ce qu'il ne faut généralement pas montrer à la télévision, signale Anne-Marie Losique.

Pourtant, c'est ce qui fonctionne dans *La Job*. On a l'impression de vraiment être avec les employés des Papiers Jennings dans leur décor gris et beige de Côte-de-Liesse, où le bruit de la climatisation fait office de radio Rock-Détente. Et on a aussi le goût de frapper cœ David Gervais, un «Jos connaissant» qui multiplie les blagues douteuses, tout en étant profondément convaincu qu'il est le prochain Martin Matte.

Par exemple, dans le premier épisode, David Gervais s'attardera au nom de sa réceptionniste, la jolie Anne Viens (Sophie Cadieux). «Anne Viens, viens, viens, viens», hurlera le



Paul Ahmarani, Sébastien Huberdeau et Antoine Vézina sur le plateau de *The Office*, une série réalisée par André Saint-Pierre.

PHOTO DAVID BOILY. LA PRESSE ©

patron au bord de l'orgasme, tout en assénant de violents coups de hanche au bureau de la réceptionniste.

Et quand le stagiaire Fred Caillé se présentera à lui, Gervais demandera où se cache Délima et imitera ensuite le «chien» Dino.

La série est truffée de silences, de temps morts et de malaises, tout ce qu'il ne faut généralement pas montrer à la télévision, signale Anne-Marie Losique.

Avis aux fans: la fameuse scène de la brocheuse entre le vendeur Louis Tremblay (Sébastien Huberdeau) et son voisin, le militaire Sam Bisailon (Paul Ahmarani) a été conservée. Les scénaristes Ian Lauzon et Jean-Philippe Granger ont aussi gardé le début de romance entre Anne et Louis, qui se poursuivra en filigrane, toute la série.

Douze épisodes

En fait, les épisodes de *La Job* reprennent presque intégralement le canevas des épisodes britanniques. La série originale de la BBC, très courte, n'a duré que deux saisons, pour un grand total de 12 tranches de 30 minutes. Ce sont ces 12 épisodes, tournés en

(*Les francs-tireurs*), qui maîtrise parfaitement les codes de l'émission. Pour ceux qui ne connaissent pas la série, *La Job* se présente comme un documentaire, tourné en caméra à l'épaule dans les bureaux des Papiers Jennings.

Dans le quatrième épisode, les employés assistent au séminaire «Penser client, c'est penser gagnant». Encore une fois, l'horrible David Gervais, dépourvu d'intelligence sociale, volera la vedette au formateur, et pas nécessairement pour les bonnes raisons. Le huitième épisode met en scène le party de fête de Lucie de la comptabilité, qui recevra un vibreur de ses collègues.

Dans une série minimaliste comme *La Job*, tout repose sur le jeu des quatre comédiens principaux, qui réussissent à nous faire oublier les personnages originaux (David, Dawn, Tim et Gareth). Parmi les personnages secondaires, Rocky Larocque (Yves

Amyot), qui passe son temps à raconter des blagues de cul, est hilarant.

Sur la BBC, c'est la chanson *Handbags and Gladrags*, rendue populaire par Rod Stewart, qui rythmait l'ouverture de *The Office*. Pour *La Job*, la musique du générique, qui sonne sensiblement pareil, a été refaite par Alain Simard.

Aux États-Unis, les scénaristes ont poursuivi l'écriture de *The Office* au-delà des 12 épisodes originaux. Anne-Marie Losique a d'ailleurs déposé un projet de 26 nouveaux épisodes de *La Job* sur le bureau du directeur des programmes de Radio-Canada, Mario Clément. Elle souhaite aussi adapter les deux émissions spéciales de *The Office* qui ont été produites après les deux saisons originales de la BBC. Bref, beaucoup de job en perspective.

COURRIEL
Pour joindre notre chroniqueur:
hugo.dumas@lapresse.ca

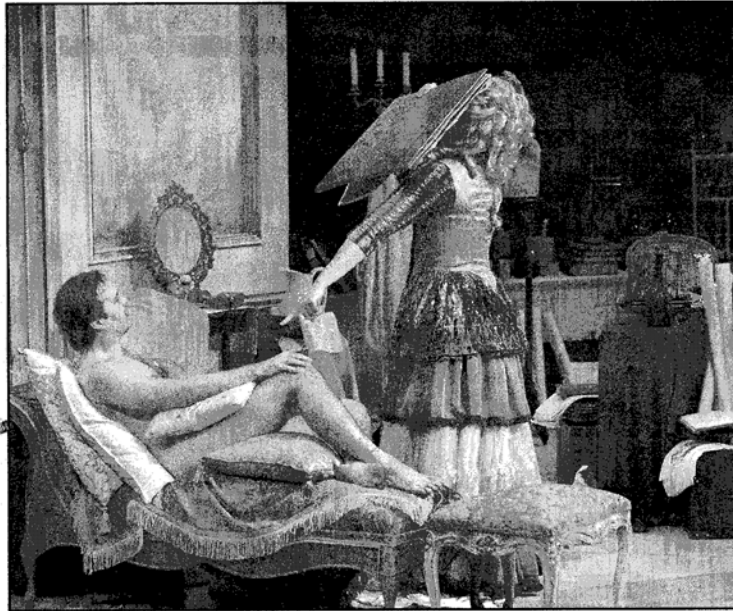


Photo Camil LESIEUR

Le mariage, la liberté... la morale selon Diderot.

LE LIBERTIN

Une réflexion pétillante

Le Trident termine sa 35^e saison sur une note frivole et percutante avec la présentation de la pièce *Le libertin*, d'Éric-Emmanuel Schmitt.

SERGE DROUIN

sdrouin@journaldequebec.com

La pièce nous transporte au XVIII^e siècle, chez d'Holbach, un ami de Denis Diderot. Ce dernier, grand penseur et philosophe, doit écrire un texte sur la morale dans l'Encyclopédie, ouvrage de toute sa vie.

Tout au long de la pièce, Diderot sera confronté au sens du mot morale. Y a-t-il une ou plusieurs morales? Entouré des femmes de la maison, il discourra sur le mariage, la liberté, la fidélité...

Le libertin n'apporte pas de réponse à toutes les questions que se pose le célèbre philosophe sur les aspects existentiels de la vie. La pièce est, par contre, une source de réflexion pétillante sur toutes ces questions qui meublent nos vies. La production est drôle et pertinente. Les répliques sont parfois cinglantes et tombent toujours à point.

Le comédien Yves Amyot est tout feu tout flamme dans son rôle de Diderot. Habile comme pas un, il occupe la scène sans jamais forcer le ton ou prendre trop de place. Amyot fait preuve ici d'un grand naturel, peut-être même son meilleur rôle et sa meilleure performance en carrière. Le comédien est d'ailleurs bien entouré par la galerie de comédiennes qui lui donnent la réplique.

La metteuse en scène Lorraine Côté fait une lecture éclairée du texte de Schmitt. Sa mise en scène est réglée au quart de tour. Elle a su saisir toute l'essence et la finesse du texte et ne tombe pas dans la grosse farce. Aussi, la scénographie qu'elle a privilégiée — de nombreux objets dans un appartement en désordre — illustre bien le propos parfois échevelé du héros.

Le libertin: un beau clin d'œil théâtral en cette fin de saison.



Photo Camil LESIEUR

Un grand rôle pour le comédien Yves Amyot.

LES FAITS

- *Le libertin*, d'Éric-Emmanuel Schmitt, dans une mise en scène de Lorraine Côté.
- Avec Yves Amyot, Marie-Josée Bastien, Érika Gagnon, Jonathan Gagnon, Valérie Laroche et Klervi Thienpont.
- Présentée à la salle Octave-Crémazie du Grand Théâtre de Québec, du mardi au samedi, à 20 h. Jusqu'au 13 mai.

CRITIQUE

« LE LIBERTIN »

Un irrésistible
« bien-cuit »JEAN ST-HILAIRE
JSHilaire@lesoleil.com

■ Un festin d'intelligence, de légèreté et de truculence, un porte-bonheur, voilà ce qu'aura été le philosophe des lumières Denis Diderot à la 35^e saison du Trident.

Au ravissement suscitée par *Jacques et son maître*, hommage de Kundera à l'art novateur du roman de Diderot rendu par le truchement d'un Pupulus Mordicus à la verve colorée, succède le plaisir euphorisant de la comédie *Le Libertin*. Elle est d'Éric-Emmanuel Schmitt, qui, pour avoir consacré sa thèse de doctorat en philosophie à Diderot, connaît le moineau. À la peinture de caractère détaillée, Schmitt apporte la plus-value de son art consommé du dialogue spirituel, art qui plus est illuminé par sa maîtrise de l'histoire de la pensée.

Lorraine Côté a réglé la mise en scène. Une fois de plus, sa direction d'acteurs fait merveille. Un quart de tour de vis ici et là et cette machine d'ironie effervescente deviendra un régal. Rigueur face à l'essentiel et attention

mesurée au détail ressortent du travail de M^{me} Côté. Il en émane un fort esprit de corps, elle a galvanisé ses gens, les concepteurs comme les acteurs. L'esthétique séduisante du spectacle n'est pas étrangère à la vérité de ses atmosphères. Le décor de Monique Dion, de son côté, donne des ailes au texte. Non réaliste, copain avec le trompe-l'œil, il suggère une planche de *L'Encyclopédie*, œuvre que Diderot animera 30 ans durant.

Ce matin-là, Diderot pense pouvoir s'en distraire tout en s'occupant de sa postérité. Il pose pour l'énigmatique peintre Anna Therbouche quand son secrétaire l'informe de la récusation de Rousseau. À trois jours de la mise sous presse d'un volume de l'*Encyclopédie*, Diderot se voit contraint d'écrire lui-même la notice sur la morale.



L'Esthétique séduisante du spectacle n'est pas étrangère à la vérité de ses atmosphères.

Schmitt recourt à son tour aux variations prisées par Kundera dans *Jacques le fataliste*, roman posthume de Diderot, pour soumettre le cher philosophe à un « bien-cuit ». Comme le chaud Denis lutine la Therbouche, sa femme se pointe au pavillon du baron Holbach où le penseur est sensé penser en paix. Précisons ici que la pièce est aussi un vaudeville, avec

son réduit pour conjurer l'esclandre.

La légitime part-elle que c'est la jeune d'Holbach qui se pointe, puis Angélique, la fille de Diderot. La procession crie le désir d'amour et de liberté, puis la trahison et la désillusion. Chaque histoire dans l'histoire nous montre un Diderot plus macéré dans ses contradictions, coincé comme nous entre ses passions, sa raison et sa tra-

dition. Le finale est touchant et très poétique sous une lumière de fin d'après-midi fondue bientôt en pénombre vespérale.

Yves Amyot soutient héroïquement le siège. Il est là de bout en bout, d'abord enivré par le badinage brillant de son personnage, bientôt tout à sa honte de s'être fait avilir, puis gagné d'émouvante façon à son impuissance à prescrire une morale unique et à sa résignation à « bricoler en faisant le moins de mal possible ».

À ce Diderot aux limites très humaines, Érika Gagnon tient la dragée haute en Therbouche. La comédienne investit de ce qu'il faut pour en faire l'égal de l'encyclopédiste : l'élégance, l'intelligence rebelle et la fougue passionnelle, avec une pointe d'amertume rentrée qui en fait le mystère propre. À leurs côtés, de la couleur humaine et de la justesse qui persistent dans les délicieuses sorties que permet l'architecture ouverte du décor. Pour tout dire, tout dans ce spectacle, scénario, costumes, lumières, musique et jeu, nous tire vers le plaisir narquois, la volupté et le respect de la relativité de toute chose.

« LE LIBERTIN », texte d'Éric-Emmanuel Schmitt. Mise en scène de Lorraine Côté. Avec Yves Amyot, Marie-Josée Bastien, Érika Gagnon, Jonathan Gagnon, Valérie Larocque et Kleret Thienpont. Assistance à la mise en scène et régie de Jean Bélanger, scénographie de Monique Dion, costumes de Denis Denoncourt, éclairages de Denis Guérette et musique de Stéphane Caron. Une production du Trident rue Jeudi à la salle Octave-Crémazie du Grand Théâtre. À l'affiche jusqu'au 13 mai. Réservations au 643-3131.

Le rôle pour lequel on puise à tous les autres

Yves Amyot joue *Le Libertin*, au Trident

JEAN ST-HILAIRE
JSHilaire@lesoleil.com

■ Monter soir après soir sur les planches tel un soleil entouré d'affriolantes planètes, quel acteur n'en rêve pas ?

Ce sera le lot d'Yves Amyot à partir de mardi, au Trident. Il y campera le rôle éponyme de la comédie *Le Libertin*, d'Éric-Emmanuel Schmitt, dans la mise en scène de l'orange Côté.

Le Libertin n'est pas le premier lapin venu, c'est le penseur, romancier et théâtrien du drame bourgeois Denis Diderot (1713-1784), l'esprit phare de l'âge des lumières français. *Le Libertin* dans sa chair, certes, mais aussi dans sa pensée. Schmitt lui fait dire à son secrétaire Baronnet, en parlant des idées : « Attaque-les toutes, ne t'attache à aucune ».

Yves Amyot a-t-il déjà porté un tel colosse ?

« Diderot est un philosophe, un séducteur, un mari, un père de famille, répond-il, toutes ces dimensions sont exploitées dans la pièce. Le personnage est tellement large que les 40 rôles que j'ai joués jusqu'ici me servent presque tous ». L'acteur aligne quelques exemples : Bondesen, le journaliste coureur de jupons d'*Aux portes du royaume* (Hamsun) ; Ivan, le négateur de Dieu des *Frères Karamazov* (Dostoïevski) ; le père dénaturé dans *L'Enfant du sabbat* (Anne Hébert), le Musset résigné d'*Impromptu* (Sarah Kernochan et les Enfants Terribles).

Le Diderot dépeint par Schmitt — qui connaît l'oiseau pour lui avoir consacré sa thèse de doctorat en philosophie, *Diderot ou la philosophie de la séduction* — a porté en lui le prisme complet de la vie humaine : les passions, la pensée ». Les exigences sur le rôle sont à l'avenant. Yves Amyot en a pour 1 h 45, sans sortir de scène, sans entracte, « Tu sautes dans le train quand il passe et il ne s'arrête pas », dit l'acteur.

Les ruptures de ton, les piques comiques, il ne veut ni intellectualiser, ni trop anticiper : « C'est une comédie, c'est ludique, je me laisse porter, je m'adapte, je mets mon souffle au service du personnage qui entre, explique-t-il. En somme, je fais un peu de surf sur les unes et les autres, mais sans penser à ce qui s'en vient ».

VOUS AVEZ DIT « MORALE ? »...

Le Libertin a été créée à Paris, en 1997. Schmitt, qui est né à Sainte-Foy-les-Lyon, en France, et habite Bruxelles où il pratique le roman et d'autres genres avec autant de bonheur que l'écriture dramatique (*L'Évangile selon Pilate*, *La Part de l'autre*, *Ma vie avec Mozart*, etc.), la dit « la plus joyeuse » de ses pièces. C'est un hommage à un esprit qu'il admire, mais qu'il cuisine sans ménagement, encore qu'avec esprit et vérité.

Dans le pavillon de chasse du baron d'Holbach où il a trouvé refuge dans le but déclaré de travailler plus à son aise à *L'Encyclopédie*, Diderot est sur le point de vivre des minutes mouvementées. Après pâle résistance, il accepte de poser nu pour M^{me} Therbouche, mystérieuse portraitiste prusso-polonaise dont les motivations ne sont pas qu'esthétiques et libertines — il le découvrira —, le penseur doit repousser les assauts successifs de sa femme Antoinette, de la jeune d'Holbach, la fille de son hôte, financier de *L'Encyclopédie*, soit dit en passant, et de sa propre fille, Angélique, qui a le béguin pour un de ses vieux amis à lui. Cet orage de suspicions et de désirs féminins lui tombe dessus comme il vient d'apprendre que Rousseau ne l'écrira pas, finalement, sa notice sur la morale. Baronnet rappelle à Di-

derot que l'imprimeur n'attend qu'elle pour mettre sous presse un volume de *L'Encyclopédie*, et que le maître devra supplier. Comme d'habitude.

La pièce montre Diderot tentant d'écrire cet article au hasard de péripéties qui l'embrouillent chaque scène un peu plus. Comiquement, Yves Amyot rappelle que cette pièce qui traite de liberté, de responsabilité de l'homme face à ses actes, est aussi un *show* de placard. Le vaudeville d'un homme compromis par la situation et par ses contradictions.

Diderot a 40 ans dans notre pièce. L'action se déroule donc au début de la phase de publication de *L'Encyclopédie* (1751-1772), entreprise à laquelle l'écrivain a consacré 30 ans de sa vie. On a écrit qu'elle a contribué à faire passer l'Europe d'un monde régi par la volonté de Dieu à un avenir dicté par le savoir et la volonté humaine. On y a vu un ferment de la Révolution française (1789-1799). Diderot s'oublia pour mener à terme ce colossal outil de modernité (17 volumes in-folio, 11 de planches et deux d'index), nom-

Yves Amyot rappelle que cette pièce qui traite de liberté, de responsabilité de l'homme face à ses actes, est aussi un *show* de placard.

Le vaudeville d'un homme compromis par la situation et par ses contradictions

bre de ses œuvres ont été publiés après sa mort. Déterministe, incapable de concevoir qu'il n'y ait qu'une morale, il ne s'en montrait pas moins sûr de rien. Schmitt lui fait envier, et à la fois réprouver, le sens de la formule des Rousseau et Voltaire. Il lui fait dire aussi : « Ne te fie à personne, jamais, pas même à toi ».

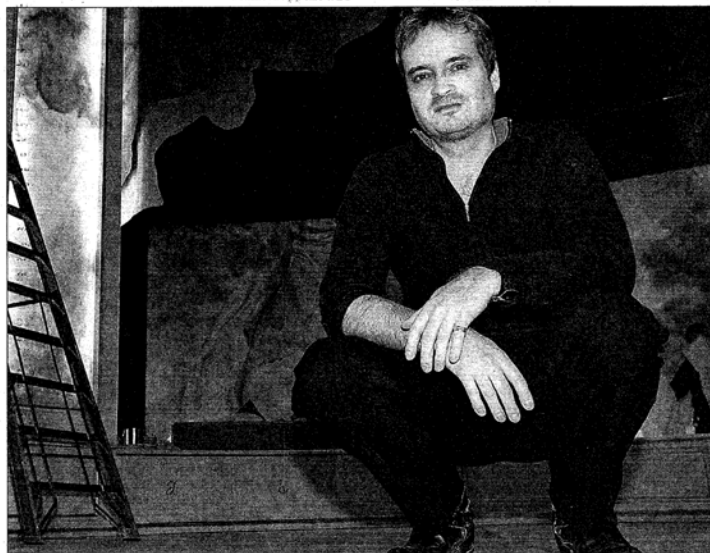
Insaissable Diderot...

« En tant qu'acteur, je ne le trouve pas insaisissable, oblige Yves Amyot. Je le lis, je le comprends. S'il se rend insaisissable aux yeux de certains, c'est par sa façon d'aborder les problèmes. Il ne se cimente pas dans une idée. Dans le fond, c'est un personnage d'air avec un peu (beaucoup) de feu. Je ne sais pas si ça joue, mais il est né un 5 octobre, il est balance, comme moi... »

Ce qui le touche le plus chez lui, c'est qu'« il a son orgueil, mais c'est un orgueil qui cède. Il est capable de faiblesses comme d'aveux, ce qui en fait un personnage comique malgré lui ».

Marie-Josée Bastien (Madame Diderot), Érika Gagnon (Madame Therbouche), Jonathan Gagnon (Baronnet), Valérie Laroche (Angélique Diderot) et Klervi Thienpont (La jeune Holbach) complètent la distribution. Chez les concepteurs, on retrouve Monique Dion à la scénographie, Denis Denoncourt aux costumes, Denis Guérette aux éclairages, Stéphane Caron à la musique, Èlène Pearson aux maquillages et Jean Bélanger à l'assistance à la mise en scène. À l'affiche jusqu'au 13 mai.

Réervations au 643-5131.



LE SOLEIL, STEVE DESCHÊNES

LE LIBRE PENSEUR

Pour Yves Amyot, le bonheur du théâtre commence avec le plaisir du travail d'équipe. Le plaisir? Diderot, qu'il incarne dans *Le Libertin*, d'Eric-Emmanuel Schmitt, ne le contredirait sûrement pas.

L'auteur et philosophe Denis Diderot a consacré plus de 20 ans à *l'Encyclopédie*, entreprise colossale se donnant pour mission de faire la somme de toutes les connaissances de l'époque. Résultat: 28 volumes de textes et de planches préparés par de nombreux collaborateurs, dont plusieurs grands esprits du XVIII^e siècle. Parmi eux, Rousseau, Voltaire, Montesquieu.

Pièce à l'humeur joyeuse créée en 1997, *Le Libertin* présente un Diderot tout ce qu'il y a de plus humain. Retiré à la campagne chez son ami d'Holbach pour goûter un peu de repos, le philosophe y est rattrapé par le travail: on lui annonce qu'il doit, de toute urgence, rédiger l'article «morale» pour *l'Encyclopédie*. La nouvelle tombe mal, l'interrompant en pleine séance de pose – et de séduction – avec Madame Therbouche, femme à l'esprit libre et au charme fou venue faire son portrait. Pris entre travail et volupté, Diderot sera sans cesse dérangé par les autres femmes de la maison et leurs pressantes requêtes. Ainsi verra-t-il ses principes sur le mariage, l'amour, la fidélité mis à

l'épreuve, ce qui remet en question, chaque fois, ses idées sur la morale... et le texte qu'il doit écrire.

Diderot apparaît, dans cette pièce, comme un libre penseur; toujours en quête de vérité, il doute, s'interroge. «Même si ses idées changent au fil de ses rencontres avec les différents personnages, Diderot est toujours fidèle à lui-même», explique Yves Amyot. Ce n'est pas de l'hypocrisie: il est chaque fois très sincère, mais il adapte sa pensée selon les situations. Pour lui, la pensée doit être aérienne. En plus, tout en étant raisonné, il est très charnel. Il est mené par le plaisir mais en même temps, c'est un philosophe, qui cherche. Et chacune des scènes l'amène ailleurs dans sa réflexion.»

Eric-Emmanuel Schmitt a fait du *Libertin* une pièce «ludique, effervescente. C'est très vivant, à l'image de la pensée de Diderot. Même si Schmitt a fait sa thèse de doctorat sur Diderot, ce n'est jamais didactique; on y trouve des réflexions philosophiques, mais tout ça est merveilleusement bien intégré, avec beaucoup de légèreté.» Mise en scène par Lor-

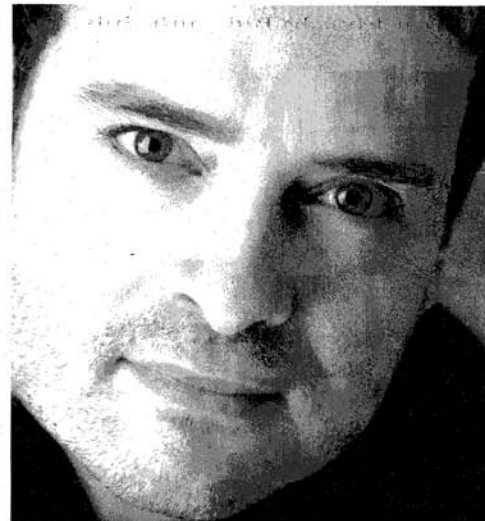
raine Côté, la pièce est «d'abord et avant tout une comédie, intelligente et très drôle: c'est un petit bijou de simplicité, d'efficacité.»

Diderot, personnage toujours en mouvement, s'est facilement laissé approcher par le comédien. «Un personnage comme Diderot, qui est tout le temps en train de réfléchir, de se questionner, j'ai pas besoin de chercher longtemps pour le comprendre. La recherche qu'il fait du côté philosophique, j'ai l'impression de la faire aussi, autrement, dans mon travail de comédien: pour incarner un personnage, il faut aussi chercher, creuser sa façon de penser. C'est comme ça qu'on arrive, à partir de la sienne, à lui donner une âme.»

L'équipe est complétée, sur scène, par Marie-Josée Bastien, Érika Gagnon, Jonathan Gagnon, Valérie Laroche, Klervi Thienpont; en coulisses, par Monique Dion, Denis Denoncourt, Denis Guérette, Stéphane Caron, Èlène Pearson et Jean Bélanger. ▶

MARIE LALIBERTÉ

Du 18 avril au 13 mai
Au Grand Théâtre
Voir calendrier Théâtre



Yves Amyot: «Pour Diderot, c'est le plaisir qui gouverne l'homme. Il dit: «On n'est pas libre, on fait juste ce dont on a envie; dans le fond, on écoute ses pulsions.»»

♦ CULTURE ♦

THÉÂTRE

Libertinage philosophique

LE LIBERTIN

Texte d'Éric-Emmanuel Schmitt.

Mise en scène de Lorraine Côté.

Au Théâtre du Trident jusqu'au 13 mai.

PATRICK CAUX

C'est souvent avec scepticisme qu'on voit venir les vaudevilles de fin de saison au théâtre. Comme si avril devait absolument rimer avec robes à froufrous, hauts-de-chausses et jeux de placards afin de boucler la saison par un succès populaire.

Heureusement, cette année, le Trident a su allier le souci de présenter une pièce qui plaît au grand public à celui d'offrir une proposition théâtrale riche. *Le Libertin*, comédie d'Éric-Emmanuel Schmitt, gagne ce double pari avec une savoureuse efficacité.

Le Libertin présente le philosophe Denis Diderot (Yves Amyot) en vacances chez son ami Holbach. Son repos sera rapidement perturbé par son secrétaire (Jonathan Gagnon) qui le force à écrire l'article consacré à la morale pour *l'Encyclopédie*. Autour de lui, quatre femmes le pressent de demandes et d'attentions qui vont le confronter à ses doutes philosophiques. C'est d'ailleurs l'ouverture au doute chez Diderot qui a séduit Schmitt au point de lui consacrer sa thèse de doctorat. Pour Schmitt, «*Diderot était avant toute chose un libertin au sens philosophique: il flirte avec les idées, mais jamais ne les épouse*».

C'est à Lorraine Côté que la direction artistique du Trident a judicieusement choisi de confier la mise en scène du *Libertin*. Après une brillante mouture d'*En attendant Godot* à la Bordée un peu plus tôt dans la saison, la comédienne prouve de nouveau son talent à diriger

une équipe d'acteurs et de concepteurs. À une époque où de nombreux metteurs en scène multiplient les effets visuels, il est heureux de voir des artistes miser sur les forces du texte et la direction des acteurs pour présenter des spectacles percutants. Et c'est là toute la force de Lorraine Côté: on sent qu'elle saisit intimement le rythme et la respiration de la comédie et qu'elle possède l'habileté d'entraîner son équipe avec elle.

Il faut aussi dire qu'elle est appuyée par une solide distribution. Yves Amyot est surprenant d'efficacité dans le rôle d'un Diderot un peu fat dont l'intérêt pour la science est bien souvent sublimé par son désir de la chair. Quatre femmes interprétées par des comédiennes convaincantes tiendront tête à ce philosophe lubrique. Aux commandes de cette opposition, Erika Gagnon campe une Anne Dorothea Therbouche à la fois séduisante et vive d'esprit.

De joutes oratoires en démonstrations plus ou moins philosophiques des variations de la définition du concept de «morale», il s'établit un jeu de séduction qui place Diderot face à ses propres paradoxes. Que ce soit avec la peintre Therbouche, sa femme (Marie-Josée Bastien), sa fille (Valérie Laroche) ou la fille d'Holbach (Klervi Thienpont), le duel des idées prend étrangement une tout autre dimension lorsqu'il est incarné par une tension sexuelle.

En visitant ces personnages portés par des contradictions qui les dépassent, Schmitt présente avec beaucoup d'humour l'homme résolument moderne que fut Diderot. Pour les qualités indéniables du texte et pour la version proposée par l'équipe du Trident, *Le Libertin* vaut amplement qu'on lui consacre une belle soirée de printemps.

Collaborateur du Devoir

« LES MOTS FANTÔMES »

Un Hamlet bien d'ici et de maintenant

JEAN ST-HILAIRE

JSHilatre@lesoleil.com

Le Théâtre Niveau Parking fréquente la création collective depuis ses débuts. Nourrie de questions sociales et d'enjeux moraux, originale, son approche n'a cessé de se raffiner. On peut dire que le TNP est arrivé à maturité.

Sa nouvelle création, qui tient l'affiche du Périscope jusqu'au 18 mars, atteste de son savoir-faire dans le traitement de la forme comme du propos. Métaphorique et onirique, *Les Mots fantômes* n'est pas qu'un calque actuel d'un classique, mais au contraire, une brillante variation sur l'une des pièces les plus complexes de la dramaturgie universelle. Chaque époque apporte ses nuances d'interprétation, quand ce n'est ses lectures nouvelles et contradictoires de la tragédie de *Hamlet*, de Shakespeare (1564-1616). Directeur artistique du TNP, Michel Nadaou signe le texte et la mise en

scène des *Mots fantômes* en plus d'y tenir un petit rôle. Simplicité, fluidité et unité plastique émanent de son spectacle. L'influence du cinéma s'y manifeste aussi

par la fréquente succession en fondu enchaîné des scènes. Comme on a pu le dire de *Hamlet*, *Les Mots fantômes* est une tragédie de la pensée, en ce sens que ce qui arrive au protagoniste ne découle pas tant d'une faute de sa part que de son incapacité à comprendre la réalité et à agir en conséquence. La mise en scène témoigne de ce fait. L'essentiel de l'action se déroule sous les lumières tamisées ou superbement ciblées de Sonoyo Nishikawa. Transformable, souple, très efficace, le décor de Michel Gauthier évoque une crypte funéraire. Il se compose de hautes cloisons avicoulées qui s'entrouvrent de temps à autre pour faire place à des scènes qui toutes attisent les soupçons d'Hubert. Translucides, ces cloisons forment aussi un décor symbolique entre la vie et l'au-delà, dimension importante de la théâtralité de *Hamlet*.

L'influence du cinéma se manifeste dans ce spectacle

Garçon gâté, Hubert a profité d'une brouille avec son père, un riche industriel, pour bourlinguer. Au bout de deux ans, il rentre au bercail, non pas en fils prodigue, mais pour dire une fois pour toutes à son père qu'il n'a que faire de ses valeurs et du poste qu'il lui destine.

Seulement, c'est un monde très changé qu'il retrouve. Son père est disparu depuis six mois, dans un accident d'hydravion, présumément, et sa mère est à la veille de se marier avec son oncle Claude, maintenant à la barre de l'entreprise familiale. Son retour est pour tous celui d'un importun, sauf pour la fragile Rosalie, sa petite amie dans le temps, qui l'aime encore, mais sans retour. Rosalie est la fille de Paul, le bras droit de Claude. Le texte met en évidence la foi de l'un et de l'autre en la règle de la fin justifie les moyens.

Tous ces personnages ont leur équivalent dans *Hamlet*. Mais cette fois, les couleurs sombres du château d'Elsenieur et les turpitudes de la monarchie féodale font place aux jeux de coulisses d'un certain grand capital moderne. La vénalité, le culte des apparences et le vide des valeurs en sont les principaux traits à charge; la solitude est leur rayon.

Texte et mise en scène accusent avec clarté les jeux de pouvoir et de manipulation. Il y a du Pinter ou du Mamet dans l'esprit de menace de certains passages. Quelques scènes, au début, demandent de petits réglages, mais arrive un moment où la tragédie égrène ses péripéties à un rythme implacable. *Tous ferme, précite, le jeu a été pour beaucoup*. Hugues Fresette maîtrise son sujet en Hubert — Hamlet, il en assume à fond l'instabilité et le désespoir. Yves Amyot est tout à l'arrivisme manipulateur de Claude, tandis que Lorraine Côté fait une figure authentiquement pathétique de la mère, une charmante qui refuse de vieillir. Jack Robitaille est troublant de franchise rétorque et crache le feu en Paul. Mathilde Lavigne incarne aussi avec justesse une Rosalie vulnérable, mais digne fille de son père en trafic d'influence.

Il y a des fantômes dans ce *Hamlet* d'ici et de maintenant, mais des fantômes sans spectre. Ils se répandent sur la pièce par le rêve. Notamment par la relation de Gabriel, le pendant d'Horatio, l'ami de Hamlet, des « visites » que lui fait le père de son ami Hubert. Le

TNP en a fait un employé de pompes funèbres, mais surtout un passeur d'âmes, un entremetteur bienveillant entre l'ici-bas et l'au-delà. Silvio-Manuel Arriola défend avec doigté ce rôle qui introduit une convention magique et poétique d'une riche résonance dramatique.

Après *Lentement la beauté*, la solide production *Les Mots fantômes* démontre à nouveau le talent du TNP à dialoguer avec la conscience moderne.

LES MOTS FANTÔMES, texte et mise en scène de Michel Nadaou. Avec Yves Amyot, Silvio-Manuel Arriola, Marie-Josée Bastien, Lorraine Côté, Hugues Fresette, Mathilde Lavigne, Michel Nadaou et Jack Robitaille. Décor et costumes de Michel Gauthier, costumes et maquillages de Jennifer Tremblay, éclairages de Sonoyo Nishikawa et bande sonore de Christian Michaud. Une production du Théâtre Niveau Parking vue mercredi au Périscope. À l'affiche jusqu'au 18 mars. Réservations au 529-2155.



Des personnages qui ont tous leur équivalent dans « Hamlet ».

LE SOLEIL, ENCKE LABRE

CRITIQUE

Des premiers pas adroits

Avec *Révélation*, le Théâtre Et si... fait des débuts convaincants

NICOLAS HOULE
NHoule@lesoleil.com

■ En jumelant jeunes auteurs et dramaturges expérimentés, comédiens fraîchement sortis du conservatoire et interprètes aguerris, le Théâtre Et si... a trouvé une formule qui permet d'injecter du sang neuf sur les planches en prévenant les faux pas. Première création de la troupe, *Révélation* en témoigne quatre fois plutôt qu'une, avec de courtes pièces aussi dissemblables que pertinentes.



Dans « Les Filles des trous perdus », deux femmes handicapées sortent de leur mutisme pour se raconter.

On s'en doute, réunir des univers qui n'ont en commun qu'un thème aux allures de moteur dramatique — la révélation — un décor et un casting n'est pas une mince tâche. Comment arriver à tisser une unité d'une pièce à l'autre ? Comment élargir au maximum le registre des comédiens ? Comment arriver à une tension dramatique en peu de temps ? Autant d'écueils auxquels l'équipe a dû faire face, sachant les contourner avec adresse.

On plonge d'abord dans *Rêver la Sion*, un texte de Denis LeBlond où un inspecteur enquête sur un meurtre en interrogeant trois personnages, tandis qu'au loin, l'auteur de l'histoire ne parvient pas à griffonner la page blanche. On se transporte ensuite dans l'écriture crue et dure de Fabien Cloutier avec *Les Filles des trous perdus*. Deux femmes handicapées y sortent de leur mutisme pour se raconter, alors que ceux qui s'occupent d'elles fomentent un plan pour profiter de leur vulnérabilité. Yves Amyot s'amuse pour sa part à relater l'immense bonheur de Pat, un homme simple qui, encouragé par un collègue, croit pouvoir changer le monde. Enfin, *Au fond des bois*, de Marc Doré, présente le clan Veilleux, une famille pratiquant le braconnage et qui commet un geste grave envers une famille adverse, les Roy.

Curieusement, ce ne sont pas les textes des hommes de théâtre les plus expérimentés qui fonctionnent le mieux. Tentant de faire beaucoup en peu de temps, LeBlond et Doré proposent des pièces quelque peu alambiquées, s'attardant à échafauder plus d'un niveau de lecture. Si leurs mécaniques grincent parfois, elles ne manquent cependant pas d'intérêt et exploitent de bons filons.

Nettement moins denses, les propositions d'Amyot et de Cloutier s'avèrent efficaces, à la fois mordantes et frondeuses. On y rigole, parfois avec amertume, on s'insurge, on réfléchit...

SURPRISES ET DYNAMISME

Pour sa première mise en scène, Christian Garon — qui n'était quand même pas à ses premiers pas dans le mi-

lieu — s'est bien tiré d'affaires. Il a imprimé à chacune des créations un indéfinissable dynamisme, les personnages occupant l'espace scénique avec intelligence et s'y révélant en peu de temps, bien au-delà des mots. Notre homme a su jouer avec le décor impressionniste, signé Virginie Leclerc, pour souligner le jeu d'ascension et de chute des protagonistes, tout en s'amusant à découvrir peu à peu les éléments dudit décor. D'autre part, il a visiblement mis ses comédiens en confiance, tirant le meilleur d'eux-mêmes et les amenant à bien distinguer leurs incarnations les unes des autres.

Vrai que parfois on frise la caricature, vrai que par moment les réparties sont criardes et projetées avec trop de force, or du reste, on peut faire bien des reproches à la distribution. Réjean Vallée, qu'on a vu régulièrement camper des types précieux ou guindés est brillant dans le peau d'un supposé amoureux mal engueulé, d'un gars d'usine convainquant ou d'un chef de clan rusé. Anabelle Lebrun se distingue par son jeu sensible et nuancé lorsqu'elle incarne l'une des femmes handicapées, dont la vie a été brisée. Sylvain Perron, qui donne vie à des hommes davantage typés, s'illustre en jouant les conjoints éplorés. Quant à Marie-Josée Bastien, elle est au sommet de sa forme quand elle devient la femme du clan Veilleux.

On l'aura compris, *Révélation* est le fruit d'un travail collectif bien mené, qui risque de bien vieillir. En effet, les quelques impairs commis le soir de première du côté des éclairages devraient disparaître au fil des représentations, pour laisser toute la place aux points forts de ces quatre créations qui soulignent le talent des créateurs d'ici.

RÉVÉLATION. Textes de Denis LeBlond, Fabien Cloutier, Yves Amyot et Marc Doré. Mise en scène de Christian Garon. Assistance à la mise en scène de Roanne Bourdages. Avec Marie-Josée Bastien, Anabelle Lebrun, Sylvain Perron et Réjean Vallée. Scénographie, costumes et accessoires de Virginie Leclerc. Éclairage de Christian Garon et Virginie Leclerc. Régie de Martin Perreault. Conception sonore de Christian Garon. Graphisme de Nicola-Frank Vachon. Une production du Théâtre Et si... vue à Premier acte (Maison de la culture et de l'environnement Salaberry) le 8 mars. À l'affiche jusqu'au 26 mars. Réservations: 643-8131



« Révélation » est le fruit d'un travail collectif bien mené.

« Ha ha !... » remporte le Prix de la critique

JEAN ST-HILAIRE

JStHilaire@lesoleil.com

Les productions du théâtre du Trident de *Ha ha !...* de Réjean Ducharme, et du théâtre de Quat'Sous d'*Incidies*, de Wajdi Mouawad, remportent le Prix de la critique pour la saison 2003-2004.

À Québec, la section locale de l'Association québécoise des critiques de théâtre (AQCT) a plébiscité la mise en scène de Frédéric Dubois pour « la rigueur et la qualité de son travail, ainsi que de toute son équipe ».

« Cette mise en scène à la fois percu-

tante et divertissante mettait en relief la dérision subversive de la pièce de Ducharme, lit-on dans le communiqué de l'AQCR-Québec. Y concourait admirablement la scénographie, métaphore des enjeux de la pièce : les personnages évoluaient sur un plateau bordé de vide, image de leur désir de consommation – des biens, des sentiments, des êtres –, et de leur vertige de destruction.

« La pièce impressionnait aussi par une interprétation puissante, énergique et très physique ; sous la direction du metteur en scène, tous les comédiens s'imprégnaient du malaise et du

désordre inhérents à l'univers de la pièce, et les rendaient avec brio. Enfin, l'ensemble servait le génie de Ducharme à décrire, sous une apparente légèreté, les jeux cruels de personnages en mal d'amour. »

Les autres finalistes étaient *Aux portes du royaume*, d'après Knut Hamsun, un spectacle du Trident signé Claude Poissant, et le solo *Gros et détail*, d'Anne-Marie Olivier, une production Bienvenue aux dames mise en scène par Érika Gagnon et Kevin McCoy.

À Montréal, la critique relève « la grande cohésion » du spectacle de

Mouawad. Elle souligne qu'« avec *Incidies*, Wajdi Mouawad poursuit lucidement une trajectoire d'auteur et de metteur en scène qui, en tentant d'exorciser le traumatisme de la guerre, relie la tragédie collective à la quête personnelle ».

Les autres finalistes montréalais étaient *La Cloche de verre*, d'après Sylvia Plath, une coproduction du Quat'Sous et de Sybillines montée par Brigitte Haentjens, et *Le Collier d'Hélène*, de Carole Fréchette, pièce présentée au théâtre d'aujourd'hui dans la mise en scène de Martin Faucher.



La pièce est l'une des plus grandes de notre dramaturgie. Si dans 50 ans on peut se dire qu'elle ne concerne plus la vie d'ici, c'est que le Québec aura pacifié ses démons.

CRITIQUE « LE LANGUE-À-LANGUE DES CHIENS DE ROCHE »

De bouleversantes nouvelles d'ici

JEAN ST-HILAIRE
JSHilaire@lesoleil.com

■ Morceau de théâtre très pur et bouleversant au Trident, où un texte majeur, *Le Langue-à-langue des chiens de roche*, de Daniel Danis, s'enflamme sous une mise en scène pénétrante qui en libère la puissante et insolite poésie et le mystère sauvage.

Est-il besoin de dire que Danis et son passeur, Gill Champagne, ne marchent pas seuls vers la grâce scénique? C'est l'âme à vif, prêts à bondir, à exploser, à fondre, que les acteurs les accompagnent. Quant aux concepteurs, ils se sont surpassés. À travers leur sensibilité, le texte de Danis se glisse comme de soi dans l'espace. Il devient une rivière où le baigneur, qu'il soit de la salle ou de la scène, n'échappe ni à la caresse de ses eaux, ni à ses fosses.

La pièce est l'une des plus grandes de notre dramaturgie. Si dans 50 ans on peut se dire qu'elle ne concerne plus la vie d'ici, c'est que le Québec aura pacifié ses démons. Je ne réfile pas tant ici à sa destinée politique qu'à ces blessures de la rue qui s'infectent sans que la masse des bien portants ne s'alarme outre mesure.

Une île inventée, sur le Saint-Laurent. Des jeunes et de moins jeunes noient leur détresse dans des *parties raps* organisés par Coyote, une manière de chaman. Les personnages centraux sont deux adolescents, Djouk, petite métisse à l'esprit vif dont Marjorie Vallancourt joue la quête identitaire et l'innocence avec une très juste véhémence, et Niki, dont Hugo Lamarre défend la naïveté et la quête éperdue d'amour avec transparence et énergie. Ce sont des Roméo et Juliette unis peut-être plus par l'incompréhension et les souffrances de leurs proches que par une mutuelle attraction.

Danse, gestuelle fouillée et endiablée à l'occasion, traitement très modulé des scènes, à l'évidence Gill Champagne a beaucoup et bien médité sur ce texte

Car autour, on souffre beaucoup. Joëlle, la mère de Djouk, ramène son bannissement au Gaz-O-Teo-ïve, « le cœur démanché », auprès de Déesse, portée à tous les excès celle-là. Le bien nommé Pa'Léo, vieux père au cœur bien accroché, veille sur Niki et son frère Charles, un ex-drogué et repris de justice qui érige des sculptures qu'il innove en pâture aux marées... Il veille sur eux et sur 246 chiens abandonnés, symbole de l'insouciance des liens. Il y a aussi Murielle, la belle-fille mêlée, et Simon, ex-soldat traumatisé recyclo dans l'environnementalisme et très attiré par Joëlle.

Danis a mis en jeu un microcosme social qui est le produit de l'exclusion. Une île inventée sur un fleuve bien réel où des jeunes crient leur mal d'amour ou leur soif d'identité à des parents absents, ou trop meurtris pour aimer, ou aimants, mais désemparés devant la molle indifférence du monde : une île où drogue et substances apparemment rongent l'avenir : une île où des jeunes, détournés d'eux-mêmes par le culte des apparences, jouent leurs jours à la loto du chan-

nage. « *Amoïl* : une île dont les premiers habitants ont peine à s'arracher à la nostalgie douloureuse du paradis perdu... voilà qui ressemble à une allégorie du Québec d'aujourd'hui.

L'entrée dans la salle, on est happé par une vision. Des arbres aux racines à vif flottent au-dessus d'un monde bourbeux occupé en son centre par un étang, où luminescent de l'inconscient profond. Du grand Jean Hazez. Pour paraphraser Magritte, ces arbres ne sont pas des arbres, ce sont des âmes en peine, errantes. Tantôt, les superbes lumières de Sonoyo Nishikawa et la musique tour à tour rageuse planante et sourde de Gaétan Sioui et les costumes bien pensés de Jennifer Tremblay s'emmèleront à cet univers en en réveillant des teintes étonnantes.

Danse, gestuelle fouillée et endiablée à l'occasion, traitement très modulé des scènes, à l'évidence Gill Champagne a beaucoup et bien médité sur ce texte. Un texte dont on n'est pas prêt d'oublier le lyrisme singulier et puissant, la langue inventive, imagée, un soupçon décentrée mais pas déviante qui n'en finit plus d'égrèner ses surprises.

Si vous avez les sous, pensez-y à deux fois avant de vous interdire ce théâtre. Si vous n'en avez pas, espérez en lui ; il fouille sous le tapis de la conscience collective, c'est vrai, mais son constat est lucide et juste. Il est de ceux dont on voit mal qu'il ne puisse émouvoir les consciences géméuses.

LE LANGUE-À-LANGUE DES CHIENS DE ROCHE, texte de Daniel Danis. Mise en scène de Gill Champagne. Avec Yves Amato, Marie-Josée Bastien, Pierre Guerville, Hugo Lamarre, Linda Laplante, Eric Lelièvre, Christian Michaud, Gaëtan Sioui, Klerri Thériault et Marjorie Vallancourt. Décor de Jean Hazez, costumes de Jennifer Tremblay, éclairages et Sonoy Nishikawa et musique de Gaëtan Sioui. Une production du Trident aux Jodels, à la salle Octave-Crimazie du Grand Théâtre. À l'affiche jusqu'au 27 novembre. Réservations au 642-5111.

Critique: Aux portes du royaume



Louise LeBlanc

Mise en scène épurée, jeu plein de profondeur, très belle scénographie: Claude Poissant propose une fine lecture d'*Aux portes du royaume*.

Marie Laliberté

*Jusqu'au 8 mai
Au Grand Théâtre*

Ce qui étonne dans *Aux portes du royaume*, c'est qu'un personnage aux idées aussi repoussantes que le sont celles d'Ivar Kareno puisse attirer, par moments, la sympathie. Parfois dur et intransigeant, parfois pathétique, ce jeune philosophe bâtit son propre malheur.

Étudiant au doctorat, Ivar Kareno professe des idées d'extrême droite. Espérant voir l'ouvrage auquel il travaille publié sous peu, il écrit sans cesse, négligeant sa femme Élina, attaquant durement ses contemporains. Parmi eux, le professeur Gylling, humaniste respecté, lui recommande d'adoucir ses thèses pour se garantir un avenir. Ni ces conseils, ni l'accablement d'Élina, ni les supplications ou les menaces de son meilleur ami n'y font: il refuse tout compromis. Difficultés matérielles, hostilité à ses idées, solitude

iront alors en s'aggravant pour le personnage, jusqu'à ce que tout, autour de lui, s'effondre.

Présentant des éléments de réflexion sociale et politique, l'œuvre de Knut Hamsun pose, surtout, un regard sur la destruction qu'engendre, chez Kareno et ses proches, son obstination. Ainsi, réflexion et sentiments se mêlent, et brossent le portrait de personnages naviguant entre ces deux mondes, et les contradictions auxquelles ils se heurtent.

Hugues Frenette, dans le rôle de Kareno, livre une très forte interprétation: il rend très bien son orgueil, sa propension à s'extraire du monde, à tenir la vie à distance pour penser, tout en suggérant, par d'infimes variations dans les gestes ou dans le ton, la naïveté du personnage, et sa fragilité.

Avec lui, distribution très solide: **Hélène Florent** campe une Élina touchante, mélange de détermination, de joie de vivre et de tristesse; à leurs côtés, professeur (**Paul Hébert**), servante (**Anne-Marie Olivier**) et amis (**Yves Amyot**, **Pierre-François Legendre**, **Édith Paquet**) composent une galerie de personnages interprétés avec nuances. Au piano, **Patrick Onellet**, sur scène, module les émotions de Kareno.

Le décor (**Vano Hotton**), constitué d'un plateau fixe et d'éléments amovibles, se modifie au fil de la pièce, isolant parfois, par son mouvement, les personnages dans l'espace. En parallèle, changements dans l'éclairage (**Sonoyo Nishikawa**): la lumière, plus crue, éclaire un plateau de plus en plus dépouillé. Mise en scène et scénographie soulignent le déclin du personnage et son isolement croissant, dans un lent, inexorable mouvement.

Mise en scène épurée, jeu plein de profondeur, très belle scénographie: **Claude Poissant** propose ici une fine lecture d'*Aux portes du royaume*, dont la clarté n'exclut pas une fascinante part de mystère. |

Réagissez à cet article sur www.voir.ca ☐

Voir Québec, 22 au 28 avril 2004

« Le Roi se meurt » remporte le Prix de la critique

JEAN ST-HILAIRE

JStHilaire@lesoleil.com

La Théâtre de la Bordée remporte le Prix de la critique pour la saison 2002-2003 à Québec pour sa production *Le Roi se meurt*, d'Ionesco. Mis en scène par Gill Champagne, le spectacle a prévalu au tri final sur *Marie Tudor*, de Victor Hugo, une production du Trident signée elle aussi Gill Champagne, et sur *Macbeth*, de Shakespeare, montée à la Bordée par Frédéric Dubois.

La section de Québec de l'Association québécoise des critiques de théâtre a distingué *Le Roi se meurt* pour sa remarquable unité. Elle souligne que Champagne et son équipe sont arrivés à une fusion si complète des écritures du spectacle qu'il en émanait une ambiance lumineuse et apaisante, malgré la délicatesse du sujet. Tout en notant le brio homogène de l'interprétation, les critiques de Québec relèvent la bouleversante prestation de Jean-Sébastien Ouellette dans le rôle-titre. Ils saluent enfin la remarquable exploitation de l'espace faite par Champagne et son scénographe Jean Hazel. Étagé et aérien, le décor de ce dernier, élevé à l'apesanteur par les savants

éclairages de Denis Guérette, créait un « entre-monde » fascinant qui n'a pas peu contribué à la puissante résonance du rituel d'approvisionnement de la mort qu'est la pièce d'Ionesco.

Critique: Meurtre



Pièce audacieuse par son sujet et son traitement, *Meurtre* invite à parcourir avec le criminel (étonnant Jean-Sébastien Ouellette) ses dédales intérieurs.

Marie Laliberté

Que se passe-t-il dans la tête d'un criminel? Voilà ce qu'explore la pièce *Meurtre* de la Française **Martine Drai**, inspirée des événements survenus en 1984, alors qu'un homme armé est entré à l'Assemblée nationale, tuant trois personnes et en blessant huit autres.

Mise en scène par **Gill Champagne**, la pièce, sans condamner, ni louer le geste, invite à parcourir avec le meurtrier ses dédales intérieurs: blessures d'enfance, souffrances qui, créant peu à peu dans sa tête des «champs de bataille», comme il le dit lui-même, finissent par devenir intolérables et le mènent, pour s'en défaire, à commettre le pire.

Audacieuse, la pièce l'est par son sujet; elle l'est aussi par son traitement. Construite comme un collage, *Meurtre* avance à coup d'images et de monologues, présentant des morceaux d'interrogatoires, des souvenirs, des réflexions. Sur scène, trois comédiens, incarnant différents personnages.

Le tout prend place dans un espace aux murs gris sombre, évoquant différents lieux grâce aux jeux d'éclairage et aux déplacements des comédiens. La scénographie de **Jean Hazel** ajoute, à la proposition faite lors du Carrefour international de 2002, une dimension singulière. Construits en angle, deux corridors larges et courts, bordés de vitres servant de miroirs ou de fenêtres, se rejoignent; l'extrémité de chacun s'ouvre sur la salle, divisée en deux. En entrant, le public choisit de s'asseoir devant l'une ou l'autre de ces ouvertures, disposant alors d'une vision forcément partielle. Mais toute vision n'est-elle pas?, semble dire la pièce.

Linda Laplante, laissant filtrer, chez la sœur de l'accusé, une impression de féture, et **Yves Amyot**, touchant de retenue en mari de la victime, adoptent, pour jouer les autres personnages, un ton neutre, assez froid, renvoyant constamment, et très efficacement, le spectateur à sa propre réflexion. Dans le rôle du Caporal Pierre Denis, le meurtrier, **Jean-Sébastien Ouellette** offre une prestation étonnante. Il transmet avec force l'angoisse du personnage, peu à peu submergé par le malaise, la fragilité de son équilibre, sa perte de contrôle, son illusion de force invincible. Dans le texte et dans le jeu, le personnage apparaît aussi, paradoxalement – et c'est peut-être

ce qui le rend bouleversant –, un peu naïf, préoccupé du respect des règlements et d'autrui. C'est dans ce contraste, entre le souci de l'ordre et le désordre affreux de son geste, que réside l'un des aspects les plus troublants de ce spectacle percutant. Et c'est là qu'on se pose, avec l'auteur, une question sans réponse, un peu vertigineuse, qui fascine et repousse à la fois: d'où vient ce mal? et pourquoi?!

JUSQU'AU 22 NOVEMBRE

Au Théâtre Périscope

Réagissez à cet article sur
www.voir.ca

Voir Québec, 13 novembre 2003

« MEURTRE »

Sous l'armure du guerrier

JEAN ST-HILAIRE
JStHilaire@lesoleil.com

Le Théâtre Blanc présente jusqu'au 22, au Périscope, une pièce glauque et haletante qui invite à poser un regard compatissant sur les lendemains de la tuerie de l'Assemblée nationale de mai 1984.

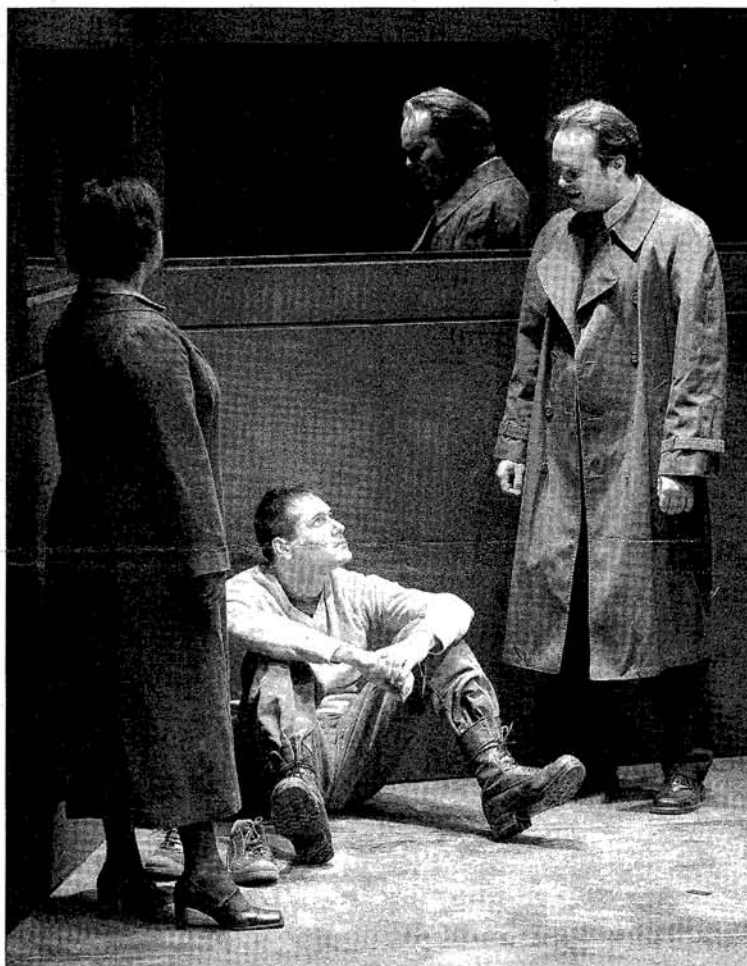
Meurtre, de Martine Draï, documente la tragédie du point de vue de son auteur, qui prend ici le nom de caporal Pierre Denis. Le texte le montre dans les jours suivant son acte fatidique, sous haute surveillance de la police et de la psychiatrie, assailli par son passé et par les voix et images d'un présent hurlant. M^{me} Draï a unifié en un personnage dramatique très fort cet homme d'ordre et de devoir, ce malheureux malgré tout aimant mais porteur de blessures d'enfance restées virulentes et aussi insondables que sa rage.

Le Blanc a créé la pièce au dernier Carrefour international de théâtre. Metteur en scène du morceau aujourd'hui comme alors, Gill Champagne a modifié sa proposition en profondeur. Tout comme en 2002, il prend acte de l'insistance du texte sur l'éthique du soldat chère à l'intimé et s'applique à dégager l'identité des voix qui l'assiègent. C'est en fait le public qu'il convie différemment au drame. Avec son inséparable scénographe Jean Hazel, il a créé un lieu scénique double, ou plutôt deux salles reliées par une scène coudée, murée et garnie de miroirs permettant le jeu en transparence. Ce lieu où le soldat Denis est bombardé par sa conscience, la rumeur publique et son passé à valeur de métaphore de son cerveau enfiévré.

Je ne crois pas que le dispositif change grand-chose à l'intensité reçue de part et autre. Toutefois, en obligeant d'entrée le spectateur à choisir d'où, de la salle de droite ou de celle de gauche, il regardera l'évocation de cette tragédie, Champagne sème en lui l'idée que celle-ci n'est pas aussi manichéenne qu'elle a pu paraître lorsqu'elle s'est produite, qu'elle n'était pas une agression de plus du mal contre le bien, que le « monstre » qui l'a provoquée recelait une part d'humanité et de souffrance qu'il nous faut connaître pour comprendre un tant soit peu le sens de son geste.

Avec des accessoires, des jouets miniature, par petits jeux de scène, par vêτισsement ou dévêτισsement, Champagne fait image, il fait parler la scène. Avec retenue, car il sait que sa distribution est son principal atout. Elle est du reste incollable de précision, d'une intensité exemplaire. Jean-Sébastien Ouellette démontre une fois de plus une touchante intériorité, une grande pureté d'intention dans le rôle du protagoniste. Si son personnage se transforme d'aussi convaincante façon, c'est que l'acteur n'imité pas la folie, il se met authentiquement et sans clichés au service d'un être qui défend tant bien que mal sa dignité contre elle.

Allant et venant de la narration à l'incarnation, Linda Laplante et Yves Amyot apportent une grande rigueur à la résonance de ce drame tout en chevauchements de pensées et d'images, cubiste au fond. La première défend tout aussi solidement la hargne de la sœur de l'inculpé — elle aussi victime du « vieux », celui que le soldat Denis a cru



Jean-Sébastien Ouellette démontre une fois de plus une touchante intériorité.

tuer en tirant « sur le gouvernement » — que l'aimable lucidité d'une psychologue. En inspecteur de police comme en mari d'une victime du forcené, le second arrive à la même présence éclairante.

Pour le reste, dans les apports concepteurs, tout respire la justesse. Ce spectacle n'excuse pas, ne condamne pas, il s'efforce de faire comprendre. Il déterre l'humain sous l'absurdité de l'horreur, ce en quoi il constitue un acte précieux de guérison sociale.

MEURTRE, texte de Martine Draï. Mise en scène de Gill Champagne. Avec Yves Amyot, Linda Laplante et Jean-Sébastien Ouellette. Scénographie de Jean Hazel, éclairages d'Éric Champoux; costumes de Catherine Higgins, environnement sonore d'Yves Dubois et régie de Félix Bernier Guimond. Une production du Théâtre Blanc vue mardi, au Périscope. À l'affiche jusqu'au 22 novembre. Réservations au 529-2183.

Un
spectacle
qui s'efforce
de faire
comprendre

Un Ducharme irrésistible

HA HA!...

De Réjean Ducharme.
 Mise en scène: Frédéric Dubois.
 Interprètes: Lorraine Côté,
 Reynald Robinson, Marie-Christine
 Lavallée et Yves Amyot.
 Décor: Michel Gauthier.
 Costumes: Yasmina Giguère.
 Éclairages: Denis Guérette.
 Musique: Pascal Robitaille.
 Maquillages: Èlène Pearson.
 Une production du Théâtre
 du Trident. Au Grand Théâtre
 de Québec jusqu'au 11 octobre.

DAVID CANTIN

Comme il le disait lui-même en entrevue, *Ha ha!...* marque une étape importante dans la jeune carrière du metteur en scène de Québec Frédéric Dubois. Enfin, le directeur artistique du Théâtre des Fonds de Tiroirs arrive au Trident avec des interprètes d'expérience tels Lorraine Côté et Reynald Robinson à ses côtés pour défendre l'univers hautement burlesque de Réjean Ducharme. On s'attendait à beaucoup, mais jamais à une telle réussite. Dubois, encore une fois, crée l'événement.

On craignait peut-être que Dubois ne se retrouve coincé et trop surveillé au Trident. C'est sans doute mal connaître Gill Champagne, désormais à la barre du théâtre, qui encourage visiblement le jeune homme à aller au bout de lui-même. Toutefois, *Ha ha!...* représente un défi de taille, peu importe le metteur en scène. L'action se déroule dans un appartement bordélique où on découvre les rapports tordus que partagent Sophie, Roger, Bernard et Mimi. Sophie «la rousse» s'amourache de Roger alors que Bernard sème la confusion en compagnie de Mimi qui ne veut pas jouer du tout. Pendant près de trois heures, on bascule sans cesse du rire au désespoir.

Les mots de Ducharme transgressent le quotidien pour ainsi

faire jaillir le procès de ces adultes irresponsables. L'esprit naif de l'enfance règne dans une pareille joute verbale tel un rituel pervers. Tout est susceptible à l'excès, au débordement, à la démesure. Les émotions semblent incontrôlables. De plus, Ducharme s'attaque violemment au théâtre. Il fait éclater les règles classiques mais surtout exagère les contrastes humains. On se sent ainsi mal à l'aise devant ces quatre clowns qui ne cessent de déformer la moindre situation. Le rire se mêle au tragique dans ce huis clos qui ressemble à un invraisemblable dépotoir. La déconstruction du langage comme de la vie en général ne fait que rendre ce portrait plus juste et contemporain malgré l'atmosphère typique des années 70.

Evidemment, tout le mérite de ce spectacle exceptionnel ne revient pas qu'à Dubois. Dans le rôle de Sophie, Lorraine Côté impressionne par l'intensité et la rigueur de son jeu. Il faut la voir courir et s'époumoner sur scène comme une vraie démente. On peut dire la même chose d'Yves Amyot, qui aborde Bernard avec l'excès voulu. Quant à Marie-Christine Lavallée, elle se débrouille fort bien en Mimi aussi coupable que passive. Malgré des problèmes de voix, Reynald Robinson arrive tout de même à s'en sortir sans trop de difficulté. Toutefois, sera-t-il capable de tenir le coup jusqu'à la fin des représentations, en octobre? Au chapitre des décors, Michel Gauthier a réalisé un travail impeccable qui ne pêche pas par l'exagération à outrance. Un choix judicieux. Par ailleurs, l'environnement sonore de Pascal Robitaille se fait plus discret qu'à l'habitude. Autrement, Dubois semble en pleine possession de ses moyens. La scène de la danse en ligne vaut à elle seule le détour. Il ne faut manquer cette petite merveille théâtrale au Trident sous aucun prétexte.

t h é Â T R E

Critique HA ha!...



Janise LeBlanc

Du *HA ha!...* proposé par Dubois se dégage une image limpide, dont l'effet est celui d'un électrochoc: puissant, et profondément dérangeant.

Marie Laliberté

Jusqu'au 11 octobre
Au Grand Théâtre

Quatre personnages marchent au bord du gouffre; y jettent tout, et sont bien près de s'y jeter eux-mêmes: telle est l'image que lance le *HA ha!...* de Réjean Ducharme mis en scène par Frédéric Dubois. Semant autour d'eux désordre, chaos, abîmant, détruisant, ces personnages, par ennui,

déception, n'ont qu'une envie: jouer. Jeux de l'amitié, du désir, jeu du jeu: pour meubler le grand vide.

Sur le plateau, que borde de chaque côté une fosse profonde, quelques meubles, des armoires surmontées de livres, quelques objets, dont plusieurs téléphones, des vêtements, des souliers (Michel Gauthier), le tout baigné d'un éclairage parfois terne, parfois coloré, mais toujours glauque (Denis Guérette). L'espace, métaphore de certains enjeux de la pièce, s'encombre peu à peu: de journaux qu'on déchire, de sacs d'épicerie

qu'on laissé traîner, de bouteilles, pleines et vides, qu'on lance. En même temps, on jette, à mesure, les objets utilisés, dans un des trous s'ouvrant au bord de la scène.

HA ha!... prend la forme d'un huis clos se resserrant sur deux couples d'amis: Roger, dont l'unique ambition est de plonger toujours plus bas, et Sophie qui, faute de trouver le bonheur, devient dangereusement cynique; Bernard, qui noie ses désillusions, et lui-même, dans l'alcool, et Mimi, redoutant les contacts physiques, pure jusqu'à la névrose. Lorsque Mimi et Bernard emménagent chez Sophie et Roger, les relations déjà tordues dérapent complètement. Chacun se laisse couler, entraînant les autres; en marge – ou au centre –, Mimi, qui n'arrive pas à entrer dans leur monde – ou refuse de le faire.

Les comédiens, eux aussi côtoyant le vide, s'y lancent sans retenue. Tous quatre (Yves Amyot, Lorraine Côté, Marie-Christine Lavallée, Reynald Robinson), excellents, impressionnent par leur énergie, mais surtout, par leur disponibilité à ce monde désordonné, leur talent à s'en imprégner et à s'y abandonner. Chacun flambe avec son personnage, et se consume avec lui.

En écoutant Ducharme, magnifiquement rendu par les interprètes, on ne peut s'empêcher d'être admiratif. Quelle densité sous la légèreté apparente, les jeux de mots de cette langue inventée! Ducharme, bien sûr, est déroutant; mais il est aussi, sa réputation n'est en rien surfaite, un peu génial. En cela qu'il saisit, et parvient à transmettre, l'ineffable, dans toute sa gravité.

Si la pièce étonne par la folie des personnages, l'absurdité apparente de leurs propos, c'est en deuxième partie que tout prend sens, et que la cohérence apparaît: au cœur de l'agitation logent, en vain, soif d'amour, quête de sens. Du *HA ha!...* proposé par Dubois se dégage une image limpide, dont l'effet est celui d'un électrochoc: puissant, et profondément dérangeant. |

Réagissez à cet article sur
www.voir.ca

« HA HA !... »

Un rituel théâtral plein de chair

JEAN ST-HILAIRE

JSTHILAIRE@LESOLEIL.COM

Décidément, la saison théâtrale démarre sur les chapeaux de roues à Québec. Nous vous avons dit qu'on ne sort pas le cœur et la tête vides de la Bordée et de Premier Acte ; sachez maintenant qu'une messe dramatique d'une intensité rare vous attend au Trident.



LE SOLEIL, JEAN-MARIE VILLENEUVE

Les acteurs ont le texte tatoué au corps, tandis que l'environnement scénique souligne éloquemment la vanité, la dissolution ou la pureté des personnages.

Frédéric Dubois ne rate pas son entrée sur la scène d'Octave-Crémazie, oh ! que non. L'animateur de 26 ans du Théâtre des Fonds de tiroirs nous entraîne dès les premières répliques dans une virée des plus divertissantes et percutantes de l'univers de dérision désespérée et subversive de Réjean Ducharme. Avec des acteurs qui ont le texte tatoué au corps et un environnement scénique qui souligne éloquemment la vanité, la dissolution ou la pureté des personnages, il se livre à une lecture radicale de *Ha ha !...*, tragi-comédie créée il y a 25 ans par Jean-Pierre Ronfard, au TNM.

La beauté de cette production réside d'abord dans le solide tonus du jeu. La langue « magnifiquement bâtarde » de Ducharme, pour reprendre le mot de Ronfard, est incarnée à fond. Cherchez un moment où les corps n'accusent pas la vérité des prétentions, traquenards ou sincérité des mots. Vous n'en trouverez pas, ou si peu. Pourtant, la scène pose, s'énerve, flambe sous la parole de Ducharme. L'auteur a fait son double de Mimi, la jeune brebis sacrificielle d'une curée lancée par des adultes insoucians. Avec elle, il tente de fuir, mais n'y parvient pas. Alors il tourne le théâtre contre lui-même, c'est-à-dire contre son faux-semblant, met en jeu deux couples qui jouent, « actent », s'ingénient par tout le registre du faux et de la défonce à détruire ce que Mimi cherche pathétiquement à protéger : son innocence et son désir d'aimer.

L'assaut est musclé. Lascive, mielleuse, perfide, la Sophie de Lorraine Côté est proprement pyrotechnique. Une formidable interprétation. Atteint d'une vilaine laryngite, Reynald Robison joue la prétention du faux poète Roger jusqu'à l'héroïsme. La voix guérie, le personnage s'élargira et ses rimes pompeuses se feront plus délétères encore.

La scène pose, s'énerve et flambe sous la parole de Réjean Ducharme

Yves Amyot s'abandonne corps et âme à la dissolution de Bernard, le mari alcoolique de Mimi, qui elle, par son registre corporel et ses costumes, évolue logiquement sur une autre planète que ses tortionnaires. Avec ses petits gestes saccadés, son pas trotte-menu et effarouché, son air de ne pas vouloir être là tout en y étant intensément, Marie-Christine Lavallée en fait une interprétation des plus attachantes de cette brave *nounoune*, image d'une enfance qui refuse de capituler.

Le décor de Michel Gauthier est magnifique. Je ne me souviens pas avoir vu une telle disposition au Trident : l'appartement de Roger et Sophie fait pointe de flèche vers le public. Côté jardin, un long alignement de chaussures ; à droite, une allée dégage vers la coulisse. L'ensemble dégage une impression d'îlot bordé de vide. Suspendu sur le vide aussi.

C'est à l'image du paysage moral de la pièce. Ducharme a mis en jeu des décadents qui font la foire sans souci aucun du lendemain. Dubois en fait des inconscients qui achètent, boivent, fument, triturent, achètent de plus belle et balancent tout dans la nature ; des linottes qui ne souillent pas trop leur nid, mais en beurrient joliment le pourtour.

Mordante, visuelle et sensuelle, cette production de *Ha ha !...* commande le saut au Trident. Ce rituel cruel atteint ici à la dimension d'une grande fête théâtrale.

HA HA !... de Réjean Ducharme. Mise en scène de Frédéric Dubois. Avec Yves Amyot, Lorraine Côté, Marie-Christine Lavallée et Reynald Robison. Assistance à la mise en scène de Jean Bélanger, décor de Michel Gauthier, costumes de Yasmina Giguère, éclairages de Denis Guérette, musique de Pascal Robitaille et maquillages d'Elène Pearson. Une production du Trident vue jeudi à la salle Octave-Crémazie du Grand Théâtre. À l'affiche jusqu'au 11 octobre. Réservations au 643-8131.

RC

SCÈNES SOUS
OBSERVATION

Grands mythes, regards sur la société actuelle ou future, réalisme, jeu, fantaisie: telles sont, en théâtre, les couleurs de l'automne.

✓ MARIE LALIBERTÉ



photographe ✓ Sophie Grenier

YVES AMYOT

Il est venu au théâtre par l'impro, véritable «libération» pour lui, chaque semaine, pendant ses études au cégep. De

RENTÉE THÉÂTRE... SUITE PAGE 48

SUITE DE LA PAGE 46

RENTÉE THÉÂTRE...

là, saut au Conservatoire de Québec, où il termine sa formation en 1992. Depuis, il joue tout en se consacrant à divers projets. Il y a quelques mois, il a fondé, avec d'autres artistes, le MASC (Mouvement des artistes de la scène de la capitale).

«Je trouve difficile le traitement qu'on réserve au théâtre: les subventions, les conditions salariales... Avec le MASC, on veut développer la ville de Québec culturellement, que ce soit par la TV, le cinéma, le théâtre, au lieu que tout se passe toujours à Montréal. La capitale et les régions se vident, pas seulement en culture; la métropole déborde. Est-ce qu'on pourrait développer un peu les régions, peut-être, pour permettre aux gens d'y rester ou d'y retourner, et de travailler?»

Outre ce projet très important pour lui, Yves Amyot passe d'un personnage à

l'autre. Il fut l'an dernier Lord anglais dans *Marie Tudor*, médecin dans *Le roi se meurt*, Musset dans *Impromptu*. Chaque fois méconnaissable, il dit aborder ses personnages «à l'instinct». «J'essaie de ressentir ce que l'auteur y a mis, de voir dans quel état est vraiment le personnage et pourquoi. J'essaie de le prendre un peu par le cœur.»

Le plaisir du théâtre, pour le comédien, loge dans les rencontres; dans «les coups d'adrénaline», aussi. «C'est très intense. C'est important, pour moi, de faire de mon mieux, que nous fassions de notre mieux. Nous avons une responsabilité: les gens viennent nous voir, je ne veux pas qu'ils repartent déçus.»

Cette année, il fréquentera Ducharme — «c'est incroyablement amusant, incroyablement fou, incroyablement tragique...» — dans *HA ha!...*, Martine Drai dans *Meurtre* et Knut Hamsun dans *Aux portes du royaume*. ✓



Jean-Sébastien Ouellette déterre des trésors de solitude, de frayeur et de force sauvages dans le rôle du mourant.

« LE ROI SE MEURT », À LA BORDÉE

Un adieu au monde bouleversant et lumineux

JEAN ST-HILAIRE

JSHilaire@lesoleil.com

■ Attention, il est rare que les mots, les images et leur lumière vous transpercent avec autant de force au théâtre qu'ils le font ces temps-ci à la Bordée. Il s'y joue une cérémonie on ne peut plus universelle puisqu'elle concerne la mort, plus exactement, la pédagogie de la mort.

Sachons tout de suite que cette mort veillée par Gill Champagne et ses amis est de celles qui aident terriblement à vivre. Respectueuse, juste, grave, leur interprétation du *Roi se meurt*, d'Ionesco, est une marche haletante et d'une tension impeccable vers la nuit. Vers une nuit de l'effacement d'où on émerge moins accablés que plus avant dans le spectacle, plus sereins parce que nos très inspirés passeurs d'Ionesco distillent une vérité et une pureté d'émotion qui rognent beaucoup de son effroi à l'adieu au monde. La pièce, qui date de 1962, appartient à la période humaniste de l'écriture d'Ionesco. On est loin ici de l'absurde désolant des *Chaises* ou de *La Leçon*; on assiste, par le truchement d'un auteur soudain libéré de sa peur panique de la mort, à une touchante célébration de la vie.

Le roi Béranger 1^{er} apprend qu'il va mourir. Dans son délire, il convoque ses première et deuxième femmes, son médecin, par ailleurs bourreau et astrologue, et deux aides fidèles. La représentation mesure la durée de son agonie. Dénî, désespoir, révolte, résignation, acceptation...

La distribution se dépasse. Jean-Sébastien Ouellette déterre des trésors de solitude, de frayeur et de force sauvages dans le rôle du mourant. Sa concentration est sans faille. Incrédulité pathétique, lutte hallucinée, il se plie à toutes les métamorphoses. À la traversée du miroir, il est pure transfiguration. Une grande interprétation.

Le jeu de Linda Laplante en Marguerite, la reine répudiée, et Marie Gignac en Marie, la reine en titre, instaure le contraste attendu. La première défend avec poigne le sens des réalités et de l'inéluctable; la seconde, avec non moins d'aplomb la résistance éperdue à tout cela et l'illusion d'un retournement des choses. Yves Amyot incarne un Médecin fataliste et sinistre, l'image juste ce qu'il faut de comique de l'impuissance des savoirs face à la mort. Juliette entière et très juste de Denise Verville et Garde à la résonance très large de Roland Lepage, le personnage atteignant au symbole de ces inféodés dont l'univers s'écroule quand disparaît le maître.

Aucune fébrilité, pas un effet qui ne jure dans ce spectacle: Champagne est allé à l'essentiel. À nouveau servi de main de maître par Jean Hazel au décor, il a planté l'action dans une scénographie ramenée à un signe modulable, à l'expression d'un lieu qui n'en est pas un, libre qu'il est de constructions humaines. Suspendus des cintres, des papiers superposés et nus composent un dispositif très aérien qui s'enfonce dans la scène comme si nulle matérialité ne tenait désormais... C'est l'entre-mondes tourmenté où se débat Béranger, à travers qui il nous faut voir l'homme de tous les temps, le roi de la création, celui de la grandeur comme de la bassesse qui tremble devant sa fin et, tantôt, fera des adieux bouleversants aux hum-



Aucune fébrilité, pas un effet qui ne jure dans ce spectacle.

bles joies et autres petits miracles de la vie sous le soleil. Soit dit en passant, il est étonnant de constater la présence de nos déboires environnementaux dont Ionesco fait montre dans ce texte.

Champagne recourt à de pénétrantes ellipses visuelles. La chevelure du vieux garde posée sur la tête du mourant accuse le dépérissement accéléré de Béranger et la brièveté du temps humain. La scène suggère que les humains partagent les mêmes solitude et condition à l'heure dernière, tout comme celle de la pitié montrant Béranger à l'agonie dans les bras de Juliette. L'ironie de Champagne est pastel, je dirais, jamais ronflante. Une béquille tenant lieu de sceptre rappelle et les limites, et la nature transitoire de tout pouvoir.

L'entre-mondes de ce spectacle à ne pas rater doit beaucoup aux lumières de Denis Guérette, très sensibles à l'évolution de l'état du mourant et éloquentes au moment de sa migration dernière. Les costumes, les maquillages — un soupçon expressionnistes ceux-là — et la bande sonore s'accordent non moins à la douleur et à la solennité de cette inoubliable générale de notre adieu au monde.

LE ROI SE MEURT, d'Engère Ionesco. Mise en scène de Gill Champagne, avec assistance de Brigitte Fournier. Avec Jean-Sébastien Ouellette, Linda Laplante, Marie Gignac, Yves Amyot, Denise Verville et Roland Lepage. Décor de Jean Hazel, costumes de Catherine Higgins, éclairages de Denis Guérette, environnement sonore d'Yves Dubois, maquillages de Florence Cornet, perruques de Rachel Tremblay et coiffures de Danielle Savard. Production du Théâtre de la Bordée vue mercredi. À l'affiche jusqu'au 22 février. Réservation au 694-9631.



Fabien Cloutier, Jean-Sébastien Ouellette, Marie-France Tanguay et Érika Gagnon

LE SOLEIL, RAYNALD LAVOIE

« IMPROMPTU »

Les Enfants terribles des plus beaux jours

JEAN ST-HILAIRE

JStHilaire@lesoleil.com

Carpe diem et *Cet animal étrange* avaient ravivé l'espoir, mais on demeurait dans l'attente du succès qui réveillerait en nous le chaud souvenir du spectacle éponyme du Théâtre Les Enfants terribles, un Cocteau empreint d'une fureur de vivre et d'une liberté théâtrale inédites.

Les Enfants présentent jusqu'au 23 novembre, à la Bordée, un théâtre original digne de leurs plus beaux jours. *Impromptu* est une libre adaptation du scénario de Sarah Kernochan du film homonyme de James Lapine. Marie-Josée Bastien, l'animatrice des Enfants, signe et l'adaptation et la mise en scène. Porté par un jeu inspiré, son spectacle est un fascinant dialogue entre l'insolence et la nostalgie, entre une jeunesse conquérante et un siècle que sa révolte amuse, qui est prêt à l'entendre, mais pas à la suivre pour cela.

Impromptu rassemble une galerie de grandes figures du romantisme chez la duchesse d'Antan, en Loire. Outre l'hôtesse, il y a là George Sand, l'écrivaine scandaleuse; le vaniteux pianiste et compositeur Liszt et sa rétive compagne Marie d'Agoult, le peintre Delacroix, cabotin et tombeur, et le génial Chopin, gibier que George Sand, bientôt relancée sur les lieux par ses ex-amants Félicien Mallefille et Alfred de Musset, s'apprête à mettre dans sa besace, si souffreteux soit-il.

N'ayant pas vu le film de Lapine, je ne puis faire la part des mérites respectifs de M^{mes} Kernochan et Bastien quant au texte. Je dirai qu'en l'état, les dialogues sont brillants, lestés ici et là de mots d'esprit imparables et de passages croustillants, ces derniers légués, faut-

il dire, par certains des concupiscent cocos venus se la couler douce au frais de la naïve duchesse. Et bien que les mots et les situations drôles abondent, il y a équilibre. C'est bien de romantisme, de primauté de la passion sur la raison dont il est question. Le mouvement peut se faire énergique jusqu'à la fougue, il y a aussi des passages d'un lyrisme langoureux et des appels de l'extase. C'est l'été à bar ouvert de rêveurs du XIX^e siècle que l'absurde n'a pas encore atteint, de rêveurs habités par la certitude que leur credo esthétique et social est garant de lendemains dorés pour tous. C'est le farniente d'une jeunesse passionnée et égalitariste qui mange en toute insouciance dans la main qu'il mordra bientôt. Car à l'aristocrate qui les accueille, à ce suppôt de l'ordre ancien honni, nos révolutionnaires en goguettes vont bientôt servir un impromptu cruel, c'est-à-dire une courte pièce écrite et montée à la hâte dans laquelle ils se moquent d'elle effrontément.

Seul le délicat Chopin réprovoque cette charge facile. Chopin dont la musique tantôt mélancolique, tantôt exaltée, interprétée à vue par Claude Soucy, est la lumière et la respiration du spectacle. Il y a chevillage constant et fantaisiste de l'action à cette musique. Ainsi, l'arrivée chez de la d'Antan de nos « refaisseurs » du monde est rythmée par le galop de l'*Étude révolutionnaire*. Plus loin, Chopin assiégué donne-t-il à la Sand une minute pour s'expliquer que *La Valse minute* se fait entendre.

M^{me} Bastien racontée dans une esthétique non réaliste qui dessert bien la réalité de son propos, proche de l'épopée à certains égards. Son spectacle est passablement visuel. Sobres, les costumes répondent parfaitement de

l'imagerie romantique. Modulaire, transformable, très efficace, le décor privilégie la découpe et le bâti tronqué. Il est monté sur roulettes et les acteurs le déploient aisément à vue, ce qui crée une distanciation. Le sens de quelques tableaux muets de facture chorale ne s'impose pas spontanément. Mise en abyme d'une faune obnubilée par son orgueilleuse image et son besoin de se mettre en représentation ?

Qu'à cela ne tienne, ces excessifs qui ont ouvert la voie au triomphe du Moi nous interpellent rudement. Leur riche pâte humaine reflète un engagement total des acteurs. Ceux-ci sont tous bons. L'omission est injuste, mais dégageons quand même l'aplomb d'Érika Gagnon, qui, entre abattage et vulnérabilité, passion et intelligence des situations, ouvre un chemin très clair vers George Sand. Étonnante duchesse d'Antan de Véronique Aubut : un portrait savoureux d'excitation mielleuse et de pudibonderie. Liszt très pur de Jean-Sébastien Ouellette et Chopin d'une touchante abnégation de Réjean Vallée. Musset cinglant, plein de dépit et en tous points admirable d'Yves Amyot.

Courez compléter la liste...

IMPROMPTU, scénario de Sarah Kernochan. Adaptation et mise en scène de Marie-Josée Bastien. Avec Stéphane Allard, Yves Amyot, Véronique Aubut, Fabien Cloutier, Érika Gagnon, Jean-Sébastien Ouellette, Marie-France Tanguay, Réjean Vallée et Claude Soucy (pianiste). Assistance à la mise en scène de Christian Garon, scénographie de Christian Fontaine, éclairages de Denis Guérette, costumes d'Isabelle Larivière, musique de Chopin, mouvements de Harold Rhéaume, maquillages et coiffures d'Angelo Barsetti et régie de Stéphanie Capistran-Lalonde. Une production du Théâtre Les Enfants terribles vue mercredi, à la Bordée. À l'affiche jusqu'au 23 novembre. Réservations au 694-9721.

7^E SOIRÉE DES MASQUES

Le sacre de Robert Lepage

Il rafle quatre prix, et la pièce *L'Odyssée*, trois

JEAN ST-HILAIRE

JSHilaire@lesoleil.com

■ MONTRÉAL — Le sacre de Robert Lepage. Comment résumer autrement la septième Soirée des Masques qui a dramatiquement débordé le cadre horaire qui lui était imparti par la télé?

Oui, au sens de l'arithmétique, il y a eu empoigne entre les productions du Trident et d'Ex Machina de *La Face cachée de la lune*, et de *L'Odyssée*, du TNM et d'Il Va Sans dire. Quatre à la première contre trois à la seconde. Mais au décompte des titres juteux, pas de doute, il favorise Lepage. Mise en scène, texte original, décor et meilleure production « Québec ». *L'Odyssée*, elle, s'est vue adjuger ceux de la traduction-adaptation, de la contribution spéciale (chorégraphies combat) et le Masque du public Loto-Québec, désignation arithmétique, comme le nom l'indique.

En nomination dans quatre autres catégories, Lepage a abandonné à d'autres méritants les masques des éclairages, de la contribution spéciale, du public et, aussi, de la prestigieuse interprétation masculine, à Vincent Bilodeau celui-là, le juré amateur de baseball et léger de *Douze hommes en colère*, de ProFusion.

Le héros du jour entre dans la salle de presse aux portes de l'heure de tombée. On s'attoupe autour, c'est le gros gibier du jour. Bon prince, Dominic Champagne, le metteur en scène de *L'Odyssée*, est l'un des premiers à le féliciter. Impressions : « Non, je ne vois pas ça comme des prix de plus, ils sont importants, ça veut dire que la communauté théâtrale québécoise m'inclut. Il y a quelque chose que j'aurais voulu dire au gala et c'est que nous, créateurs de la scène québécoise, on a de l'impact à l'étranger, on est reconnu pour notre audace et notre originalité. »

Plus loin, il nous confiera avoir eu parfois l'impression d'avoir été oublié par le milieu et la Soirée des Masques. « Bon, c'est correct, je n'en conçois pas d'amertume, ça me réconcilie avec notre pratique. Et puis je suis fier de la région de Québec, on a fait belle figure. Et je suis très content que Marie-Thérèse (Fortin, la d.a. du Trident) ait mentionné tous ces producteurs internationaux qui s'associent à nous. »

Vue comme ça, entre les branches, c'est dans une mise en scène de facture

théâtrale que Fernand Rainville a servi le gala télévisé. Utilisation large de l'espace et de la hauteur, saynètes comiques en tout genre, marionnettes, pastiches et blagues en coups de griffe.

LES CONFETTIS ET CIE

Quelques autres ressortissants de la scène de Québec ont passé une très bonne soirée. À son Masque « Jeunes Publics » de l'an dernier avec *Un éléphant dans le cœur*, le Théâtre des Confettis a ajouté le tout nouveau Masque des Enfants terribles, attribué par les enfant celui-là, avec *Partie de quilles chez la Reine de Cœur*, de Jean-Frédéric Messier. « On le dit pas fort, mais c'est celui-là qu'on voulait, et c'est pas qu'on ne croit pas à nos pairs », a résumé M^{me} Judith Savard codirectrice artistique des Confettis, dont la production *Partie de quilles...* était également finaliste au titre du Masque « Jeunes Publics ». Alentours, sa collègue Hélène Blanchard, le metteur en scène Philippe Soldevila et les comédiens Anne-Marie Olivier, Yves Amyot, Stéphan Alard et Vincent Champoux ont eu sensiblement le même mot : « La préférence des enfants, c'est la sanction ultime ! » À noter que les Confettis ont dédié leur Masques à la mémoire de leur collaborateur des tout débuts, Réal Sasseville, disparu le 20 janvier.

Rencontrée après la remise du Masque « meilleure production Québec » pour *La Face cachée de la lune*, au milieu d'une soirée excitante pour elle, car le Trident était à l'honneur, la directrice artistique Marie-Thérèse Fortin n'était pas peu fière du « placement » fait en Robert Lepage. « Excellent, c'est le moins qu'on puisse dire, a-t-elle lancé. Je ne peux pas dire qu'on ne s'attendait pas un peu à ce prix. C'est un théâtre singulier, puissant, qui continue à faire fureur dans le monde. Et le jeu ! Robert Lepage est un interprète remarquable. Et en acceptant de créer avec nous, il a marqué un cohérence : il est bel et bien chez lui, à Québec. » Ceci dit, non, il ne figurera



Linda Sorgini et Viola Léger ont toutes les deux remporté le Masque de l'interprétation féminine.

pas à l'affiche 2001-2002 du Trident.

Chez les « régionaux », l'Est est blanchi cette année. Pour la première fois si je ne m'abuse, un bilan qui n'infirme en rien la qualité du théâtre que les Gens d'en bas et les Productions à tour de rôle, entre autres, produisent année après année. La palme est revenue cette fois aux Têtes Heureuses de Chicoutimi, pour la libre adaptation réalisée par Pascal Brullemans de *La Dame aux camélias*, d'Alexandre Dumas. La mise en scène était signée Éric Jean.

« On a beau dire, c'est très important pour nous ce Masque, a confié Rodrigue Villeneuve, l'animateur de la troupe. Ça renforce nos liens avec notre public. Je suis sûr que les gens (de Chicoutimi) sont confortés par ce prix. Ils en sont très fiers. Le TTH remporte le prix pour la deuxième fois. La première fois, à la deuxième édition du gala, c'était pour *L'Hiver nébuleux de Gris-Oeil*, de Musil. Il avait par la même occasion mérité le Masque de la meilleure adaptation.

Pour les Marie Gignac (interprète féminine), Monique Dion (décor), Denis Guérette (éclairages), André Ricard (traduction-adaptation), c'est une belle occasion de perdre. Mais n'avoir pas gagné n'égale pas avoir perdu. Les lauréats ont la joie humble : il se parle beaucoup plus de chance que de certitude à la Soirée des Masques.



Robert Lepage avec deux de ses quatre trophées



Vincent Bilodeau était tout fier de son Masque de l'interprétation masculine.

LES GAGNANTS



Masque du public Loto-Québec

■ *L'Odyssée*

Interprétation féminine

■ Viola Léger

■ Linda Sorgini

Interprétation masculine

■ Vincent Bilodeau

Interprétation (Rôle de soutien féminin)

■ Micheline Bernard, dans *La Cerisale*

Interprétation (Rôle de soutien masculin)

■ Benoît Girard, dans *La Cerisale*

Révélation

■ Joe M. Cobden (*Beauty Queen of Leenane*)

Texte original

■ *La face cachée de la lune*

Traduction ou adaptation

■ *L'Odyssée*

Mise en scène

■ *La face cachée de la lune*

Conception du décor

■ *La face cachée de la lune*

Conception des costumes

■ Luc J. Béland (*La Cerisale*)

Conception sonore

■ Jean-François Pednó (*Antarktikos*)

Conception des éclairages

■ Martin Labrecque (*L'homme en lambeaux*)

Contribution spéciale

■ Réal Bossé (*L'Odyssée*)

Production jeunes publics

■ Tsuru d'Anne-Marie Théroux

Production langue anglaise

■ *The Beauty Queen of Leenane*

Production Montréal

■ *Le menteur*

Production Québec

■ *La face cachée de la lune*

Production régions

■ *La Dame aux camélias*

Production théâtre privé

■ *Pop-corn* de Ben Elton

Production étrangère

■ *La jeune fille, la maman et la poubelle*, de Suzanne Osten

Hommage pour l'ensemble de sa carrière

■ Janine Sutto

Masque « des enfants terribles »

■ *Partie de quilles chez la Reine de Cœur*, de Jean-Frédéric Messier

Production franco-canadienne

■ *Du pépin à la figure*, de Patrice Desbiens

INFOGRAPHIE, LE SOLEIL

CRITIQUE DE « MESURE POUR MESURE »

Une allégorie de la renaissance sociale

JEAN ST-HILAIRE
JStHilaire@lesoleil.com

■ QUÉBEC — *Mesure pour mesure* avait à peine quatre ans quand Champlain a fondé Québec. Dans sa mise en scène de la dernière comédie de Shakespeare, présentement à l'affiche au Trident, Michel Nadeau superpose la fable au climat moral d'une Vienne sosie de la Vieille Capitale. La scène est ainsi découpée que la hiérarchie sociale mise en jeu par le barde compose une fresque dont les protagonistes seraient la haute-ville, la basse-ville et le cloaque souterrain des bouges et geôles des déclassés sociaux.

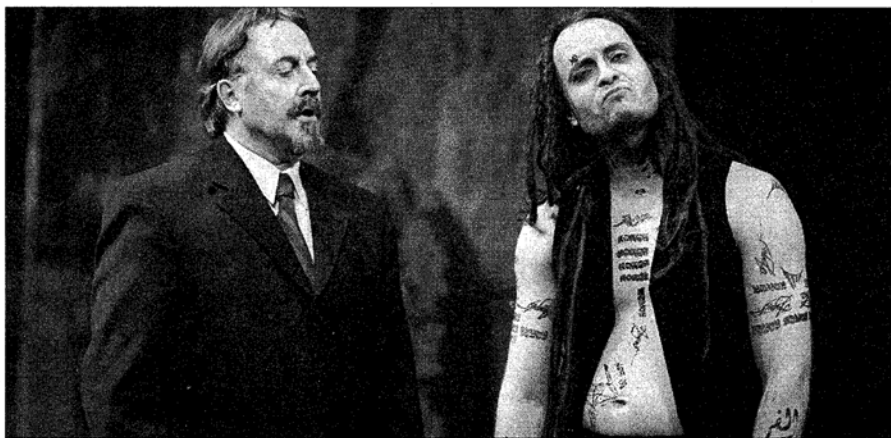
Le miroir est troublant. Il devient dramatiquement impé-rieux une fois que le spectateur a comblé les fossés socio-logiques séparant 1604 de 2001. Ainsi, certes, le couvent n'est plus la voie privilégiée des assoiffés d'absolu ; on se lance aujourd'hui en politique, en action communautaire, en santé ou en art comme on entraînait jadis en religion. Et notre pièce, la plus énigmatique que Shakespeare ait écrite, n'est pas réductible à la seule dimension psychologique. La plupart des personnages représentent des types sociaux, pour ne pas dire des commodités d'une action philosophique qui les dépasse, ce qui n'empêche pas chacun d'avoir sa couleur bien à lui. Shakespeare les a semés dans un récit qui en cache d'autres. Nous avons ici affaire à une allégorie de la renaissance sociale.

Sa « Vienne » étant en proie à toutes les corruptions et turpitudes, le Duc Vinciento prétexte un voyage à l'étranger pour se déguiser en moine et épier ses commettants. Sa compassion est devenue laxisme, il n'a plus confiance en son jugement. Il confie donc les rennes du pouvoir à un jeune mandarin pur et intransigent, Angelo, qui ne se connaît de maîtresse que la lettre de la loi. Il trouve vite à exercer sa foi. Un jeune homme, Claudio, a engrossé sa blonde : qu'on le pend ! Mais mal en prend au vice-duc, le judiciable à un intercesseur redoutable, sa sœur Isabelle. Aussi pure et intransigeante que le nouveau juge, elle est aussi fort jolie...

CORRUPTION ET POUVOIR

La pièce pointe vers tous les azimuts moraux. Shakespeare observe les hommes et suggère comment ils pourraient mieux vivre. Il tend l'appât de la luxure pour traiter de toutes les corruptions, y compris celle du pouvoir. Il traite de la justice et de ses apparences, de la relativité des fautes, de la vérité et des faux-semblants des hommes, de l'aveuglement et de la contradiction auxquels s'expose le croyant trop pur, de réparation et de pardon.

Il y a là un immense chantier éthico-littéraire que Nadeau a admirablement investigué. Sa mise en scène est colorée et mordante sans jamais tomber dans le simplisme. Elle compatit à la solitude du pouvoir. Celle de l'inexpérimenté Angelo se teinte d'une dimension christique qui rend d'autant plus dramatique sa compromission à venir. Notamment par la distance et la hauteur, le jeu des apparences et le mensonge sont exposés avec justesse. Il y a quelques moments de touchante solennité dans le spectacle. La scène du monologue sur la mort du Duc est pure virtuosité : Claudio s'interpose entre le Duc et la salle et, par la magie des lumières de Denis Guérette, impression nette nous vient de ce que le Duc s'adresse autant à sa propre conscience et à celle du public qu'à celle de Claudio. La scène ouvre là une



Pierre Gauvreau et Yves Amyot. Dans le rôle de Pompée, ce dernier rend bien l'énergie sauvage des bas-fonds.



Francis Martineau (Claudio) et Sophie Martin (Isabelle).

fenêtre poétique inoubliable sur la force de persuasion sans pareille de Shakespeare.

La direction d'acteurs est solide. Le jeu est exempt de lacunes flagrantes et les scènes farcesques, comiques et dramatiques se succèdent dans un rythme franc. Quelques drôles attirent tout particulièrement l'attention. Pierre-François Legendre campe un formidable Lucio, le type même du fantasque et fort en gueule. L'agent Couédé de Pierre-Yves Charbonneau est impayable d'incompétence et de

ridicule et le Pompée d'Yves Amyot, rendu à renfort de pantomimes aux saillies parfois très imaginatives, rend bien l'énergie sauvage des bas-fonds. Chez les « dramatiques », Richard Thériault se rend à la hauteur morale et au tranchant verbal du Duc, tandis que les jeunes Sophie Martin (Isabelle) et Thierry Dubé (Angelo) assument honorablement leurs rôles d'intégristes promis à une profonde transformation de leur personnalité.

Mais si on tient là un si bel exemple de mise au goût du jour et d'appropriation de Shakespeare, le mérite n'en revient pas qu'aux interprètes, les concepteurs y ont aussi une grande part.

Le décor de Monique Dion impose, son langage crève l'œil. Une passerelle d'autoroute qui balafre la scène ajoute la corruption du paysage aux corruptions mises à jour par la pièce... Le motif d'un Christ en croix peint sur un pilier rappelle que le besoin de sacré et de transcendance, irrépressible, ressurgit parfois dans les endroits les plus inattendus.

Les costumes d'Isabelle Larivière collent admirablement aux types représentés par les personnages. Ils empruntent aux esthétiques « chemises brunes » fascistes, maoïstes et aux microcultures de la ville et attentent en cela à la fresque psycho-historique. Enfin, la musique de Jean-Marc Saumier, très agissante, nous engage dans la réflexion angoissée et sombre du Duc, dont les mobiles, pétris d'idéal chrétien qu'ils apparaissent, n'ont pas fini de diviser les observateurs.

Une excellente saisie d'un texte complexe. Vaut assurément le détour.

MESURE POUR MESURE, texte de William Shakespeare, traduit par Peter Brook et adapté par Jean-Claude Carrière. Mise en scène de Michel Nadeau. Avec Richard Thériault, Sophie Martin, Thierry Dubé, Pierre Gauvreau, Guy-Daniel Tremblay, Yves Amyot, John Applin, Pierre-Yves Charbonneau, Denise Dubois, Pierre-François Legendre, Hélène Florent, Francis Martineau, Myriam Leblanc, Réjean Vallée et Jacques Larocque. Décor de Monique Dion, costumes d'Isabelle Larivière, éclairages de Denis Guérette, musique de Jean-Marc Saumier, accessoires, dessin du Christ et graffitis de Vano Hotton, maquillages d'Angelo Barsetti, assistance à la mise en scène de Sylvie Cantin et régie d'Hugo Mayer. Une production du Trident vue jeudi, à la salle Octave-Crémazie du Grand Théâtre. À l'affiche jusqu'au 3 février et du 13 au 24 février (645-3181).

Partie de quilles
chez la Reine de Cœur

t h é Â T R E

Hauts en couleur



Partie de quilles chez la Reine de Cœur: Un savoureux spectacle.

Patricia Belzil

Un savoureux spectacle fait, ces jours-ci, le bonheur des enfants de 6 à 10

ans, fruit de la seconde collaboration de **Jean-Frédéric Messier** avec le Théâtre des Confettis. On avait hâte: la saison dernière, les planches de la Maison Théâtre avaient vibré aux décibels d'*Un éléphant*

dans le cœur; du bonbon, comme on dit, dont Messier assumait texte, musique et mise en scène. Cette fois, la mise en scène est signée **Philippe Soldevila**, jeune créateur de Québec, aux commandes d'un manège d'imagination débridée.

Librement (et finement) inspirée de l'œuvre de Lewis Carroll, *Partie de quilles chez la Reine de Cœur* emprunte donc aux aventures d'Alice certains motifs: la traversée du miroir; les personnages du jeu d'échecs; la Reine et son inquiétante propension à trancher les têtes mais qui ici, au lieu de jouer au croquet, joue aux quilles (!), le Lapin Blanc, dont la peau inanimée vient ponctuellement rappeler à la mémoire de M. Lewis, écrivain original obsédé par le temps, celui qui fut son archétype.

Tout en conservant l'esprit merveilleusement onirique de l'auteur anglais, Jean-Frédéric Messier reste arrimé à l'actualité des enfants. Dans la salle, on appuie d'emblée les revendications du jeune héros, Cantin, qui décrète une grève du sommeil pour protester contre une injustice flagrante: ses parents lui imposent une heure pour aller au lit! Insulte suprême pour l'enfant-roi... qui se couronne séance tenante «Cantin 1^{er}, prince des enfants magiques».

Heureusement, ses ardeurs tyranniques seront modérées quand, traversant le miroir de sa chambre, il se retrouvera dans

un étrange royaume où tout le monde marche à reculons et où la rumeur de son despotisme court déjà... excitant la fibre compétitive de la terrible Reine de Cœur, qui coupe les têtes de ceux qui osent la battre aux quilles et promène d'ailleurs celle de son mari dans une petite valise en forme de carrosse royal!

Autour de **Vincent Champoux**, dont l'interprétation naturelle de Cantin décuple l'excentricité de ceux qu'il croise, **Stéphan Allard, Yves Amyot et Anne-Marie Olivier** jouent avec drôlerie les personnages hauts en couleur habitant cet univers du délire. Imaginez un étourdissant cauchemar, ponctué par les exhortations «Qu'on lui coupe la

tête!», au son d'une musique de fanfare joyeuse et entraînante comme celle des films d'Emir Kusturica...

On le voit, la mise en scène de Philippe Soldevila carbure à la fantaisie et à la folie douce. Le dispositif scénique sophistiqué conçu par **Denis Denoncourt** génère beaucoup de mouvement: une plateforme circulaire pivotante et des rideaux de bandelettes-miroirs nous font basculer dans l'autre monde et, une fois le conte achevé, ramènent l'enfant sous sa couette, bien content de ne plus être roi. ■

JUSQU'AU 14 NOVEMBRE

À la Maison Théâtre
Voir calendrier Jeunesse

ARTSS

« ECCE HOMO »

Six mois plus tard, fort et serein dans son lit...

JEAN ST-HILAIRE
Le Soleil

■ QUÉBEC — L'illumination au second regard ? Non, je ne crois pas que ce soit le cas. Présentée dans la forme que le Théâtre du Niveau Parking nous donne à voir au Périscope, ces jours-ci, *Ecce Homo* eut soutenu beaucoup plus favorablement la comparaison au dernier Carrefour international de théâtre de Québec.

Moins de six mois plus tard, le spectacle épique de Michel Nadeau a trouvé son lit naturel. Il y coule avec assurance là où en mal l'imprécision créait une impression de débordement, d'empilement parfois chaotique de thèmes, là, aux méandres de ce texte fervent et pénétrant, mais combien tentaculaire. On avait manqué de temps, l'accessoire alourdissait la complexité généreuse du spectacle.

L'économie de quelques effets et l'épuration en a révélé le chant profond. Du tissage adroit de la parole et de l'image et des lumières et du son monte un lyrisme tourmenté et altier qui ne gomme en aucun moment la vérité sordide de la guerre et de ses produits dérivés, et une solennité qui a tout l'accent de la sincérité.

Le temps a bien fait les choses. La pomme sûrette de mal a mûri et se présente aujourd'hui sous la forme aléchante d'un fruit que nos consciences inquiètes gagnent à croquer. En tout cas, m'est avis qu'à Santiago du Chili, qu'à Sarajevo, Alger ou Pristina, on y mordrait à belles dents. Et on garderait les pépins en réserve...

Pour tout dire, la mise en scène (signée par l'auteur) est plus sûre qu'en mal. Le jeu, d'une homogénéité et d'une intensité remarquables, accorde avec précision la judicieuse ironie distanciée de la mise en scène. Conjugé au dynamisme des transitions, à la netteté des éclairages et à l'expressivité des bandes son et vidéo, il confère un rythme impérieux au spectacle. La production y atteint d'autant mieux que l'auteur a clarifié le rôle du soldat Vallier et du poète Virgile dans cette histoire qui transite par l'imaginaire d'Ingmar Bergman et de Sophocle et, accessoirement, convoque Heiner Müller et Molière. Vallier y est notre guide. C'est par son témoignage que nous arrive le récit de l'horreur et par sa prise de conscience qu'on s'en

soulage. Virgile, lui, est le guide des Vallier de tous les temps, trop rares, qui ont eu le courage de consulter leur âme, de tourner le dos à la guerre et de choisir l'humain.

S'il a émondé, c'est davantage dans son spectacle que dans son texte que Michel Nadeau l'a fait. Il a eu la sagesse de suggérer plutôt que de montrer l'horreur. Il ne sert en effet de rien de poursuivre le cinéma dans l'illustration de la violence et en s'en éloignant, le metteur en scène laisse la voie libre à la conscience du spectateur. N'ayant pas à surmonter son abjection, ce dernier reste plus à même d'exercer sa réflexion, de discerner dans le jeu complexe de causes et de contradictions à la source de la dégringolade périodique de l'espèce humaine dans l'orgasme sanguinaire.

Devant ce spectacle de la conscience morale et de l'art scénique si bellement unis, il me reste un petit regret : qu'il n'ait disposé d'un espace à la mesure de son élan épique. Il est difficile de traiter du destin des masses sur un petit plateau. Mais enfin, ici, la finesse des éclairages fait oublier le manque de champ.

Le crochet par le Périscope s'impose, désormais bien dans son lit, *Ecce Homo* traite avec force de notre impuissance, de ce qui nous dépasse et déteint pourtant si fort sur notre malaise moral au seuil du troisième millénaire, qui sera peut-être humain...

ECCE HOMO, texte et mise en scène de Michel Nadeau. Avec Yves Amyot, John Appin, Marie-Josée Bastien, Mathieu Guimond, Normand Poirier, Denis Lamontagne, Edith Paquet, Jack Robitaille et Richard Thériault. Assistance à la mise en scène et régie images de Jean Bélanger; scénographie de Carl Fillion, costumes de Monique Dion, réalisation des images de Francis Leclerc, éclairages de Serge Gingras et régie de Gilbert Gagné. Une production du Théâtre du Niveau Parking une mardi, au Périscope. À l'affiche jusqu'au 21 novembre.



L'économie de quelques effets et l'épuration a révélé le chant profond de « Ecce Homo ».

ARTS WEEF

SORTIES DE SECOURS



Éric
Moreault

EMoreault@lesoleil.com

La bête humaine

Michel Marc Bouchard est l'un de nos plus grands dramaturges. Et alors? Bien, sa pièce *Pierre et Marie... et le démon* prouve qu'on peut présenter du théâtre d'été qui ne soit pas vulgaire, ridicule, lourdaud, commun et j'en passe. L'envers du décor, quoi. Comme dans le traitement même de la thématique — l'amour à trois et son corollaire, la bisexualité. À partir d'un sujet qui aurait pu en rebuter plus d'un, MMB renverse les stéréotypes du genre avec une écriture alerte, précise — quel dialoguiste! — et franchement hilarante.

Pierre et Marie... dissimule aussi une critique sociale fort bien étayée. Avec Philippe Soldevila, qui assure une mise en scène impeccable dans le rythme, et des comédiens convainquants, je n'ai qu'un seul regret, celui d'avoir trop traîné à me rendre à la chute Montmorency. Parlant des acteurs, leur plaisir manifeste à jouer et leur grand talent — une distribution hors pair —

contribuent à rehausser la portée d'une pièce déjà riche en matière à réflexion. Petite note en terminant : demain, le billet donne aussi accès aux Grands Feux, sur le site enchanteur du théâtre. Pas con. Mais soyez prévenus, le vrai feu d'artifice n'est pas celui qu'on croit.

PIERRE ET MARIE... ET LE DÉMON, Théâtre de la Dame blanche, du mercredi au samedi, jusqu'au 29 août.



LE SOLEIL, JEAN-MARIE VILLENEUVE
« Pierre et Marie... et le démon »

**Pierre et Marie...
et le démon**

- Comédie de Michel-Marc Bouchard
- Mise en scène de Philippe Soldevilla
- Scénographie de Jean Hazel
- Avec Yves Amyot, Marie-Josée Bastien, Lorraine Côté, Linda Laplante et Normand Poirier
- À l'affiche, jusqu'au 29 août, au théâtre La Dame Blanche

Joyeux cocktail estival

PIERRE O. NADEAU

C'est un joyeux cocktail estival que nous sert le tandem Michel-Marc Bouchard - Philippe Soldevilla avec la comédie «Pierre et Marie... et le démon», qui assure une... diable de bonne soirée en haut de la chute Montmorency!

Après deux étés d'inactivité, l'ancien théâtre de Paul Hébert reprend vie dans le décor enchanteur du parc de la chute Montmorency. Devant l'insuccès de la formule Molière, la nouvelle direction artistique, Les productions Théâtrissimo, a décidé de miser sur la comédie légère. Et on joue gagnant en réunissant deux artistes à succès pour cette nouvelle création présentée en première.

Bouchard et Soldevilla ont concocté un spectacle à l'eau de rose à la fois tendre et charmant, qui, sans provoquer les rires gras, multiplie les occasions de sourire.

L'histoire

L'auteur a décidé de revoir le sempiternel triangle amoureux sous un oeil très différent en faisant intervenir un curieux personnage, mi-réel, mi-fictif. Le spectacle débute au lendemain d'une soirée bien arrosée pour Pierre (Yves Amyot) et Marie (Marie-Josée Bastien), qui ont célébré, jusqu'à très tard dans la nuit, la nomination de madame comme attachée politique de la ministre du Commerce extérieur.

Aux prises avec la gueule de bois, Pierre et Marie ont beaucoup de difficulté à retracer le fil des événements d'une soirée qui s'est finalement révélée des plus mouvementées. Marie raconte avec excitation son rêve en relevant les deux paires de mains qui la caressaient sur tout le corps et les deux bouches qui l'embrassaient partout... Mais voilà que le couple, les yeux encore mi-ouverts, aura droit au choc brutal en voyant surgir un homme à demi-vêtu dans la chambre!

Première expérience

Le mari est complètement décontenancé, alors que l'épouse prend ça avec un certain sourire... La grande question qui hante toutefois le couple: mais qu'est-ce qui s'est vraiment passé au juste cette nuit-là? La question est laissée sans répon-

se. De son côté, le démon charmeur a l'impression d'avoir trouvé son nouveau nid chez le couple... mais le mari ne veut rien savoir d'héberger celui qui aurait osé partager l'élu de son coeur tout en lui faisant vraisemblablement vivre sa première expérience homosexuelle...

Personnages colorés

Le rythme de la production est soutenu par le défilé de nombreux personnages aussi colorés que loufoques qui viennent compliquer une situation déjà complexe. À souligner la performance appréciée du public de Lorraine Côté à travers son personnage d'Angela, qui passe d'un accoutrement à l'autre, allant même jusqu'à personifier une Japonaise...



Photo Serge LAPOINTE

Une distribution pétillante rehausse la production à l'affiche pour tout l'été au théâtre La Dame Blanche.

avec l'accent du Lac-Saint-Jean!

Linda Laplante est aussi irrésistible dans son rôle de ministre austère, et l'ensemble de la distribution brille par une prestation enjouée et pétillante.



Photo Serge LAPOINTE

Pierre (Yves Amyot) et Marie (Marie-Josée Bastien) ont droit à tout un choc en réalisant la nuit particulièrement mouvementée qu'ils viennent de vivre... à trois!

«PIERRE ET MARIE... ET LE DÉMON»

La panne amoureuse et le lutin

JEAN ST-HILAIRE

Le Soleil

■ QUÉBEC — Il y a de l'esprit du lutin dans l'approche de Michel Marc Bouchard de l'écriture dramatique. Il observe société, famille et couple d'un oeil volontiers attendri, mais sans s'interdire, au grand jamais, cette ironie malicieuse et enjouée dont il a d'ailleurs fait sa signature.

Le Théâtre de la Dame Blanche, qui offre comme on le sait le spectacle des chutes Montmorency illuminées à ses entractes, affiche cet été, dans la mise en scène de Philippe Soldevila, sa dernière comédie créée l'été dernier au Théâtre Rougemont, *Pierre et Marie... et le démon*.

Le démon en cause fait un peu satanique personnage. C'est un lutin bienveillant sous ses dehors libertins, un esprit aérien déguisé en as de la *dolce vita* et descendu parmi les humains à dessein pur de les faire se révéler à eux-mêmes.

Pierre et Marie forment un petit couple perclus de « gonflette » sociale, endetté et déserté par la fantaisie, le désir et la complicité. Il est propriétaire d'une garderie, elle est attachée politique de la ministre du Commerce extérieur. De fraîche date dans le cas de cette dernière. La pièce commence en effet au lendemain d'une cuite homérique de célébration de sa nomination. Passés au dodo sans inhibition, à deux, croient-ils, ils se réveillent à trois, bouleversés, pour ne pas dire catastrophés. Le verre dans le nez, ils ont pactisé avec notre démon, lui ont promis de ces choses...

On imagine le climat d'ambiguïté et de tension sexuelles qui s'ensuit. Bouchard n'en reste pas là. C'est dimanche et la Marie bosse. S'amènent la ministre et une obscure conseillère à l'impayable accent bleuët, calamité ambulante elle aussi embauchée de frais et sur recommandation de Marie. Aussi mal appareillé que coloré, le duo promet de la pétarade comique. Et il en livre.

En ce tout début de parcours, la comédie cherche encore sa malice effervescente et son rythme de croisière, mais on y trouve déjà plusieurs bons moments et la matière d'un bon bain d'euphorie en devenir. La mise en scène pose bien le dilemme du couple et sa relation à ce mystérieux démon-cupidon qui a pour nom Blaise. Il faut souligner la clarté avec laquelle, dans une des scènes finales, elle le rend à son identité de métaphore de la soif de renouveau de nos tourtereaux fatigués. La conversation entre la ministre et Marie donne aussi lieu à une belle escrime verbale truffée de bévues, de coups d'oeil en coin, d'entourloupettes et de courts silences maquignons. Deux poules qui se toisent, mais avec l'abattage de coqs.

La mise en train pourrait être plus vive, ceci dit même si l'auteur et le metteur en scène ont été bien avisés d'établir fermement la situation du couple avant de faire couler. L'essentiel de la première partie y est consacré. Au retour, on entre de plain-pied dans l'expurgation de leur « crise », crise qui n'est pas sans renvoi sur la situation amoureuse de la ministre et d'Angela, la conseillère au zèle intempêtif. Car ce que Bouchard sème de façon apparemment anodine en pre-



LE SOLEIL, JEAN-MARIE VILLENEUVE

Marie (Marie-Josée Bastien) et Pierre (Yves Amyot).

mière partie se trouve mis en parallèle ou en contradiction, retourné, déconstruit au retour. La mécanique de ses dialogues est féroce : il n'a pas que le sens de la formule choc, il a aussi celui des piquants petits coups de gueleu obliques et de l'effet différé.

Un jeu de scène au folklore séduisant introduit le personnage d'Angela, sur lequel Lorraine Côté surfe avec naturel et une grande aisance comique. N'en disons plus, sinon que notre zélée n'assume pas à peu près ses obligations de représentation internationale, elle y met l'excentricité d'un oiseau de paradis...!

Un mot sur les coussins, fixation commune à Marie et Angela : il y en a plusieurs, mais la large scène de la Dame Blanche en tolérerait beaucoup plus. Il y a là une image de confort compensatrice de l'insécurité affective du couple et d'Angela et une accumulation plus importante de ces accessoires accentuerait l'aspect dérisoire de la chose tout en créant un effet anxigène à la Ionesco.

Mais enfin, c'est un détail. Ce qui pri-

me en comédie, c'est l'intensité et la sincérité que les victimes du sort mettent à repousser, nier ou ignorer le ridicule qui fond sur eux, et sous ce rapport, on est déjà honnêtement servi. Le jeu ne présente pas de failles majeures : Marie-Josée Bastien joue l'amante et la carriériste de façon crédible en Marie et Linda Laplante fait une convaincante caricature de la ministre. Les deux personnages masculins sont solidement campés. Intense, vulnérable, le Pierre d'Yves Amyot est un macho « ouvert » en définitive bien à sa place au service des petits, tandis que le Démon trouve en Normand Poirier une candeur vraie à mesure de son angélique mission.

PIERRE ET MARIE... ET LE DÉMON, texte de Michel Marc Bouchard mis en scène par Philippe Soldevila, avec assistance de Clément Beaumont. Avec Yves Amyot, Marie-Josée Bastien, Lorraine Côté, Linda Laplante et Normand Poirier. Scénographie de Jean Hazel, éclairages de Lucien Deschênes et régie de Simon Chouinard. Une production présentée mercredi, au Théâtre de la Dame Blanche. À l'affiche du mercredi au samedi (20h30) jusqu'au 29 août.

CRITIQUE

«Contes inédits de Noël» pour grands enfants

JEAN ST-HILAIRE
Le Soleil

■ QUÉBEC — À l'encontre des petits, les adultes ne voient pas que du feu aux contes, mais ils adorent jouer à y croire.

Ces jours-ci, de jeunes comédiens, placés sous la bannière des Moutons Noirs, en présentent trois dans les bibliothèques de Québec. Ils sont en fin de parcours, mais on peut les rattraper à la bibliothèque Saint-André (au 2155, boul. Bastien), mercredi, à 17h30.

Un de ces contes est assez gratiné pour qu'on recommande le spectacle au seul public adulte. Les deux autres jouent sur la déliquescence sociale urbaine et sur la solitude de l'exil. Tous trois jouent sur le mystère et la surprise, qui sont les carottes du genre.

Dans *Joyeux Noël mon homme!* Yves Amyot développe une intrigue pimentée, bien ficelée et par lui écrite sur la mésaventure de Simone, une transexuelle rabatue par une jolie pépée vers le repaire d'un franc gorille, par ailleurs maître du

cinéma d'alcôve. L'acteur met l'excitation voulue à cette histoire écrite au « je », qui s'achève sur une équivoque très agissante au plan dramatique.

Dans *La Mascotte*, texte de son cru, Anne-Marie Olivier plonge une Basse-Ville remuée par un tournoi de ballon sur glace dans l'atmosphère colorée et sympathique d'un petit village. Elle ne fait pas que raconter, elle imite, elle joue avec une belle verve comique cette histoire à la fraîcheur bon enfant, qui bascule subitement dans

l'absurde tragique. Car à l'innocence du moins prétentieux des sports collectifs de glace, la jeune auteure oppose le monde sans merci du trafic de la drogue.

Enfin, dans *Édouard*, une Julie Lalande fébrile, parce que trop nerveuse le soir de notre passage au spectacle, à la bibliothèque du Collège des Jésuites, n'a rendu que partiellement justice au texte touchant de Patric

Saucier, sur l'attachement d'une fillette pour un vieil immigrant portugais, dont elle décide de faire son grand-père.

L'entrée est libre. On se procure son laissez-passer à la bibliothèque. Renseignements au 843-3263, pour le récital à Saint-André.

On peut rattraper les Moutons Noirs mercredi, à 17h30



Un des trois contes est assez gratiné pour qu'on recommande le spectacle au seul public adulte.

LE SOLEIL, RAYNALD LAVOIE

Suspense et intrigue au Théâtre Pont-Château

☆ Suzanne Gagnon

Le Théâtre Pont-Château de Coteau-du-Lac remet ça cette année avec une pièce du jeune auteur Yves Amyot. C'est un choix heureux qui donne un texte à la fois drôle et intelligent dans une alerte mise en scène d'Yvan Canuel.

L'histoire débute abruptement alors que des voleurs de banque rentrent chez eux encore tout en émoi du vol de banque qu'ils viennent de commettre. Leur complice s'amènera-t-il avec le magot ou a-t-il été capturé par les policiers à qui eux-mêmes ont échappé de justesse?

Puis le suspense se poursuit alors que de la visite s'amène à l'improviste, sans compter un cadeau de fête dont le jeune homme se serait bien passé. Retournements spectaculaires de situation, jeu très expressif des acteurs, tout contribue à faire de *Bonnie & Claud* une pièce tout à la fois drôle, sans donner dans le vaudeville ou le



Jean-Pierre Chartrand, alias Taco, se souviendra longtemps de ce client particulier à qui il en a vraiment donné pour son argent!
Photo Yvon Latreille



Père et fils se donnent la réplique pour le grand plaisir des spectateurs: Yvan et Nicolas Canuel dans une scène de la pièce *Bonnie & Claud* à l'affiche au Théâtre Pont-Château de Coteau-du-Lac. Photo Yvon Latreille

burlesque.

Car les comédiens sont étonnants de justesse. Jean-Pierre Chartrand grâce à sa grande expérience du métier, n'a pas une réplique qui ne tombe pas absolument juste. Mireille Thibault, un habituée de Pont-Château, comble le spectateur de plaisir par son aisance et surtout ses mimiques si expressives.

Isabelle Moreau et Nicolas Canuel font un couple fort sympathique dont l'entreprise finit par nous séduire malgré son caractère douteux... Nous n'en dirons pas plus sur l'intrigue pour garder le suspense mais disons que jusqu'à la fin, personne ne peut jurer de rien.

Fidèle à son habitude, le propriétaire des lieux et comédien Yvan Canuel, se fait chaudement accueillir dès qu'il met le pied sur scène. Même s'il n'est présent qu'en seconde partie de la pièce,

son arrivée crée un effet certain dans la salle. Les gens l'attendent et manifestent leur satisfaction à son apparition. C'est aussi pour lui que certaines personnes sont de fidèles abonnés à ce théâtre dont le site champêtre permet de vraiment se couper de la routine auto-bureau-travail. L'environnement bucolique de ce beau bâtiment que le couple Canuel affectueusement bordé d'arbres du côté de la route 201, ne peut que procurer ce cadre si propice au repos du travailleur qu'il souhaite distraire. D'ailleurs, la maxime du dépliant de promotion ne dit-elle pas en citant Romain Rolland que «La première condition d'un théâtre populaire, c'est d'être un délassement, que d'abord il fasse du bien, qu'il soit un repos physique et moral pour le travailleur fatigué de sa journée». Voilà bien ce que l'on vit en mettant le pied sur la gazon de Pont-Château avec le rire en prime!

Au Théâtre Pont-Château

Se mettre les pieds dans les plats pour un bébé chinois...



La présence d'un invité impromptu, en l'occurrence, Serge (Yvan Canuel), complique drôlement la situation pour Bonnie (Isabelle Moreau), Claud (Nicolas Canuel), Taco (Jean-Pierre Chartrand) et madame Duguay (Mireille Thibault).

Le Théâtre Pont-Château récidive pour un deuxième été consécutif avec une comédie du jeune auteur québécois, Yves Amyot, intitulée «Bonnie & Claud». Il s'agit d'une comédie aux mille rebondissements qui tient les spectateurs en haleine sur leur siège du début à la fin.

Par Daniel Grenier

Pour sa 19^e saison, le directeur artistique Yvan Canuel a choisi une pièce qui met en valeur l'humour absurde, dans la même lignée que la comédie «L'intrus ou le jeune homme aux cheveux verts» présentée l'an passé.

«Pour en avoir lu plusieurs, j'estime que la pièce «Bonnie & Claud» est une des meilleures qu'il m'ait été donné de lire et de mettre en scène depuis longtemps. En plus d'être admirablement ficelée, à l'instar de Georges Feydeau, l'auteur Yves Amyot a su y insérer une pointe d'absurde à la manière de Ionesco», d'indiquer Yvan Canuel.

Tout au cours de cette pièce enlevante, les gens feront connaissance avec cinq personnages.

Une bonne cause

Ainsi, un jeune couple très moderne, Bonnie et Claud (Isabelle Moreau et Nicolas Canuel), ont quitté leur emploi à temps partiel dans une grande chaîne de restaurant. Le jour de l'anniversaire de naissance de Claud, ils commettent un vol de banque évalué à 15 000 \$, qui selon eux, leur permettra d'obtenir ce qu'ils désirent le plus au monde: adopter un bébé chinois... Pour eux, ce geste désespéré est pour une bonne cause.

À partir de ce moment, les deux tourtereaux vivront des situations plus loufoques les unes que les autres et également difficiles à surmonter. Mais avec l'aide du clown Taco (Jean-Pierre Chartrand) et de madame Duguay, la mère de Claud (Mireille Thibault), ils y arriveront presque...

Cependant, un invité impromptu, vient quelque peu chambarder leurs plans. En effet, l'arrivée du frère de madame Duguay, le policier Serge (Yvan Canuel), compliquera drôlement la situation. Nouvellement séparé de sa femme, il trouve refuge au domicile du jeune couple.

Comment s'en sortiront-ils? Voilà une question de 15 000 \$...

Certes, les spectateurs ont droit à une pièce endiablée et rocambolique où l'action ne manque pas. Une foule de surprises attend d'ailleurs les assidus du Théâtre Pont-Château avec cette oeuvre d'Yves Amyot.

Jeu des comédiens

Tout est donc en place pour une belle soirée: une histoire intéressante et des comédiens talentueux qui font rire. Pour un, Nicolas Canuel se révèle depuis quelques années comme étant un jeune comédien qui a tout pour prendre la relève de son père. Il est excellent et sa présence sur scène est toujours aussi forte.

À sa première apparition au théâtre d'été, Isabelle Moreau complète bien le jeu de Nicolas Canuel. Diplômée du Cégep de Sainte-Thérèse en option théâtre, elle est une comédienne à découvrir. Très expressive, elle donne le ton à la pièce et ses répliques sont souvent délicieuses.

Avec sa vaste expérience, Jean-Pierre Chartrand est très crédible dans son rôle de clown, qu'il joue d'ailleurs à merveille. D'une polyvalence inouïe, son rôle en fait rire plus d'un!

Pour sa part, Yvan Canuel est égal à lui-même. Sa présence sur scène est moins importante que par les années antérieures. On ne le voit qu'à la deuxième partie de la pièce mais les gens en ont pour leur argent! Ses répliques et ses mimiques remportent toujours le même succès et il excelle dans son rôle de policier. Cela fait différer de le voir en agent de police plutôt qu'en père de famille bourru.

Enfin, en comédienne expérimentée, Mireille Thibault continue de nous éblouir et elle interprète de très belle façon son rôle de mère.

Mentionnons qu'Yvan Canuel assume la mise en scène et Lucile Papineau s'occupe de la direction administrative. Le charmant décor est l'oeuvre de Julie Allaire.

«C'est une pièce qui marquera son temps. Si j'en crois nos spectateurs, nous avons la joie de présenter le meilleur spectacle de théâtre d'été cette saison» de prétendre Yvan Canuel.

Les représentations de «Bonnie & Claud» ont lieu du mercredi au vendredi à 20h30 et les samedis à 19h et 22h. Un souper au restaurant du théâtre est également disponible où un buffet chaud et froid est servi. De plus, un forfait croisière-souper-théâtre est aussi offert en collaboration avec les Croisières Bellevue à Sainte-Anne-de-Bellevue. Pour réservation: 456-3224.

« L'intrus » adopté

Départ en trombe de la carrière d'auteur de l'acteur Yves Amyot

JEAN ST-HILAIRE

Le Soleil

QUÉBEC — Mai 1995, la Fenièvre créait le tout premier texte d'un jeune auteur par ailleurs acteur avantageusement connu, Yves Amyot. Les rires déclenchés par sa comédie *L'intrus* ne se sont pas éteints à la grange-théâtre de L'Ancienne-Lorette, sa ville natale, ils se sont prolongés tout au long de l'été qui s'achève.

Trois scènes estivales ont en effet repris à profit l'histoire de Charles, l'ami «punk» d'une étudiante en psychologie que celle-ci présente à ses parents, qui s'en trouvent plus ou moins chamboulés dans leur bonne conscience bourgeoise. La maman s'accommode de ce drôle d'oiseau, mais pas le papa, un snobinard trop aveuglé par ses préjugés pour concevoir que l'habit ne fait pas toujours le moine.

Amyot a vu les trois productions. Jean-Pierre Delorme et Gilles Provost ont monté celle présentée à La Ferme Ripial, à Ripon, dans l'Outaouais. Au Théâtre Le Bosquet, à Victoriaville, Nadia Paradis y dirigeait entre autres Jean-Pierre Chartrand et Louison Danis, dans les rôles du père et de la mère, tandis qu'au Théâtre du Pont-Château, à Côteau-du-Lac, à l'ouest de Montréal, la mise en scène était signée Yvan Canuël. Celui-ci incarnait en outre le bougon, tandis que son fils Nicolas jouait «l'épouvantail aux cheveux limettes», notre Charles. Un quatrième théâtre a contemplé un temps la possibilité de présenter la pièce, mais il s'est désisté, quatre productions risquant de trop fragmenter le public de la pièce.

Le jeune auteur n'a pas été déçu du traitement accordé à sa pièce, et par le public et par les interprètes. «Les trois productions étaient très différentes, raconte-t-il, chacune m'a surpris, chacune m'a fait découvrir des choses que je n'avais pas vu dans mon texte».

Ce départ en trombe a conforté Yves Amyot dans son désir d'écrire pour la scène. Il souhaite le faire un jour pour le théâtre en saison, et pour le cinéma,



LE SOLEIL, JEAN VALLIÈRES

Même s'il travaille déjà sur une seconde comédie, Yves Amyot n'entend pas pour autant délaissier le jeu.

pourquoi pas. Il travaille présentement à une deuxième comédie dont il ne veut présumer du sort. Il sait toutefois que *L'intrus* lui a ouvert la voie : «Après un succès, si t'envoies un texte, tu sais que le producteur va le lire.»

Réussir à l'écriture dramatique ne risque-t-il pas de l'aspirer hors de la scène? «Pas du tout, je reste un comédien qui écrit. J'aime cet arrangement, il m'apporte un répit entre deux contrats de jeu.»

Les exemples de comédiens-auteurs ne manquent pas. David Mamet, Alan Ayckbourn et Harold Pinter en sont. Et bien sûr, il y a eu dans le temps Molière et Shakespeare. Yves Amyot a livré quelques-unes de ses plus probantes prestations d'acteur dans *Bureautopsie*, au

Niveau Parking ; *Edmond*, chez Les Moutons Noirs, et *Biloxi Blues*, à la Bordée.

Ceci dit, l'écriture prendra presque tout son temps ce semestre-ci. Après deux ans de tournée avec *Les Mirobolantes Aventures de Don Quichotte*, du Gros Mécano, il a jugé bon de passer la main pour la tournée nord-américaine de la version anglaise de la pièce prévue pour 1997. Il s'est gardé un rôle dans une autre production jeunesse, *Conte de Jeanne-Marc*, une production des Confettis qu'il accompagnera en tournée ontarienne, en décembre.

Il aura donc tout loisir de jongler avec l'écho des rires de *L'intrus* et d'en tirer un nouveau miroir de la comédie humaine.

**« Je reste un comédien
qui écrit. J'aime cet
arrangement »**

ARTS SPECTACLES

CRITIQUE

Comédie humaine, version jeunesse

«Contes à mourir debout»

JEAN ST-HILAIRE

Le Soleil

■ QUÉBEC — Une jeune troupe, Le Petit Monde, propose depuis jeudi, au Périscope, un premier spectacle professionnel dont il se dégage une sensibilité poétique rafraîchissante... et presque originale en ces temps cyniques.

Recueil de six pièces en un acte dont la plus courte est bissée, *Contes à mourir debout* est une Comédie humaine, version jeunesse et fin de siècle.

Le spectacle porte la griffe de Bruno Marquis, qui débute lui aussi, à la mise en scène professionnelle. Sa proposition amalgame avec simplicité et passablement d'inspiration les univers contrastés brossés par six jeunes auteurs (24 à 28 ans).

Monochrome, anxigène, le décor se plie en douce aux multiples lieux du spectacle; les costumes qualifient les personnages et, qu'ils soient seuls ou en couple, les éclairages accusent leur solitude. Imaginatives, les liaisons sont d'une poésie tantôt touchante, tantôt drôle. Les réaménagements du décor se font sans rupture de flux.

Ces contes nous emportent par tout le registre du «mal-être» de la jeunesse. On va de la fragilité et de l'innocen-

ce bouffonne (*Histoire de couple*) au cul-de-sac existentiel, rayon fantastique (*Tragédie routière*), en passant par la barbarie urbaine (*L'ABC de la vie*), par l'écart dans les perceptions des hommes et de femmes de l'amour (*L'amour à très grande vitesse*), par la séduction-piège et la révolte (*Histoire à flusher*) et l'autisme comme mode de vie (*Mignonne*).

Toujours l'amour est inquiet, étrié dans ces contes. Toujours il y a crise de confiance: chacun pour soi, chacun en soi.

On découvre de très jolies constructions dramatiques parmi ces textes. Ma préférence va à la moderne et insolite *Histoire à flusher*, d'Isabelle Hubert, un drame aux dialogues sautillants qui envoie face à face le vide amoureux et l'exclusion sociale; à la courte, mais taraudante *Histoire de couple*, d'Emmanuelle Roy, qui met en scène avec une tendresse nerveuse

deux fétus humains lancés dans le torrent de la vie, et surtout, l'abrasif *ABC de la vie*, d'Yves Amyot, l'histoire pleine de rebondissements des rapports entre eux et avec l'amour de deux petits truands.

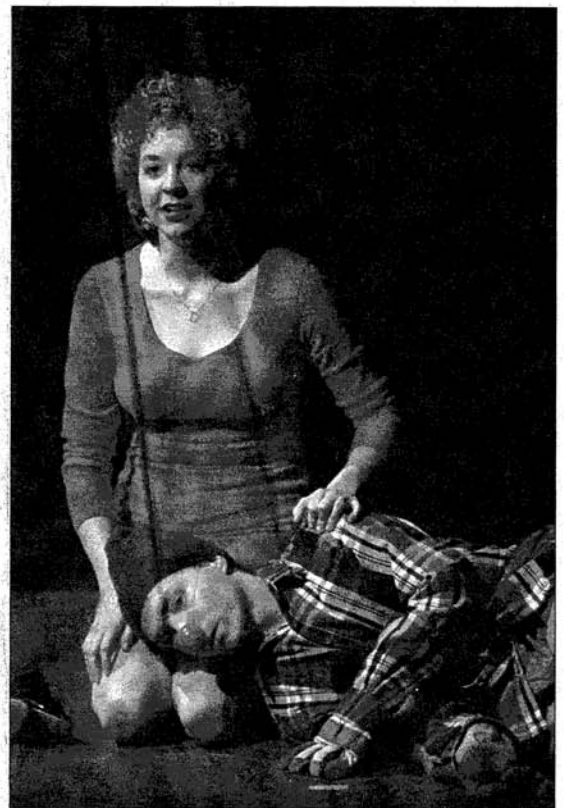
C'est un peu composé, mais c'est piquant d'observation et la pirouette finale est d'une ironie exquise. Demander à l'ami à qui on vient de disloquer le coude de le prendre dans ses bras... il fallait y penser!

La distribution se compose de quatre jeunes acteurs au talent indéniable. Tous nous séduisent à un moment ou l'autre, mais leur direction n'apparaît néanmoins le talon d'Achille de la mise en scène de Bruno Marquis.

Il fait bel usage de l'esthétique du clown — Eric Leblanc le sert magnifiquement en cela — mais le jeu est fébrile, trop parfois.

On souhaiterait voir les personnages laisser «flotter» leur doute, à l'occasion. Des pauses de silence laisseraient le spectateur plus à même de partager leur angoisse, d'assimiler le mal que cache leurs irruptions verbales et gestuelles.

Mais enfin, on en était jeudi à la première représentation et l'enthousiasme démonstratif du moment est compréhensible. Irrigé d'un pouls un peu



LE SOLEIL, PATRICIE LAROCHE

Dans la pièce, quatre jeunes acteurs au talent indéniable.

moins intempestif, un peu plus vrai, ce spectacle ferait un bon tremplin au Théâtre du Petit Monde.

CONTES À MOURIR DEBOUT, textes d'Isabelle Hubert, Emmanuelle Roy, Yves Amyot, François Archambault, Olivier Choinière et Marie-Josée Bastien, mis en scène par Bruno Marquis.

Avec Annick Beaulne, Marie-France Duquette, Eric Leblanc et Jean-Sébastien Ouellet. Décors de Cathy Lachance, costumes de Chantal Daoust et éclairages de Bernard White. Une production du Théâtre du Petit Monde créée jeudi, au Théâtre Périscope. À l'affiche jusqu'au 23 mars.

QUÉBEC

GRATUIT
Tous les jeudis



Section
TECHNOLOGIES



Contes à mourir debout

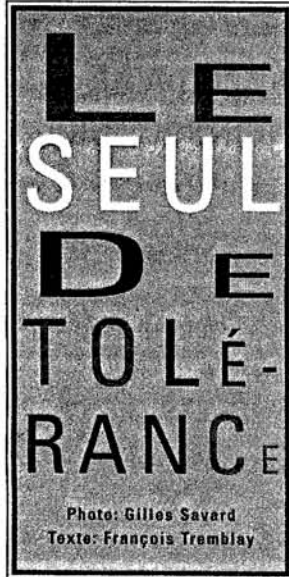
Rayons risques

ACTUALITÉ La Ligue internationale de hockey • Les femmes et la télévision
MUSIQUE Pure
CINÉMA Caboose
HUMOUR Mario Jean

MUSIQUE
Melissa Etheridge

VOL. 5 NO. 11 • DU 14 AU 20 MARS 1996 • GRATUIT À QUÉBEC • RÉGION 1,50 \$

UNE nouvelle troupe de théâtre fait son entrée dans le paysage avec un spectacle évoquant le film à sketches. Six jeunes auteurs ont mis leur plume au service d'un thème précis: la solitude. Rencontre avec ces dramaturges et leur méthode.



«La solitude, ça n'existe pas»,

chantait le très optimiste Gilbert Bécaud, en d'autres temps. En d'autres temps... De nos jours on l'accuse de bien des maux, car en cette fin de siècle, la grande dame grise sévit sur bon nombre de tableaux. Comment expliquer que l'on puisse être seul ensemble? Comment deux êtres peuvent-ils vivre sous un même toit, tout en restant étrangers l'un à l'autre?

On peut certes trouver des éléments de réponse, mais les six auteurs de *Contes à mourir debout* ont préféré, chacun à leur manière, en faire une démonstration tangible. Libre au public d'en tirer les leçons qui s'imposent ou non. Le projet était audacieux; une nouvelle troupe de théâtre (*Le Petit Monde*) fait appel à six auteurs, pour l'écriture de textes explorant les mécanismes — multiples — de cette étrange créature nommée solitude. Dans une mise en scène de Bruno Marquis, les comédiens Éric Leblanc, Jean-Sébastien Ouellette, Annick Beaulne et Marie-France Duquette se partageront la galerie de rôles créés pour eux.

Maintenant, découvrons-les, ces jeunes auteurs. Pour nous, ils résument leur œuvre et parlent de leur venue à l'écriture, et de ce qui les branche... ou pas.

Yves Amyot, à qui l'on doit *L'ABC de la vie*, a reçu une formation de comédien au Conservatoire d'art dramatique de Québec. On a pu le voir l'année dernière dans la reprise de *Bureautique* ainsi que dans *Les Chans du pénitencier*, spectacle qu'il a coécrit. L'acteur s'est mis à la plume par goût. «J'en ai toujours eu envie, même si je ne suis pas un maniaque qui a besoin d'écrire tout le temps. Je me disais toujours que j'écrirais quand le moment viendrait. L'important, c'était ma formation de comédien et puis quand tu es au Conservatoire, l'as pas vraiment le temps de t'éparpiller ailleurs.» Ceci dit, tous les acteurs ne se commettent pas nécessairement en tant qu'auteur. Mais à force de lire du théâtre, de décortiquer les pièces et de jouer des rôles, on finit inévitablement par maîtriser les rouages de l'écriture dramatique.

«On peut apprendre à l'école ou par la pratique, suggère Amyot. Je ne pense pas que je pourrais écrire si je n'avais pas reçu une formation de comédien. Une chose est sûre, c'est que je ne me risquerais pas à écrire un roman.» Ainsi l'écriture devient une extension du métier. «Quand j'écris une réplique, je la vois jouée, je l'entends. Si je n'étais pas acteur, ça me serait sans doute impossible.»

Et la solitude, selon Yves Amyot: «On nous a demandé d'écrire sur la solitude, mais disons que ce n'est pas le seul et unique propos. Moi, j'ai voulu explorer la solitude dans le

couple pour montrer qu'on est souvent plus seul à deux ou en gang. Ça tourne autour d'un couple, la fille parle d'amour, tandis que le gars raconte qu'il doit de l'argent. Ils sont seuls avec leurs préoccupations, ils ne parviennent pas à communiquer. Puis arrive un autre couple; le gars est le perceuteur qui doit collecter l'argent à l'autre type. Ce sont deux chums, mais tandis que l'un casse les doigts à l'autre, le perceuteur donne des conseils en matière de femme à sa victime... Les blondes discutent également mais ne se rejoignent pas non plus.» C'est tout seul qu'on est le plus nombreux, comme disait Deschamps...

Marie-Josée Bastien est aussi venue à l'écriture par le jeu. On a d'ailleurs pu la voir tout récemment dans *Volpone*, au théâtre du Trident. «Je suis comédienne, mais pour une raison ou une autre, je suis souvent approchée pour écrire. Faut dire que ça m'a toujours attirée, mais ça demeure un exercice angoissant. C'est rare qu'on dit d'un spectacle qu'il est bon à cause du texte, mais quand il est mauvais, c'est toujours la faute du texte. Et puis, une fois qu'il est écrit, il ne t'appartient plus, poursuit-elle. Ça participe au stress, mais c'est ben stimulant parce que tu écris pour entendre des choses que t'as envie de dire. C'est toujours thrilling de découvrir comment un metteur en scène va interpréter ce qu'on a écrit. J'ai toujours trouvé ça étonnant, on a toujours de belles surprises.»

La contribution «solitaire» de Marie-Josée au collectif a pour titre *Mignonne*. «C'est l'histoire de quatre enfants laissés à eux-mêmes, parce que leur père n'est pas souvent là. Chacun des personnages vit également sa propre solitude.» La comédienne profita aussi de l'occasion pour se payer un petit voyage dans le temps. «Je me suis replongée dans le souvenir que j'avais des années soixante-dix: les Jeux Olympiques, René Simard, La Petite Maison dans la prairie, l'annonce du Chef Boyardee... Le traitement relève beaucoup de la narration parce que les enfants se racontent en s'adressant parfois directement au public...» Histoire de se sentir moins seul.

Chacun sa façon

C'est un moyen. Il y en a d'autres. Dans un tout autre registre, **François Archambault** a donné naissance à une pièce placée sous le signe d'Éros. «C'est l'histoire d'un gars et d'une fille qui tombent en amour à bord d'un train. Ils ont envie de faire l'amour, mais l'homme est comme plus pressé que la fille. Celle-ci en a envie mais elle voudrait donc connaître son amant avant de passer à l'action. Il y a deux désirs d'être ensemble, mais est-ce que c'est possible?» Archambault est diplômé en écriture dramatique de l'École nationale de théâtre du Canada. Il a donc une connaissance théorique et pratique puisqu'il a à son actif une dizaine de pièces. Sans compter les quelques rôles qu'il a dû jouer afin de voir l'envers de la médaille. «J'ai toujours aimé jouer, mais je me suis rendu compte que j'étais plus à l'aise avec l'écriture. À l'école, durant la première année, on nous oblige à jouer pour qu'on comprenne mieux le médium. Ce qui fait que maintenant, quand je travaille, je teste toutes mes répliques chez nous. J'essaie de voir si le rythme est bon, si les dialogues sont fluides.»

Passons maintenant à la *Tragédie routière*, d'**Olivier Choinière**. Comme la majorité des gens du milieu, notre ami a découvert les joies du théâtre au secondaire. Il y est revenu par l'écriture, plus spécialement la poésie. «C'est ça qu'il m'a ramené sur scène car je créais des spectacles autour de mes poèmes.» Choinière, véritable touche-à-tout, a trouvé au théâtre le médium idéal. «Certains disent que c'est l'art le plus complet et je suis assez d'accord. Je viens des arts visuels et l'idée de l'art pour l'art m'a vite semblé vide. Je trouve le théâtre plus utile.» Il finira cette année sa formation d'auteur dramatique à l'École nationale. De nombreux défis s'offriront à lui, mais il y en a un bien visible grinné à chaque texte qu'il a écrit ou écrit. «Le défi, c'est toujours de trouver la bonne structure pour servir le sujet que je veux traiter. Tu sais ce que tu as à dire, mais c'est de trouver comment.»

C'est en discutant des fondements de la tragédie que Choinière a eu l'idée de *Tragédie routière*: «La solitude, c'est un thème assez large. J'avais envie d'écrire quelque chose sur les chars. J'ai imaginé un personnage qui n'avait plus le sien et qui se trouvait isolé, exclu de la société parce qu'il n'a plus de char. C'est une forme de solitude...»

Emmanuelle Roy, quant à elle, s'est plongée dans l'écriture dramatique un peu par hasard. Faut dire que sa formation en danse classique aurait pu l'en éloigner, mais le destin en a décidé autrement. «Quand j'ai arrêté de danser, j'ai pris un atelier d'écriture dramatique à l'université et une étudiante m'a dit: "tu n'as jamais pensé faire carrière là-dedans?" J'avais déjà écrit un recueil de nouvelles (*Chroniques budapestoises*), mais jamais de théâtre. Alors j'ai commencé à travailler dans cette voie. C'est un bel accident de parcours. Pour moi, c'est la synthèse de toutes mes expériences, le meilleur des deux mondes, à savoir l'écriture et la scène.» *Histoire de couple* est une courte pièce qu'elle avait écrite il y a deux ans et qui, selon ses collègues, allait très bien dans le cadre du projet des *Contes*. «C'est l'histoire d'un petit couple tétéu, coupé du monde qui l'entoure. Ils jouent aux cartes et on dirait que c'est la même partie depuis dix ans; il y a un vide. Puis le drame éclate. Curieusement, c'est très drôle parce qu'ils sont tellement ridicules...»

Avec ce que nos interlocuteurs nous ont confié, on est en droit de s'attendre à une démonstration kaléidoscopique de la solitude. Pour sûr, il y en aura pour tout le monde. Chose intéressante, les auteurs comme les spectateurs ne savent pas encore comment *Le Petit Monde* aura interprété ces textes. Parions que nous serons aussi agréablement surpris qu'eux. ■

Jusqu'au 23 mars
Au théâtre Viriscope
Voir calendrier Théâtre



BUREAUTOPSIE

Le touchant vertige des « gérants de la déception »

JEAN ST-HILAIRE
Le Soleil

■ QUÉBEC — Trente mois d'incubation n'ont pas transfigurer *Bureautopsie*. Était-ce d'ailleurs nécessaire ? La production du Niveau Parking, dont on ouvrait mercredi soir, au Périscope, un cycle de sept reprises, a conservé le mordant, toute la cérébralité imagée et bousculante qu'on lui avait vu à sa création, sur la même scène.

Michel Nadeau, son auteur et metteur en scène, s'est contenté d'émonder son texte, d'en chasser les mots et passages superflus pour exposer la nécrose que recouvre le vernis prétentieux des villes.

Même situation de base qu'en février 1993. Dans une salle d'archives haut perchée dans une tour de l'administration, quatre employés excédés réalisent soudain que la ville s'est immobilisée à leurs pieds. Panne générale. Atmosphère de catastrophe appréhendée. Drame fantastique ? Plutôt la métaphore scénique d'une ville, du pays, d'une planète foudroyés en pleine course frénétique à l'accessoire, solitaires et assoiffés de sens, mais paralysés devant l'essentiel à insuffler à la vie. La ville assiégée par Nadeau est une termitière où chacun allait à son devoir abstrait, sans rien apprendre sur soi et les autres.

Forcés de rentrer en soi, les personnages dénoncent plus ou moins volontiers, plus ou moins pathétiquement ce qui les oppresse.

Il y a à réfléchir, à rire et à frémir dans ce spectacle. Le réalisme et la métaphore y jouent une partie de cache-cache animée de bout en bout. C'est dense, tendu, magnifiquement éclairé et rythmé. Complexe par sa thématique, le morceau l'est quelque peu par sa structure, mais la convention ne ment jamais. Les monologues intérieurs claquent sans qu'on les confonde avec les dialogues « feutrés » d'une petite tribu bureaucratique jalouse de ses fantasmes de puissance et autres secrets.

Le jeu a atteint une pureté cristalline. Même si la pièce n'est pas psychologique, le profil psychologique de chacun des quatre personnages se découpe avec de vifs contrastes de la trame un tantinet absurde de ce conte métaphysique. Incorporée à la distribution pour la présente série de représentations et celle qui l'a précédée à Montréal, Diane Lavallée s'est parfaitement intégrée à l'entreprise. Elle lui apporte une conviction et une expressivité de tous les instants à son rôle de

technicienne archiviste timide. Son visage mobile et son maintien effarouché réfléchissent la dénaturation des rapports de personnages égarés dans une hiérarchie aveugle comme des babioles dans une rangée de tiroirs.

Yves Amyot, Josée Deschênes et Jack Robitaille, pour leur part, jouent sans frein aucun. Ils ne rendent pas le texte, ils l'exhalent. Avec humilité, sourdement et brillamment, ils vont à

leur mission de tendre le miroir aux « gérants de la déception » que nous sommes.

BUREAUTOPSIE, texte et mise en scène de Michel Nadeau. Avec Yves Amyot, Josée Deschênes, Diane Lavallée et Jack Robitaille. Décors et costumes de Denis Denoncourt, musique de Robert Caux, éclairages et Denis Denoncourt et Christian Fontaine. Une production du Théâtre du Niveau Parking présentée mercredi soir, au Périscope. À l'affiche jusqu'au 7 octobre.



Josée Deschênes et Diane Lavallée.

LE SOLEIL, JOCELYN BERNIER

PIERRE O. NADEAU

Le doyen de nos théâtres d'été aura encore été le premier à reprendre ses activités saisonnières en proposant une comédie jeune et rafraîchissante, qui assure plusieurs bonnes occasions de rire.

Pour l'ouverture de la 38e saison du théâtre, qui loge toujours dans la même grange centenaire, les directeurs, Marvelle Kirouac et Yvon Sanche, ont décidé de miser sur la toute première création du jeune comédien de Québec Yves Amyot. Et ils ont vu juste, puisque cette pétillante comédie produit l'effet espéré: une soirée de douce détente par le rire.

«L'Intrus» s'inscrit dans la lignée des spectacles légers devenus la marque de commerce de ce théâtre d'été. Les habitués se voient offrir un divertissement sans prétention qui, sans imposer une réflexion profonde, traite de l'intolérance dans notre société.

Un «punk» chez un bourgeois...

Le propos est propice à de nombreux rebondissements. Imaginez la scène: un professeur de littérature à la fois sévère et austère perd son latin en voyant apparaître

dans sa maison le nouveau chum de sa fille: un «punk» sans travail, qui, par surcroît, mendie à la place d'Youville. Le pauvre Réginald (Richard Aubé) est désemparé en voyant apparaître cet énergumène aux vêtements aussi colorés que sa tignasse, venu lui ravir sa fille adorée (Simone Chartrand), étudiante en psychologie. Son épouse, Juliette (Maryelle Kirouac), tentera par tous les moyens de raisonner son «borné» de bourgeois, qui semble vivre un véritable cauchemar, jusqu'au moment où les deux générations se rejoindront d'une certaine façon...

Toute l'action se passe dans le salon fa-

«L'Intrus», une comédie jeune et rafraîchissante

miliat, où les tiraillements s'enchaînent au gré de rebondissements parfois prévisibles, mais le plus souvent imprévisibles. En deuxième partie, le public ne peut s'empêcher d'applaudir chaleureusement la performance de Richard Aubé dans son imitation d'un gars chaud. Un vrai beau numéro de vaudeville!

Pour sa première pièce, Yves Amyot réussit un très bon coup. Il a su développer une mécanique alerte et articulée, qui enrave les longueurs, au profit d'un rythme soutenu et de bonnes occasions de se dilater la rate.

«L'Intrus», comédie sentimentale d'Yves Amyot. Mise en scène de Nancy Bernier. Avec Richard Aubé, Carol Cassistat, Simone Chartrand et Maryelle Kirouac. À l'affiche jusqu'au 8 juillet au Théâtre de La Fenière, à L'Ancienne-Lorette.



Photo Karl TREMBLAY

La rencontre d'une «straight» (Simone Bourgeois) et d'un punk (Carol Cassistat) produit de drôles d'étincelles à La Fenière...

THÉÂTRE

Yves Amyot, un « ténébreux » chez les comiques



Yves Amyot en pleine angoisse de l'auteur.

LE SOLEIL, JEAN VALLIÈRES

JEAN ST-HILAIRE
Le Soleil

■ QUÉBEC — Devinette: qu'ont en commun Marie Laberge, Françoise Dorin, Harold Pinter, Alan Aickbourn, Eugene O'Neil, Sacha Guitry, Molière, Shakespeare et Yves Amyot? Réponse: ce sont tous des acteurs dévoyés par le torturant métier d'auteur de théâtre.

On a créé à La Fenière, mercredi, *L'Intrus*, la première pièce du dernier cité. Le lieu et son *deus ex machina* de l'heure ont pour leur part en commun d'être loretains. Comme Marie Laberge, d'ailleurs. Yves Amyot a grandi à un kilomètre de la grange-théâtre. Il n'était d'ailleurs pas né que Georges Delisle, l'animateur d'alors de La Fenière, y avait déjà gagné sa bataille du rire. Yves Amyot a 25 ans.

Nous causons avec lui lundi soir, à 48 heures de la première. Quelle horreur que le trac d'auteur! « Comme acteur, tu montes sur scène et tu te dis: Il faut que ça passe! Comme auteur, j'ai le sentiment d'une totale impuissance. « Quand le spectacle démarre, considère que t'es mort », m'a dit André Jean. Il a bien raison. Comédien, je pourrais jouer chacun de mes personnages demain matin. J'aurais le goût de communiquer ma vision de chacun, mais là, c'est fini, c'est au metteur en scène (Nancy Bernier) de livrer la sienne ». C'est sa pièce à lui, mais son spectacle à elle, convient le jeune artiste formé au Conservatoire d'art dramatique de Québec.

COMÉDIE DE CARACTÈRE

La fougue naturelle du mot a mené Yves Amyot à l'écriture dramatique. Non, il ne réalise pas un rêve de jeunesse, il n'était pas du genre à tenir journal, l'idée d'une pièce lui est venue en éprouvant lui-même, dans ses cœur et voix d'acteur, l'insaisissable vérité des êtres.

Il a écrit par temps perdu, presque en catimini, en faisant au passage diversion avec *Les Clowns du pénitencier*, un court spectacle à sketches concocté avec son collègue Sébastien Hurtubise. À un premier jet terminé l'été dernier a suivi un second, à l'automne, pendant qu'il jouait dans *Biloxi Blues*, à la Bordée. Il ne se sera jamais permis qu'un minimum de confidences sur ses ambitions d'auteur... Il n'avait qu'un but en tête: arriver sans tambours ni trompettes avec un produit fini. Et jouable. « Je pense avoir pris pas mal de monde par surprise... », glisse-t-il, non sans fierté.

Pour l'observateur, la surprise, c'est qu'il se soit d'abord commis dans le genre de la comédie. Dans les exercices

publics, au conservatoire, on le trouvait invariablement au rayon des beaux « ténébreux ». Mais depuis, il a défendu aussi bien la pièce légère que le drame et la tragédie.

Au reste, ne l'étiquetons pas « auteur comique », ce serait prématuré. Il ne se ferme pas à la possibilité d'aborder d'autres genres. Il a pensé à la comédie « estivale » parce qu'elle peut déboucher sur un grand nombre de représentations devant un large public.

Il s'y est aventuré sur la conviction de ne pas écrire « en bas de la ceinture » et de bien comprendre la mécanique de l'humour. « En tant qu'acteur, j'ai appris à sentir comment les personnages doivent parler, fait-il. J'aime ce qui est rythmé, je me demande toujours comment une réplique sonne. Ta-ta-tatata!... c'est comme une mesure musicale, j'essaie de voir s'il ne me manque pas une syllabe ou quoi d'autre. »

Dur métier. Il faut tout discriminer, trouver la formule idéale parmi de multiples possibilités. Une pièce, c'est un chapelet de décisions rendues le plus possible dans un esprit d'unité et de vérité d'expression. De choix posés avec des mots, mais pas trop de mots... « Dans le roman, on peut tout écrire, mais au théâtre, il faut savoir rester entre les lignes, faire sentir le non-dit. Il est souvent plus difficile de ne pas dire que de dire les choses ». Il faut faire confiance à l'acteur, c'est à lui d'exprimer par ses mimiques, attitudes et maintien ce qui doit être tu.

INFLUENCES

Dans *L'Intrus*, Yves Amyot joue sur un schéma de la déception somme toute assez classique. Étudiante en psychologie, Florence (Simone Chartrand) s'amène un jour chez ses parents avec son ami, un punk (Carol Cassistat). La maman (Maryelle Kirouac) veut bien, puisqu'ainsi en a décidé le cœur de sa fille... mais pour le papa (Richard Aubé), un Sillierien bon ton par ailleurs professeur de littérature à l'université Laval, l'arête est dure à avaler...

Quelles influences ont pu aiguiller le jeune auteur vers un tel type d'argument? *Les Clowns...* ont trahi chez lui un faible pour le trait grinçant et l'absurde. Il confesse cette dernière affection, mais il affirme s'être retenu d'y céder dans *L'Intrus*. « C'est un propos beaucoup plus concret et "songé" que *Les Clowns...*, dit-il, je suis mes personnages, je justifie leurs motivations et leur psychologie du début à la fin. »

Il croit de fait avoir écrit une comédie de caractère qui, espère-t-il, saura maintenir le public dans un déséquilibre euphorisant.

« Tous les personnages me sont sympathiques, dit-il. Quant au public, il semble jusqu'ici que ses préférences changent, même si le grand gagnant, à la fin, c'est le marginal. »

L'Intrus tiendra l'affiche jusqu'au 8 juillet.

L'idée d'une pièce
est venue à Amyot en
éprouvant l'insaisissable
vérité des êtres

La foire aux malentendus

L'intrus: Yves Amyot excelle à brouiller les pistes

JEAN ST-HILAIRE

Le Soleil

■ L'ANCIENNE-LORETTE — La Fenière a créé mercredi la toute première pièce d'Yves Amyot, un jeune acteur de Québec en qui il peut voir désormais un auteur de promesse.

Avec *L'intrus*, Amyot effectue des premiers pas tout à fait honorables dans la sélective arène de l'écriture dramatique comique. Il raconte son histoire dans un luxe de péripéties d'autant plus étonnant que celles-ci s'enchaînent bien, sans se déparer de leur vernis de vraisemblance.

Autre source d'étonnement chez lui, son récit se développe lentement sans donner pour cela un seul instant l'impression de piétiner. C'est qu'au lieu de progresser par grands bonds ou retentissants coups de théâtre, sa pièce évolue par petits rebondissement ou renversements, par touches pointillistes. Amyot excelle à brouiller les pistes. Il multiplie les surprises et les malentendus, les ordonne en un mouvement de valse hésitation qui nous fait douter de la tournure des événements. Il manie aussi habilement les doubles sens, il a le sens de la formule choc, du détail truculent et des accumulations déconcertantes et il sait créer d'engageants leitmotiv autour d'objets. Ainsi, offerte à la grogne de tout un chacun des personnages, une planche à repasser fait un très comique exutoire.

L'intrigue est à première vue toute simple. Florence, une étudiante en psychologie, se pointe un samedi soir chez ses parents avec Charles, son nouvel amoureux punk. Large d'es-



LE SOLEIL, JEAN-MARIE VILLENEUVE

«L'intrus» affiche l'atmosphère de fraîcheur colorée que l'on appelle désormais le style La Fenière.

prit, maman Juliette ne fait pas un drame de l'excentricité du visiteur. En revanche, Papa Réginald, professeur de littérature précieux et pète-sec, en prend ombrage et il est clair qu'on court à une confrontation.

Mais en définitive, c'est sur une fausse piste qu'Amyot entraîne nos préjugés. Un petit cours de psychologie sociale fondé sur un malin subterfuge nous attend. Un cours du reste bien documenté sur lequel l'auteur ne s'apesantit pas. Car si *L'intrus* donne dans la comédie de caractère et la peinture assez typée (le professeur) en première partie, au retour, on incline à la comédie tendre avec ici un éclat burlesque, là une touche grinçante.

La production affiche cette atmosphère de fraîcheur colorée que nous sommes désormais convenus d'appeler le style La Fenière. La mise en scène de Nancy Bernier fourmille de commentaires visuels et envenime subtilement les nombreux malentendus de la

pièce. Sa direction d'acteurs est éclairée: les personnages ont du contraste, de la couleur et une belle netteté psychologique. Richard Aubé campe un Réginald tout à fait crédible et fort sympathique malgré son parler pointu, la Juliette soupe-au-lait de Maryelle Kirouac est aussi entière qu'on puisse l'imaginer, tandis que Simone Chartrand fait une boudeuse des plus naturelles et charmantes en Florence et que Carol Cassistat assume aussi bien la fougue dissimulatrice du punk Charles que sa sensibilité.

Une atmosphère originale émane de cette pièce un peu touffue, mais fort divertissante.

L'INTRUS, texte d'Yve Amyot mis en scène par Nancy Bernier. Avec Richard Aubé, Carol Cassistat, Simone Chartrand et Maryelle Kirouac. Décor d'Yvon Sanche, costumes de Lucie Larose et régie de Louis-Marie Lavoie. Une production du Théâtre La Fenière présentée mercredi. À l'affiche jusqu'au 8 juillet.



Photo Yvon CARON

Yves Amyot et Sébastien Hurtubise entourent leur metteuse en scène, Nancy Bernier.

«Les Clowns du pénitencier» au Théâtre de la Bordée

SERGE DROUIN

Deux ex-détenus refusent de faire du porte à porte et vendre des stylos pour gagner leur vie. Prenant leur destinée en main, ils décident de faire des numéros... de clowns. Vous pourrez voir quelques-uns de leurs numéros car l'Estoc, au Théâtre de la Bordée, propose «Les Clowns du pénitencier», vendredi et samedi, ainsi que les 3 et 4 mars, à 23 h.

Écrit et joué par Yves Amyot et Sébastien Hurtubise, «Les Clowns du pénitencier» présente des numéros de clowns, mais aussi des tranches de vie de nos deux ex-prisonniers, Jacquot (Hurtubise) et Cyril (Amyot). Qu'on se le dise tout de suite, le duo n'a pas envie d'être la relève des Olivier Guimond et Denis Drouin et faire toujours carrière ensemble. Ce spectacle est une aventure qu'ils avaient le goût de se payer depuis un moment.

«Ça fait deux ou trois ans que Sébastien et moi voulions monter un spectacle ensemble, mais on n'avait jamais le temps», dit Amyot en entrevue. «Comme nous avions un p'tit trou en ce moment, on s'est dit que c'était le temps ou jamais», spécifie Hurtubise. Les deux comédiens ont écrit le spectacle mais, en répétition, ils se sont mis à improviser. Le premier texte a été mis de côté pour faire place à celui qui sera présenté cette semaine et au début de mars.

«Les Clowns du pénitencier» est un spectacle humoristique, «comme si deux clowns arrivaient chez vous pour présenter un spectacle, comme si on avait invité du monde et qu'on voulait leur vendre nos numéros», signale Hurtubise. Malheureusement, les numéros — de cinq à quinze minutes chacun — sont ratés les uns après les autres. «Les situations sont tellement grossières à certains moments qu'on ne peut pas faire autrement que d'en rire même si, dans le fond, c'est dramatique», dit Amyot.

La mise en scène du spectacle est assurée par Nancy Bernier. Comme le spectacle s'offre presque sans décor, ni costume, la jeune femme a dû se concentrer sur le jeu plutôt que les déplacements, les éclairages ou autres artifices scéniques dans son travail. «Ces ex-détenus doivent être pourris mais drôles», dit Mme Bernier, notant les nuances qu'elle a apportées dans le jeu de ces deux gars.

Journal de Québec, 22/02/1995

Le clown du pénitencier

Du théâtre en tenue zébrée

QUÉBEC — Ils sont sincères, ils veulent se réhabiliter; même libérés, ils continuent d'expier: ils se produisent dans leur tenue de prisonniers.

par JEAN ST-HILAIRE
LE SOLEIL

À 23 h, vendredi et samedi, ces 24 et 25, de même qu'à pareille heure les 3 et 4 mars, Yves Amyot et Sébastien Hurtubise présenteront dans le foyer L'Estoc du Théâtre de la Bordée un spectacle dont on imagine sans peine le genre, *Le clowns du pénitencier*. Nancy Bernier a réglé la mise en scène de cette farce dont la présentation suivra la représentation de *Des Restes humains non identifiés*, de Brad Fraser.

À entendre Yves Amyot, on déduit que le duo a mis beaucoup de plaisir et peu de prétention à construire cette comédie qui ne s'érige pas, mais vraiment pas, en réflexion sur la condition des détenus.

L'acteur et bientôt auteur, puisque la Fenière créera cet été son premier texte, *L'intrus*, dans une mise en scène de Mme Bernier, l'acteur-auteur, disons-nous, pose candidement le dilemme du duo: «Comment faire un «show» pas pourri avec des

gars pourris...!» Pourris en matière de théâtre s'entend.

L'histoire? «C'est deux ex-détenus qui veulent se prendre en main et que la vente de stylos par les portes n'intéresse pas. Ils se proposent comme clowns de fêtes, chez les gens, mais ils ne l'ont pas, ils sont sans talent.» Le défi des comédiens consiste donc à nous faire rire, non pas des clowneries, mais des gaucheries de ces pseudos clowns.

À un moment donné, Amyot et Hurtubise avaient accumulé une heure trois-quart de bouffonneries. L'heure de présentation tardive du spectacle appelant plus de concision, ils ont coupé et amendé leur proposition en séances d'impro pour la ramener à cinquante minutes. Léger de ton, le spectacle l'est aussi au plan scénique: une table, deux chaises et des accessoires devant un rideau noir.

L'entrée est de 10\$ (5\$ pour les abonnés de la Bordée et les spectateurs présents à *Des Restes humains...* Réservations au 694-9631.



Un camp d'entraînement pour conscrits, à Biloxi, au Mississippi, où l'on retrouve le jeune Eugene Morris Jerome.

Avec « *Biloxi Blues* » de Neil Simon

Un honnête divertissement populaire offert par la Bordée

L'auteur juif newyorkais Neil Simon livre depuis 1961 des comédies pimpantes et sans prétention qui s'attirent un large suffrage populaire. Pittoresque des caractères et accent de sincérité aidant, on tient parmi ses plus accomplies celles de sa trilogie autobiographique. En lever de rideau de sa 19^e saison, la Bordée affiche la pièce médiane de cette trilogie, *Biloxi Blues*.

une critique de JEAN ST-HILAIRE
LE SOLEIL

Nous retrouvons cette fois le jeune Eugene Morris Jerome au coeur de la dernière guerre mondiale, au moment où il quitte pour la première fois son Brooklyn natal des *Mémoires de Brighton Beach* pour se rendre à un camp d'entraînement pour conscrits, à Biloxi, au Mississippi. Il est toujours narrateur et acteur de ses souvenirs. Nous le voyons au sein d'un groupe de jeunes *bleus* peu assortis qui demain, peut-être, iront vers la mort, et qui pour tromper la peur et les vexations de la discipline militaire, s'asticoquent, fantasment, font la bombe. Et bien sûr, Eugene est toujours aussi résolu à se faire écrivain. Il tient un journal qui deviendra un levier dramatique important de la pièce.

Jean-Jacqui Boutet a tiré un divertissement honnête et somme toute agréable de cette histoire. Sans grande surprise, sa mise en scène ne s'encombre pas non plus de fausses complications. Elle mise sur la couleur des personnages, leurs contrastes et la vérité des situations. Si la première

partie pêche à l'occasion par statisme, la seconde, elle, laisse place à une probante accélération du flux dramatique. Il émane de la production une valable qualité de nostalgie, par les airs d'époque de Glen Miller, par les costumes de deux personnages féminins, par l'imagerie Coca-Cola — également d'époque — de la salle de bal du premier amour d'Eugene. Échange de bons procédés? Le *mousseux* en question est l'un des principaux commanditaires de la Bordée.

Par ailleurs, il serait injuste de réduire l'art de Simon aux vulgarités des conscrits Wykowski et Selridge. La hauteur de vue de leur collègue Epstein et la sincérité curieuse d'Eugene démontrent que ce texte est loin d'être bête. Il est ponctué de moments de vérité et de retournements qui font habilement rebondir l'action.

L'interprétation n'en a pas que pour le comique du morceau, les personnages ont de la nuance, ils reflètent toutes les teintes dramatiques des situations.

Bien qu'un peu fébrile par moment, Yves Amyot campe un Eugene attachant. Il en endosse avec authenticité l'enthousiasme candide, l'espièglerie et l'animation du jeune esprit paré à conquérir Broadway.

L'affrontement entre Epstein et le sergent Toomey nous vaut un fort match dramatique. Repoussant les clichés du *driller* gueulard, Benoît Gouin fait du second une solide figure tragique. Objecteur de conscience type, le premier, rendu par un Pierre-Yves Charbonneau au jeu profond et racé, lui oppose des principes éthiques qui l'ébranlent dans son identité de formateur de soldats.

Sans s'élever à la même intensité de présence, le reste de la distribution sert bien cette histoire à la fois légère et grave bâtie pour plaire à un large public.

BILOXI BLUES, texte de Neil Simon traduit et adapté par Normand Girard et mis en scène par Jean-Jacqui Boutet. Avec Yves Amyot, Pierre-Yves Charbonneau, Andrée Desjardins, Joanne Doucet, Benoît Gouin, Sébastien Hurtubise, Denis Lamontagne, Jules Philip et Marco Poulin. Décors de Caroline Thibault, costumes de Lucie Larose, éclairages de Pierre Labrie, choix musical de Jean-Jacqui Boutet et régie et assistance à la mise en scène de Jacques Rouleau. Une production de la Bordée présentée jeudi. A l'affiche jusqu'au 22 octobre.

SERGE DROUIN

Le Théâtre de la Bordée ouvrira sa nouvelle saison, la semaine prochaine, avec une pièce de Neil Simon, «Biloxi Blues», un spectacle des plus actuels puisqu'il y est question de soldats, d'armée, d'entraînement et de l'éveil de jeunes garçons à la vie adulte.

Plus précisément, «Biloxi Blues» raconte l'histoire de Neil Simon lui-même, nommé Eugène dans la pièce - un jeune soldat qui, dès son arrivée au camp d'entraînement, se donne trois objectifs: devenir écrivain, rester en vie et perdre sa virginité. Sans dévoiler tous les punchs du spectacle, notre héros atteindra ses objectifs. Aux côtés d'Eugène, des gars typés comme un intellectuel, un autre qui veut devenir chanteur, des brutes... Comment peut bien se dérouler la vie dans cet univers?

Mais «Biloxi Blues», c'est plus que la démonstration des buts à atteindre d'Eugène. Selon le comédien Yves Amyot, qui joue Eugène, Neil Simon a surtout voulu montrer, dans cette pièce, l'entrée de jeunes hommes dans le monde des adultes. «C'est un personnage intéressant à jouer puisqu'il passe par toute la gamme des émotions. La pièce est drôle, tendre, dramatique... C'est aussi agréable de jouer un gars plus jeune que soi parce que t'as plus de vécu que ton personnage. Les sentiments sont plus faciles à faire passer», dit Amyot en entrevue.

Pour le comédien de 25 ans -il les aura le 25 septembre- il s'agit d'une première incursion dans le monde de Neil Simon. D'ailleurs, il se joue très peu de Simon dans les théâtre de Québec depuis les dernières années. Un double plaisir de jouer, pour Amyot et ses complices.

Dans «Biloxi Blues», Yves Amyot partage la scène avec Jules Philip, Marco Poulin, Benoît Gouin, Sébastien Hurlubise, Pierre-Yves Charbonneau, Denis Lamontagne, Joanne Doucet et Andrée Desjardins. Le spectacle tiendra l'affiche du Théâtre de la Bordée du 27 septembre au 22 octobre, du mardi au samedi, à 20 heures.

Carrière

Sorti du Conservatoire en 1992, Yves Amyot a déjà une douzaine de productions théâtrales à son compte. Ça lui fait donc une moyenne de quatre pièces par année. Mais il ne s'en plaint pas. A Montréal, un finissant d'école joue à peine une fois par année, et encore. Il garde d'ailleurs un excellent souvenir de ses études au Conservatoire, notamment de l'un de ses professeurs, le comédien Michel Nadeau. «C'est avec lui que je me suis rendu compte que ça pouvait être le fun le théâtre. Il est un modèle.»

A propos de la vie de comédien à Québec, il dira: «C'est vrai que c'est peut-être plus difficile de gagner sa vie comme comédien, à

Québec, parce qu'il n'y a presque que le théâtre comme revenu, mais je n'ai pas peur du travail. J'aime ça. Moi, je veux tout faire: écrire, traduire, faire de la mise en scène... Je suis encore de ceux qui croient à la production d'un téléroman à Québec... Nous avons les talents pour le faire.» Après sa prestation à la Bordée, on le verra au Théâtre Périscope dans «Edmond».

LA BORDÉE DÉMARRE AVEC «BILOXI BLUES»



Photo Camil LESIEUR

Le comédien Yves Amyot.

Le Théâtre

«Biloxi Blues» à la Bordée

Le premier amour sur le chemin du front

Yves Amyot aura 25 ans ce 25 septembre, deux jours avant l'avant-première de *Biloxi Blues*, pièce inaugurale de la seizième saison du Théâtre de la Bordée et comédie dramatique médiane de la trilogie autobiographique de l'auteur américain Neil Simon.

par JEAN ST-HILAIRE
LE SOLEIL

Le comédien originaire de L'Ancienne-Lorette incarne Eugene dans ce morceau à neuf personnages mis en forme, en rang, en rogne et en scène par Jean-Jacqui Boutet. De fait, il a à peu près l'âge du grand frère de son personnage, Stan, présent dans *Souvenirs de Brighton Beach* et *Bonjour Broadway!*, dans l'ordre premier et dernier volets de la trilogie. Et tel un grand frère, il observe avec une tendresse amusée ce frère cadet sur le point d'en découvrir avec les mystères dérangeants de la mâle maturité. Il caresse tout un programme : devenir écrivain, « perdre sa virginité » et, surtout, survivre à la fureur du siècle.

L'action se passe en 1943 dans un baraquement de l'armée américaine, au Mississippi. La pièce commence comme le jeune conscript new-yorkais Eugene Jerome, auquel l'auteur s'identifie, arrive avec quatre complices de chambre pour un camp d'entraînement de dix semaines, leur visa pour le front.

« Pour ceux qui ont vécu cette époque, c'est un vrai spectacle de nostalgie, fait le jeune acteur promu du Conservatoire d'art dramatique de Québec, en 1992. La musique de Glenn Miller soutient l'ambiance. Les plus jeunes trouveront aussi matière à nostalgie : le premier amour, tout le monde a un souvenir de ça. (...) Ça donne un spectacle très frais, très vivant, très drôle et d'un fond certain ».

Liberté ?

Eugene et compagnie appro-

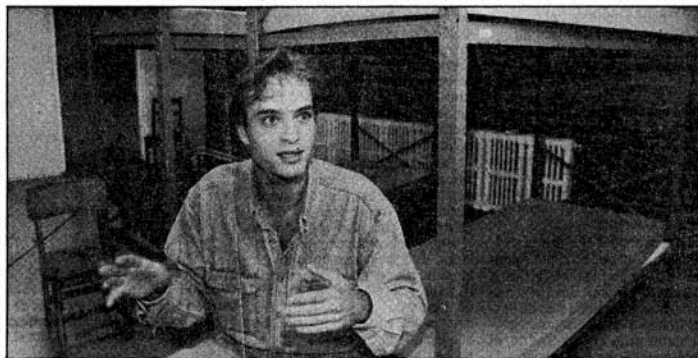
chent des 20 ans quand on leur intime d'aller « voir du pays ». « Ils sont plus ou moins conscients qu'ils vont peut-être vers la mort, explique Yves Amyot, c'est la première fois qu'ils quittent leur famille, ils sont excités, le voyage à Biloxi, c'est pour eux la grande aventure, la liberté ».

C'est sans compter sur leur chef, le sergent Toomey, « figure caricaturale de l'autorité » dont Benoît Gouin sait faire ressortir l'humanité, paraît-il. La discipline d'acier, ça le connaît. Il en a d'ailleurs dans le crâne, de l'acier. Grognon instable, mais « intelligent », « il toise son monde du premier coup d'oeil. Manipulateur, il anticipe les réactions de ses recrues ».

Au reste, nos cinq gaillards — il s'en joindra un sixième — savent se fricoter des conflits sans l'aide de leur « ennemi » objectif. « Ils n'ont pas demandé à être réunis, ils viennent d'ici et là et présentent des tempéraments très différents », émet le comédien.

Simplicité, justesse et efficacité de l'écriture constituent les principaux attributs du texte, selon lui. « On voit clairement et tout de suite la couleur des personnages ». Il y a Wykowski le fier-à-bras raciste, Selridge le *suiveux*, Carney le superficiel insécure, Hennessey le secret et Epstein l'intello matois, Juif comme Eugene, ce dernier. Toomey fait grand cas de ces deux fortes têtes ; il sait qu'il ne pourra les casser, comme les autres, par la simple intimidation.

La mort, on en parle, mais en la dédramatisant par un jeu. On parle aussi d'amour. Sa virginité,



Le comédien Yves Amyot, originaire de L'Ancienne-Lorette, incarne Eugene dans « Biloxi Blues », une pièce à neuf personnages mise en forme, en rang et en scène par Jean-Jacqui Boutet.

Eugene la perdra sur le marché spécialisé, dans un épisode hilarant. La belle Daisy lui inspirera de plus nobles émois dont il n'aura pas le temps d'éprouver les promesses. Chose certaine, il quittera Biloxi moins candide qu'il y est arrivé.

Le gars sympa

Fasciné par le grand point d'interrogation de la vie, Eugene est un personnage instantanément sympa.

La structure de la pièce accuse ce trait. Eugene est en effet le narrateur de notre pièce ; c'est par son regard qu'on pénètre dans cette histoire de jeunes en passe de sauter d'un même élan dans le monde adulte et la guerre.

C'est la première fois qu'Yves Amyot défend un rôle du genre. Se confier au public ne l'ennuie pas. « Ça fait partie du personnage, dit-il, Eugene veut être écrivain et un écrivain, ça raconte des histoires au monde. » Et puis de

tableau de chasse comporte plusieurs rôles de « méchants ».

« Je suis très content de jouer un « bon », dit-il, je n'ai pas à plonger dans mes idées sombres et je peux exprimer d'autres aspects de ma personnalité. Il y a un peu d'Eugene en moi ». Comme lui, il adore écrire (il prépare une comédie). Et il partage sa détermination : « Je suis un être de feu. Je porte en moi des passions que je laisse mûrir et que j'exploiterai un jour. A moyen terme, j'aimerais toucher à la mise en scène, plus tard à la peinture ».

Détourné du droit (sinon de la publicité) par l'improvisation, qu'il a pratiquée au cégep de Sainte-Foy, Yves Amyot s'engage, en sa troisième année de carrière seulement, dans son treizième spectacle professionnel. *Biloxi Blues* terminée, il jouera chez les Moutons Noirs le rôle titre d'*Edmond*, de David Mamet, au Périscope, après quoi il se joindra à la longue tournée du *Don Quichotte* d'André Lachance, au Gros Mécano.

Pierre-Yves Charbonneau (Epstein), Andrée Desjardins (Daisy), Joanne Doucet (Rowena), Sébastien Hurtubise (Carney), Denis Lamontagne (Hennessey), Jules Philip (Selridge) et Marco Paulin (Wykowski) complètent la distribution. Décor et accessoires de Caroline Thibault, costumes de Lucie Larose, éclairages de Pierre Labrie, choix musical de Jean-Jacqui Boutet et bande sonore, régie et assistance à la mise en scène de Jacques Rouleau. Réservations au 694-9631. C'est à 20 h. À l'affiche jusqu'au 22 octobre.

PIERRE

O. NADEAU

SAINT-JEAN-PORT-JOLI - Enfin, quelque chose de drôle dans nos théâtres d'été... et ça se passe du côté de Saint-Jean-Port-Joli, plus précisément au Café-théâtre du Faubourg, où l'on propose une bonne petite comédie sans prétention, qui assure un délicieux divertissement!

Si le lot des théâtres d'été est de faire rire, peu y réussissent. Aussi convient-il de souligner le bon coup que réussit ce chaleureux petit théâtre de l'Auberge du Faubourg, qui, avec «Amour, mensonges et Rodéo», assure une agréable détente estivale, grâce à un texte bien ficelé, et surtout une jeune distribution à la fois pétillante et convaincante.

Ce théâtre de 110 places propose, cet été, un texte de Sébas-

tien Guindon, créé à partir d'un classique. Et cela donne quelque chose de très spécial: du Feydeau au goût de poutine québécoise! L'exercice était certes audacieux, voire périlleux, mais toujours est-il que l'auteur québécois s'en est fort bien tiré en relocalisant à l'ombre du Château Frontenac l'action de Feydeau, sans dénaturer l'esprit de l'oeuvre. On y retrouve la même essence caricaturale sur les relations de couple.

L'esprit traditionnel du vaudeville se transforme ici en humour débridé joyeusement assaisonné d'absurdité... à la façon de Ding et Dong. D'ailleurs, on ne peut manquer de faire référence aux débuts de Claude Meunier en voyant évoluer le jeune et talentueux Yves Amyot, sous les traits d'un chanteur western sans inspiration, qui chante «Les Whippets de

«Amour, mensonges et Rodéo»

UN DÉLICIEUX DIVERTISSEMENT

mon coeur»...

A travers son jeu habile et fort naturel, ce comédien fait figure ici de révélation. Sa performance est impressionnante. Les autres membres de la distribution tirent aussi fort bien leur épingle du jeu.

Une folle histoire!

Les relations de couple tiennent lieu de pierre angulaire du spectacle de 90 minutes, qui situe son action dans un salon... transpercé de portes! La vie d'un couple de jeunes fiancés se verra perturbée par l'intrusion de Rodéo, ce chanteur western de Val-d'Or, qui débarque en ville pour retrouver celle avec qui il avait eu une aventure... avant qu'elle ne rencontre celui qui allait devenir son fiancé.

On devinera la consternation de Rodéo en apprenant que celle qu'il aime tant et qui lui a «inspiré» les plus «beaux» textes de chanson est promise à un autre... Se faisant passer pour un ami d'enfance, Rodéo se verra contraint, par un jeu de circonstances, de cohabiter avec les tourtereaux, pour au moins une nuit, qui se révélera des plus mouvementées. Effec-

tivement, l'action ne manquera pas, avec l'apparition d'un autre invité surprise: la tigresse espagnole Julietta, qui ne laissera pas facilement sortir de ses griffes le fiancé qui lui servait d'amant... Et puis, intervient le mari de Julietta, le mafioso Don Alfonso Rodriguez, qui

cherchera à blanchir par le duel son honneur noirci par l'amant maudit!

L'action ne manque pas, dans cette folle comédie où les moments les plus émouvants deviennent les moments les plus drôles. La scène de Rodéo, affichant le dé-

sarroi d'un homme complètement abattu en constatant la perte de l'être aimé, tient du meilleur vaudeville. La seule ombre au spectacle se rapporte au jeu de portes collectif exagérément étiré en première partie. Mais dans l'ensemble, ce show-là, c'est du bonbon!



Photo Richard CLOUTIER

Irrésistible sous son costume de Rodéo, le jeune comédien Yves Amyot fait figure de révélation dans le spectacle «Amour, mensonges et Rodéo».

«Amour, mensonges et Rodéo», de Sébastien Guindon, d'après «Le Système Ribadiers», de Georges Feydeau; mise en scène de Richard Paquet; avec Yves Amyot, Erika Gagnon, Nathalie Poiré et Jean-Nicolas Verreault; à l'affiche jusqu'au 3 septembre au Café-théâtre du Faubourg, à Saint-Jean-Port-Joli. Représentations: du mercredi au samedi, à 20 h 30. Renseignements: (418) 598-6455.

Amour, mensonges et rodéo

Le pyrotechnique Ribadier qui sévit sur Grande-Allée

SAINT-JEAN-PORT-JOLI — Ils sont jeunes, ils sont souples, ils ont le cœur solide et ils n'ont pas peur des bleus. Au Café-Théâtre du Faubourg, à l'entrée ouest de Saint-Jean-Port-Joli, sur la 132, quatre jeunes comédiens prodiguent la comédie la plus pyrotechnique qu'il m'a été donné de voir jusqu'ici cet été.

une critique de JEAN ST-HILAIRE
LE SOLEIL

Amour, mensonges et Rodéo est une libre adaptation de Sébastien Guidon du *Système Ribadier* (1892), de Georges Feydeau. Un siècle après le truculent chaud lapin imaginé par le maître du vaudeville, Guidon lui a déniché un émule québécois, Fred, qu'il fait sévir dans la Vieille Capitale. Comme Ribadier, notre tombeur recourt à l'hypnose pour congédier quiconque se met en travers de ses entreprises — toujours renouvelées — de séduction. Il use de fait d'un filtre hypnotique commodément dissimulé dans un atomiseur à parfum. Un éclairage approprié souligne la convention.

Mais est bien pris qui croyait prendre. A son retour du bal, au petit matin, notre Ribadier de la Grande-Allée surprend chez sa promise Cécile un drôle de type. Chanteur western de son état, personnage très émotif, Jeff-Rodéo Turcotte est un auto-stoppeur que la belle a jadis pris à son bord et qui lui avait manifesté une chaude reconnaissance... Yves Amyot le défend avec une fumante énergie et un comique qui ne

démen jamais. Il gratte la guitare et il rimaille. Ses chansons ont le charme d'une berceuse de pendu... ! Erika Gagnon livre pour sa part une interprétation bien intériorisée de Cécile, à qui elle confère juste ce qu'il faut d'excessivité passionnelle. Nathalie Poiré manifeste elle aussi de l'abattage dans le rôle de Julietta, pastiche de la sulfureuse amante latino-américaine, tandis qu'en Fred, Jean-Nicolas Verreault est d'un tel zèle acrobatique qu'on pardonne sa projection de voix un peu laborieuse.

C'est moins par les correspondances dans les intrigues que par la batterie des procédés et thèmes dramatiques comiques que notre pièce rappelle Feydeau. On retrouve ici le provincial qui débarque inopinément en ville, les difficultés de communication entre classes sociales, des rasta-quouères, des rencontres malen-

contres, des renversements de situation, l'enlèvement sans retour des protagonistes dans le bourbier de leurs mensonges, etc. Toutes choses auxquelles la mise en scène de Richard Paquet lie en un fol tourbillon, particulièrement en première partie, conclue sur les chapeaux de roues dans un dédale de portes. Précisons ici que le très efficace dispositif scénique en étoile de Véronique Dumont en comporte huit ! Deux dissimulées et une fausse ouverture là-dessus.

Cette prolifération suggère un ton parodique. A mon sens, l'intention — si elle existe — ne va pas plus loin, mis à part, peut-être, la porte murée et le pastiche de la grasseyante *rasta*. Le spectacle est d'une fantaisie très BD et d'une défrisante impulsivité gestuelle qui proclament la jeunesse de ses artisans.

Ça et le plaisir fou et contagieux que ceux-ci prennent à s'exposer corps et âme à une mécanique théâtrale punitive, un plaisir d'autant plus légitime qu'il ne perdent à peu près pas le contrôle du chaos loufoque qu'ils mettent en branle.

Amour, mensonges et Rodéo, texte de Sébastien Guidon mis en scène par Richard Paquet. Avec Yves Amyot, Erika Gagnon, Nathalie Poiré et Jean-Nicolas Verreault. Scénographie de Véronique Dumont, maquillages de Mélanie Arcand, per-ruques de Michel Rancourt et régie de Magalie Pouliot. A l'affiche du mercredi au samedi jusqu'au 3 septembre.

Théâtre

EDMOND

Coût de poing

Vincent Desautels

Trois jours. Il ne vous reste que trois petits jours pour aller recevoir en pleine face le coup de poing qu'*Edmond* et le théâtre des Moutons Noirs brûlent de vous envoyer. *Edmond*, c'est une pièce-choc de l'américain **David Mamet** qui, en vingt-trois tableaux, balise la descente aux enfers d'un homme ordinaire. Constatant un jour l'insignifiance de son existence, Edmond veut changer de vie et veut changer le monde, mais se heurte

avec violence au bloc immuable d'une société établie.

Intéressante, cette lecture d'*Edmond* que propose le metteur en scène **Patric Saucier**: une fable urbaine très contemporaine, bien assise dans un milieu interlope inquiétant, voire onirique. La faune bigarrée qui gravite autour d'Edmond est toute imprégnée de cette aura d'irréalité qui l'apparente à un autre monde, celui de l'inconscient urbain, du cauchemar de macadam. **Yves Amyot**, dans ses multiples rôles de malfrat, fait en ce sens montre d'une

invention remarquable. Son travesti éthéré qui manipule les cartes frappe l'imagination par sa cohérence démentie. **Érika Gagnon** réussit elle aussi à diversifier ses rôles d'éternel féminin: sa serveuse de bar est d'un réalisme brillant. La scène qu'elle joue avec Edmond dans son appartement s'avère l'une des plus réussies, grâce à un ballet inspiré et à un symbolisme qui accompagnent un texte déjà très significatif. Toute la mise en scène recèle de ces suggestions heureuses, comme l'épouse en robe de chambre qui traîne sa lampe torchère.

La rudesse du milieu est aussi

suggérée par le décor de **Véronique Dumont**, qui a planté six énormes piliers métalliques sur la scène du Périscope, et par les éclairages incandescents de **Bernard White**. Le Edmond de **Paul-Patrick Charbonneau**, au milieu de cette zone hallucinée, semble démuné, seul et dépassé par les événements. Toute la production dégage une trépidante frénésie qui trouve sa place dans le contexte actuel. Peut-être aurait-il été souhaitable que cette dernière soit parfois réfrénée, à l'instar des incarnations fortes et sûres que donne **Jules Philip**. Car il arrive que les

personnages exultent, alors que la situation leur demanderait un ton plus posé et plus distancé. En contrepartie, certaines mises en place sont trop statiques, comme dans la scène du sermon, où l'on sent que les personnages voudraient déborder des marques données aux acteurs. Des détails qui affaiblissent peut-être la force de frappe mais, dans l'étourdissement du choc, la différence est minime. ■

*Jusqu'au 12 novembre
Au théâtre Périscope
Voir calendrier Théâtre*

Voir - Automne 1994

« *Comme ça tu te sépares !* »
au Bois des Amoureux
**L'intelligence comique
à son meilleur**

Il y a un an, au Bois des Amoureux, à Saint-Joseph de Beauce, Nancy Bernier avait agréablement surpris avec sa mise en scène de *Faux départ*. Plus récemment, au Périscope, *Marchands de planètes* apportait une confirmation sans équivoque de son talent et cet été, de nouveau au Bois des Amoureux, sa lecture de *Comme ça tu te sépares !* nous emporte littéralement.

une critique de JEAN ST-HILAIRE
LE SOLEIL

Sa projection du texte de Bertrand B. Leblanc constitue en effet un bijou d'imagination enjouée, de mouvement, d'invention dans les attitudes, les gestes et l'expression vocale. Pour tout dire, le morceau regorge de subtilité et d'intelligence comique et commande le détour par la vallée de la Chaudière.

Le texte, qui ne s'encombre de fausses complications, est bien construit. L'intrigue ne piétine pas, les personnages sont nets et savoureux et les dialogues truculents, drôles et des plus efficaces.

Nancy Bernier sème de l'effervescence du début à la fin de cette histoire. Par sa finesse d'observation, par sa rigueur dans le détail, elle enrichit le sens de la moindre scène, la fait resplendir de couleurs comiques originales. Et si elle réussit si bien, c'est avant tout grâce à ses solides notions de la structure du comique : elle sait qu'il est souvent l'envers du tragique et qu'il agit d'autant plus qu'il se découpe clairement sur un fond douloureux.

Dans un décor chaleureux de Caroline Thibault — décor fenestré et agrémenté d'une balançoire et d'une pergola — Jean-Jacques lutine sa chère Pauline comme leur fille Louise s'amène, valise au poing et verres fumés au nez. Son mari la trompe, elle enrage, c'est décidé : elle le quitte !

La mise en scène joue subti-

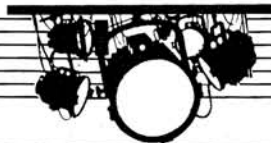
lement sur les affinités de caractère entre le père et la fille. Pétri de bon sens paysan, orgueilleux, le premier n'est pas mécontent à l'idée de lui débiter enfin ses quatre vérités, à ce fendant de gendre qui lui a pris sa fille sans passer par l'église.

On retrouve un Richard Aubé très en forme en Jean-Jacques. Il compose cet homme buté et aux jugements sans appel avec une irrésistible bonhomie. Mme Bernier, elle, sert finement sa mise en scène avec une interprétation exemplaire de Louise. Elle en joue le désarroi à sa vraie valeur. Touchant de vérité, son personnage n'en est pas moins comique par son abandon répété mais bien dosé aux pleurs spasmodiques.

Pour sa part, Ghislaine Vincent, en Pauline, se fait vite pardonner sa projection un peu trop appuyée des premières répliques par ce quant-à-soi plein de naturel ironique qu'elle oppose à son grognon de Jean-Jacques. Enfin, le jeune Yves Amyot se révèle un comédien ardent et précis en Claude. Soit dit en passant, la mise en scène dépeint d'entrée toute la fatuité du personnage par une magnifique scène muette de l'allumage d'une cigarette.

Jalonné d'intermèdes lyriques, de fumants prononcés sur la vie de couple, de renversements, de faux départs, ce spectacle superbement rythmé s'achève dans la fête, une fête à l'image de celle qui nous emplit l'âme à voir ces acteurs défendrer leur histoire avec autant de plaisir, de générosité et d'à-propos.

COMME ÇA TU TE SÉPARES !, texte de Bertrand B. Leblanc mis en scène par Nancy Bernier. Avec Yves Amyot, Richard Aubé, Nancy Bernier et Ghislaine Vincent. Scénographie et éclairage de Caroline Thibault et régie de Patrick Campagna. Une production du Bois des Amoureux présentée vendredi, en la salle de l'hôtel de ville de Saint-Joseph de Beauce. À l'affiche jusqu'au 22 août.



«Comme ça tu te sépares», de Bertrand B. Leblanc. Avec Nancy Bernier, Ghislaine Vincent, Richard Aubé et Yves Amyot. Mise en scène de Nancy Bernier. Présenté au Théâtre «Au bois des Amoureux», 841, du Palais, Saint-Joseph-de-Beauce. Les mercredi, vendredi, samedi et dimanche, à 20 h. Jusqu'au 22 août. Rens.: (418)-397-5337.

«COMME ÇA TU TE SÉPARES»: UNE PIÈCE QUI FAIT RIRE ... ET GRINCER DES DENTS

Un spectacle dans la plus pure tradition des théâtres d'été, c'est ce que vous propose le Théâtre Au bois des Amoureux, cette saison, en mettant à l'affiche «Comme ça tu te sépares», de Bertrand B. Leblanc. Beaucoup de rires, de jeux de mots et d'humour au programme.



SERGE DROUIN

Leblanc, l'un des auteurs les plus joués, cet été, dans les théâtres de la province, traite une fois de plus de divorce. «Comme ça tu te sépares» parle donc des thèmes favoris du dramaturge après les «Faut divorcer» et «Faut s'marier pour». Cette fois, il va un peu plus loin en abordant des sujets délicats comme l'avortement et le sida. Tout ceci avec l'humour de Leblanc, tantôt facile ou en bas de la ceinture. Il n'y a pas de quoi philosopher des heures de temps avec Leblanc. Tout est fait avec boniment, spontanéité et fraîcheur.

«Comme ça tu te sépares» raconte l'histoire de Louise, une petite dernière de famille qui, un beau matin, arrive en larmes chez ses parents. Claude, son mari, la trompe. Pour elle, il n'y a qu'un choix: divorcer. Pour les parents, qui vivent ensemble depuis plus de

40 ans, c'est une toute autre histoire. Le divorce est un peu trop radical.

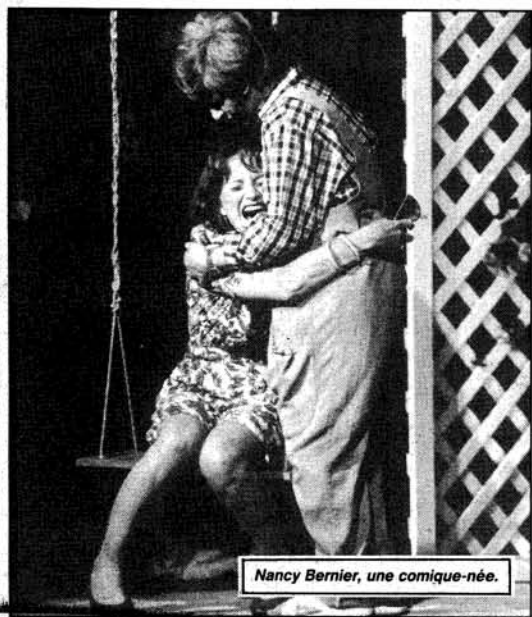
Le public s'amuse énormément au cours de la soirée. Mercredi dernier, c'était plein à craquer et ça riait ferme, croyez-moi. Faut dire que la pièce est truffée d'expressions savoureuses et les répliques sont cinglantes et percutantes. Ainsi, quand Louise qualifie son mari d'«é-cœurant», sa mère lui dira: «Oui, mais c'est un homme.» À quelques reprises, le public a applaudi ce type de répliques qui fait parfois grincer des dents. Au deuxième acte, la confrontation père-fille sur la question de l'avortement est un régal à ce niveau.

Au niveau de l'interprétation, Richard Aubé joue Jean-Jacques, le père de Louise. C'est à lui qu'on doit les répliques les plus drôles et Aubé ne se gêne pas pour mettre son talent au servi-

ce de son vieux grincheux. Un rôle consistant pour Aubé. Enfin! Depuis le temps qu'on ne lui réserve que des rôles secondaires dans nos théâtres traditionnels.

Pour l'appuyer, un trio solide composé de Ghislaine Vincent, Yves Amyot et Nancy Bernier. Dans son personnage de Claude, Amyot est fendant comme c'est pas permis. Une face à claques, comme on dit. Le comédien s'avère l'une des belles découvertes de la saison à Québec. Ghislaine Vincent, dans le rôle de la mère, a le talent de nous offrir une Pauline juste bien dosée. Pourtant, son personnage aurait pu se permettre quelques largesses devant les énormités dites par son mari.

Nancy Bernier, quant à elle, devrait orienter sa carrière davantage vers la comédie. Cette fille-là a un fond comique à dépasser et à découvrir. Comme metteur en scène également, elle signe quelques bons coups de griffes avec l'emploi du stroboscope et une finale efficace dont je vous réserve la surprise. «Comme ça tu te sépares», une pièce qui vaut le détour vers la Beauce.



Nancy Bernier, une comique-née.

Photo Daniel MALLARD



Des répliques cinglantes, des comédiens attachants.

Photo Daniel MALLARD

La liste des Prix d'excellence de la culture s'allonge

La Vieille Capitale fêtera ses artistes le 1er novembre

QUÉBEC — La liste des mises en nomination pour les Prix d'excellence de la culture s'allonge tous les ans. Cette année, neuf organismes ont participé à la sélection d'une quarantaine de candidats parmi lesquels seront retenus les 17 gagnants de prix, lesquels seront remis lors d'un gala au Palais Montcalm, le 1er novembre.

par MARTINE R.-CORRIVAULT
LE SOLEIL

L'événement, fort attendu par la communauté artistique et culturelle locale, est issu des initiatives d'abord prises individuellement par le Trident avec son Prix Paul-Hébert, en 1977, et par l'Institut canadien avec son hommage à une personnalité oeuvrant dans le milieu culturel de la région.

Au fil des années, l'éventail s'est élargi et les organismes se sont ralliés pour organiser un « gros événement » autour de la remise des prix devant public. Cette année, l'animation a été confiée aux comédiens Lorraine Côté et Richard Fréchette qui travailleront dans une scénographie de Michel Baker, avec des textes de l'humoriste Agnès Maltais, avec les musiciens de Réjean Yacola et les artistes invités Sylvain Lelièvre, le groupe Papparazzi et le duo Lowe-Beaubien. (Les billets sont en vente à 8 \$ dans le réseau Billetech.)

De retour au Palais Montcalm après une escale au Capitole l'an passé pendant les rénovations de la salle municipale, l'événement ne semble pas devoir donner lieu à une controverse comme l'an passé, alors qu'on n'avait pas attribué le prix de mise en scène.

Les candidatures

L'organisation vient de publier la liste des candidatures retenues par les différents comités ou jurys constitués par chacun des organismes.

née Morisset et du mezzo-soprano Patricia Poitras, ainsi que celui de l'auteur et éditeur Gilles Pellerin.

Pour son prix littéraire, l'Institut propose les noms de Bertrand Bergeron, Esther Croft et Jacques Mathieu (ce dernier responsable d'un collectif sur les plaines d'Abraham) et le photographe Eugen Kedi.

Toujours en musique, la Fondation musiques du monde a retenu le pianiste compositeur Gilles Bernard, le saxophoniste Michel Côté, créateur de l'Amartango et inventeur du *maikotron unit*, et la chanteuse rock Claire Vézina.

L'Opéra du Québec attribuera également deux récompenses, un prix hors scène à un « travailleur de l'ombre » et un prix de scène à un artiste méritant, mais on conserve le suspense jusqu'au moment du gala.

Les prix de théâtre

En lice pour les prix de théâtre, on retrouve cette saison Denis Doncourt, Monique Dion et Michel Gauthier ainsi que Jean Hazel pour des environnements visuels réalisés pour le Théâtre du Niveau Parking, en collaboration avec le TVQ et au Trident; Gill Champagne (*Soirée bénéfice*), André Jean (*Le train*) et Michel Nadeau (*Bureautopsie*) pour leurs



Jack ROBITAILLE

mises en scène; Yves Amyot, Marie-Josée Bastien et Réjean Vallée pour le prix Nicky-Roy à un jeune comédien; Lise Castonguay, Lorraine Côté et Denis Lamontagne pour le Janine-Angers du meilleur interprète dans un rôle de soutien; Simone Chartrand, Jacques Leblanc et Jack Robitaille, pour le prix des abonnés du Trident et enfin, pour le Paul-Hébert soulignant une interprétation exceptionnelle, Josée Deschênes, Marie-Ginette Guay et Jack Robitaille.

Les créateurs héroïques

En arts visuels, Videre, une nouvelle association d'artistes professionnels, offre pour la première fois, en collaboration avec la Caisse d'Économie des travail-

leurs et travailleuses du Québec, un prix soulignant l'excellence et l'originalité d'un artiste. Les candidatures du peintre-sculpteur Paul Béliveau, du sculpteur Christian Noreau et de la photographe Joanne Tremblay ont été retenues.

Le Conseil de la culture propose lui aussi, pour son prix de création, le nom de Paul Béliveau et ceux de Richard Martel, artiste pluridisciplinaire, et Bertrand Bergeron, écrivain. Pour le François-Samson à l'animation culturelle, le Conseil avance les candidatures de Céline Allard de l'événement Québec Ateliers ouverts, Luc Mercure du Centre d'art de Lévis et Réal Messier de la Biblio-Régions de Québec et Chaudière-Appalaches.

Pour sa part, la ville de Québec veut souligner le travail parfois héroïque (l'expression est de la conseillère Marie Leclerc) d'organismes culturels et a retenu pour son prix 1993 l'Association québécoise d'animation globale inc. (le



Josée DESCHÊNES

Café des arts), la Chambre blanche et le Salon du livre de Québec.

Rien n'est possible sans soutien financier, aussi la Chambre de commerce et d'industrie du Québec métropolitain souligne-t-elle

pour une sixième fois l'appui particulièrement significatif d'une entreprise ou d'un organisme à une activité. Cette année, on a remarqué la Banque nationale du Canada pour sa participation aux événements de danse du GTQ, IBM Canada et Desjardins pour leur engagement envers la musique classique au Festival d'été de Québec et la Caisse populaire du Vieux-Québec, pour le son et lumière de la basilique Notre-Dame.

Toute cette organisation du Gala des Prix d'excellence se déroule avec la collaboration de la Société des arts du Maurier, un de ses commanditaires majeurs, la Laurentienne, Hydro-Québec, le CRCDQ, LE SOLEIL, Télé-4, CTF, la ville de Québec et le ministère de la Culture qui, tous ensemble, fournissent des fonds et services qui atteignent les quelque 120 000 \$ nécessaires pour cette promotion de la vie culturelle et artistique locale.



Marie-Ginette GUAY

Côté musique, l'OSQ souligne le travail des doyens pédagogues en proposant les noms de l'organiste Claude Lavoie, du violoniste et chef d'orchestre Gilbert Danisse et de l'universitaire Lucien Brochu. L'Institut Canadien avance aussi, pour son Prix de l'Institut, les noms des célèbres pianistes duettistes Victor Bouchard et Re-

Le Théâtre

« Bureautopsie »: incontournable nécropole

Alerte à l'émotion et à l'intelligence de la réflexion sur la vie et le théâtre, au Périscope. Jamais le Niveau Parking n'a cerné d'aussi près son objectif d'un théâtre à la fois divertissant et décodeur des contradictions de la vie moderne. Jamais, pas même dans *Un Sofa dans le jardin*, il n'est arrivé à un équilibre aussi subtil entre la dénonciation et la compréhension des mécanismes complexes qui régissent nos vies personnelles et professionnelles que dans *Bureautopsie*.

une critique de JEAN ST-HILAIRE
LE SOLEIL

Michel Nadeau signe ici un premier texte solo fort, pénétrant et traversé d'une mordante ironie. Il traque ses personnages au plus profond de leur secret pour nous restituer l'image d'une humanité urbaine assoiffée d'identité, paralysée par les stéréotypes, individualiste, incapable d'aimer, encore moins de déceler la détresse que l'autre dissimule derrière les masques de la vie en société.

Dans la salle d'archives d'une tour à bureaux, quatre fonctionnaires, deux hommes et deux femmes, planchent en temps supplémentaire pour remédier à une

grave panne d'ordinateur. Ils s'affairent ferme quand un événement fantastique se produit : dans la rue, au loin... la vie, la ville, la nature se sont immobilisées... Une consigne des autorités tombe sur le bureau du chef de section : « Difficultés temporaires, restez en attente, de nouvelles directives suivront »...

En abolissant ainsi le code social, l'auteur soustrait les personnages à leur identité professionnelle pour les placer face à leur intime vérité. La hiérarchie s'estompant, les rapports d'autorité, d'amitié, de séduction se redessinent. Dans le sens du chaos et de l'anarchie.

Insistons sur un point : ce texte méticuleusement et savoureuse-

ment mis en scène par l'auteur n'a rien de ces pochades convenues sur les maux de la fonction publique, l'incurie présumée des cadres ou quelque condition insupportable de la vie de bureau. On peut y retracer les influences des Beckett, Kafka, Huxley et autres Sartre, et il frôle le procédé cérébral avec ses citations, mais tout ça filtre de l'humanité colorée des personnages. Le poète nous guide dans ces hauteurs de l'âme et de la pensée. Au reste, cet ermite de l'esthétisme n'est pas sans contradictions. Par son absolutisme, par son incapacité à communiquer, il sied parfaitement à cette tour nécropole dont l'auteur a fait la métaphore centrale de sa pièce.

À vrai dire, le sujet de ce drame comico-fantastique, c'est la vie que nous menons et non les stress nocifs des boîtes plus ou moins rebutantes où nous nous engouffrons pour le travail. C'est la vie de plus en plus orpheline de beauté, de tendresse, d'émerveillement, de sens.

La distribution habite avec é-

nergie et sensibilité cet univers délimité par des éclairages astucieux de Denis Denoncourt. De la préciosité au délire, Jack Robitaille se révèle impeccable dans le rôle du poète ; Lorraine Côté est ineffable de justesse en Sylvie, l'archiviste ; Josée Deschênes rend la *nounoune* Myonne attachante et profonde au possible et Yves Amyot dégouline de fatuité et de naturel dans le rôle du jeune cadre.

Ce spectacle secret du sens dès sa première scène, superbe, où le portrait intérieur de chaque personnage apparaît par la fenêtre d'un modeste castelet de carton, symbole de l'enfermement de chacun. Il en émane un plaisir festif de l'image et du mouvement, un souffle certain et une profondeur de réflexion qui le condamne — il le faut — à un brillant avenir. Incontournable.



Michel Nadeau, signe un premier texte fort

BUREAUTOPSIE, texte et mise en scène de Michel Nadeau. Avec Yves Amyot, Lorraine Côté, Josée Deschênes et Jack Robitaille. Scénographie de Denis Denoncourt. Musique de Robert Caux, Charles Ives, Gentle Giant, Brian Eno/David Byrne, Michel Cussone et Arco Paert. Assistance à la mise en scène de Manon, et à la scénographie et aux éclairages de Christian Fontaine. Une création du Niveau Parking produite en collaboration avec le Théâtre du Vieux-Québec et présentée mardi, au Périscope. À l'affiche jusqu'au 29 mars.

«Bureautopsie»

DU BON TEMPS À SE METTRE SOUS LA DENT

Avec sa toute dernière création, «Bureautopsie», le Théâtre Niveau Parking propose sans aucun doute un des plus beaux morceaux de théâtre de sa jeune carrière. «Bureautopsie» présente un texte troublant et des comédiens de haut calibre.

«Bureautopsie», texte et mise en scène de Michel Nadeau. Présentée par le Théâtre du Niveau Parking, au PÉRISCOPE, 2, rue Crémazie. Avec Josée Deschênes, Yves Amyot, Lorraine Côté et Jack Robitaille. Jusqu'au 20 mars, du mardi au samedi, à 20 h.

La pièce raconte l'histoire de quatre employés de bureau qui se retrouvent enfermés sur les lieux de leur travail à la suite d'une panne de courant. Eux qui ne se connaissent que superficiellement, apprendront à se confronter voire à se déchirer. La panne dure un mois. Imaginez être cloîtré avec des «inconnus» pendant tout ce temps. La facture de la pièce a des allures du «Huis clos» de Jean-Paul Sartre. En ce sens, pas sûr qu'elle s'adresse à tous les publics, mais le texte comporte des trouvailles verbales notoires. A un moment donné, un des personnages -celui de Jack Robitaille- dira, «la vie, c'est gérer la déception»; la déception



Les personnages s'affrontent.

Photo Karl TREMBLAY



SERGE DROUIN

de ne pas avoir le travail qu'on veut; ne pas avoir le corps qu'on aimerait, ne pas avoir...

La force de «Bureautopsie» réside dans la définition de chacun des personnages. Michel Nadeau a bien cerné chacun d'eux: le carriériste, la toute-timide qui se déchaine, la toute-dévouée et le poète-philosophe. Plus vrais que nature. Par cette façon de créer ses per-

sonnages, Nadeau donne la chance à chacun de ses comédiens d'offrir un bon portrait de son talent. Lorraine Côté, dans le rôle de la toute-timide, a même mérité une ovation du public, en plein milieu de la représentation, pour la crise de nerfs de sa Sylvie, fait rare au théâtre.

Tout à tour également, Yves Amyot, le workaholic, Josée Des-

chênes, la prévenante et l'avenante, et Jack Robitaille, le philosophe, donnent une performance à vous couper le souffle.

J'avais même l'impression que Jack Robitaille était en train de s'étouffer pour vrai au second acte. Personne ne tire la couverture.

La mise en scène du spectacle est bien ciselée, à point, comme une horloge. Le décor est dans le ton de la pièce, dur et sévère. Des boîtes de cartons forment même les murs du bureau.

Pour que le spectateur se sente davantage enfermé dans le bureau; comme les comédiens. «Bureautopsie»: du bon temps à se mettre sous la dent.



Photo Karl TREMBLAY

Lorraine Côté a reçu une ovation en plein milieu de la représentation.



Photo Karl TREMBLAY

Mignonne (Josée Deschênes) et M. Anctil (Jack Robitaille), un couple qui pourrait devenir attachant.